PENSEZ ARCHÉOLOGIE!

GUIDE DE CONNAISSANCE ET DE SENSIBILISATION À L'ARCHÉOLOGIE DE LA MRC DE DRUMMOND

MRC de Drummond

© 2016 MRC de Drummond
Bibliothèque nationale de Québec
Dépôt légal - été 2016
ISBN : 2-9808625-2-5

RECHERCHE ET RÉDACTION
Marie Fournier, Archéo-CAD
Myriam Letendre
Jocelyn Morneau
Pierre J. H. Richard
Jocelyn Proulx

RÉVISION ET CORRECTION
François Fournier et Isabelle Fournier

COORDINATION
Jocelyn Proulx

EXPERT-CONSEIL
Élaine Bérubé

CONCEPTION GRAPHIQUE
Gabrielle Leblanc

Cette publication a été réalisée dans le cadre de l'entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture et des Communication du Québec et la MRC de Drummond.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier chaleureusement la Société d'Histoire de Drummond pour leur disponibilité et le prêt des photographies utilisées dans ce document.

Nous remercions également Marie Pelletier des Archives régionales du Séminaire de Nicolet pour ses recherches rapides.

Nos sincères remerciements vont également à Pierre J. H. Richard, professeur émérite de l'Université de Montréal, qui nous a gracieusement fournis un texte descriptif du retrait de la dernière glaciation sur le territoire de la MRC ainsi que les images pour nous guider dans l'illustration de ce chapitre.

Nous tenons enfin à remercier les archéologues Geneviève Treyvaud, Adrian Burke, Éric Graillon, Claude Chapdelaine, Christian Gates St-Pierre et Roland Tremblay qui nous ont gracieusement permis d'utiliser leurs photographies.

« Le patrimoine archéologique, c'est l'histoire matérielle du Québec et il mérite d'être protégé. Non seulement s'agit-il d'une valeur ajoutée à tout projet de développement, mais c'est également et surtout une composante identitaire qui permet de mettre en valeur votre authenticité. »

Archéo-Québec, 2012

SIGNIFICATION DES SIGLES UTILISÉS DANS LE PRÉSENT DOCUMENT

AA : Avant aujourd'hui, ce qui correspond en réalité à avant 1950, date de découverte de la datation par carbone 14. La datation calibrée est utilisée.

ANM : Au-dessus du niveau moyen des mers

ARSN : Archives régionales du Séminaire de Nicolet

BAC : Bibliothèque et Archives du Canada

BAnQ : Bibliothèque et Archives nationales du Québec

MCCQ : Ministère de la Culture et des Communications du Québec

MRC : Municipalité régionale de comté

SHD : Société d'Histoire de Drummond

TABLE DES MATIÈRES

Est-ce possible de l'archéologie dans la MRC de Drummond? 8

La MRC de Drummond... sous les glaces et sous l'eau 10
Les premiers occupants de la MRC 15
Les premiers défricheurs et l'activité domestique 23
On circule dans la MRC 29
Lieux de commerce et de service 35
Un monde de services à la population 38
Artisans à l'œuvre 43
Énergie et production : les industries de la MRC 51
Vie et mort : les lieux funéraires et religieux 59

L'archéologie, c'est bien plus que le « p'tit pinceau »! 67

L'étude de potentiel 69
L'inspection visuelle 70
L'inventaire archéologique urbain ou rural 71
La fouille archéologique 72
Le laboratoire et les publications 74
La préservation et la mise en valeur 76

Le citoyen et l'archéologie 78

Que faire si je trouve un artéfact ancien ou des vestiges? 79
Des ressources complémentaires 80

Bibliographie 82

Documentation — préhistoire et paléogéographie 82
Documentation — archéologie 82
Documentation — histoire nationale 82
Documentation — histoire régionale 83
Sources Primaires 84
Journaux 84
Sites Internet 84

Source des images 85

Mot du préfet

Les traces laissées par nos prédécesseurs nous apportent de précieux enseignements sur notre histoire et elles permettent ainsi de mieux comprendre d'où nous venons et qui nous sommes. Bien que toute jeune du point de vue de l'établissement des premières communautés sur son territoire, la MRC de Drummond recèle plusieurs traces de ce passé, qu'elles soient enfouies, cachées ou même pratiquement disparues.

Désireuse de démystifier l'archéologie et de mettre en relief son importance, la MRC de Drummond est fière de proposer à la population le *Guide de connaissance et de sensibilisation à l'archéologie – Pensez archéologie!* Cet ouvrage retrace et explique les principaux événements qui ont marqué l'évolution physique, humaine et spatiale du territoire de la MRC, qui regroupe 18 municipalités et qui est aujourd'hui habité par plus de 100 000 personnes.

Nous souhaitons que tous soient conscients de cette richesse potentielle et qu'ils puissent ainsi contribuer à sa préservation pour les générations futures.

Jean-Pierre Vallée
Préfet de la MRC de Drummond et maire de Saint-Guillaume

Mot du président du comité culturel

Le comité culturel de la MRC de Drummond est heureux de vous présenter son nouvel outil de connaissance et de mise en valeur du patrimoine local. Après avoir réalisé un inventaire exhaustif du patrimoine bâti, un guide de connaissance sur l'architecture ancienne ainsi qu'un site web entièrement consacré au patrimoine, nous vous proposons maintenant une incursion dans le monde de l'archéologie.

De façon plus détaillée, ce guide dresse un portrait de situation en ce qui concerne les connaissances archéologiques sur le territoire de la MRC et contient des informations sur certaines trouvailles. Il traite de la présence autochtone, des sites des premières installations, des voies de circulation, des lieux d'échange et de commerce, de la production d'énergie et des premières industries ainsi que des lieux funéraires et religieux. Il décrit le métier d'archéologue et fournit des indications sur les gestes à poser lorsque l'on fait des découvertes d'intérêt dans le sol. Quelques outils de référence y sont aussi suggérés.

Bonne lecture!

Alexandre Cusson
Président du comité culturel de la MRC de Drummond et maire de Drummondville

« Le patrimoine archéologique de chaque [municipalité] est unique; il constitue une signature originale qui illustre concrètement les efforts déployés par chaque groupe, famille et individu pour améliorer son milieu de vie, de la dernière glaciation à la génération de nos grands-parents. »

Archéo-Québec, 2012

Illustration d'un campement amérindien représenté par le peintre Cornelius Krieghoff

Le canot était le principal véhicule pour voyager chez les amérindiens et il a rapidement été adopté par les colons français.

Est-ce possible de l'archéologie dans la MRC de Drummond?

L'archéologie est une science qui se décline en plusieurs facettes. Au Québec, elle étudie 12 000 ans de présence humaine sur le territoire. Depuis les années 1970, l'archéologue québécois découvre jour après jour la grande évolution des technologies entre le moment où l'humain a foulé nos terres pour la première fois et le temps de nos grands-parents.

En effet, des vestiges qui paraissent anodins pour les plus âgés, sont déjà mystérieux pour les plus jeunes et le seront davantage pour la génération suivante. C'est pourquoi l'archéologie québécoise s'intéresse autant à l'usine qui fonctionnait à l'électricité il y a 70 ans, qu'au petit campement de chasseur d'il y a 10 000 ans.

L'objet d'étude de l'archéologue est la culture de l'humain dans le passé. Il a toujours eu les mêmes besoins primaires : se nourrir, s'abriter et se vêtir entre autres. Ce sont les manières de les combler qui se sont transformées au cours du temps. L'archéologue étudie tous les aspects de l'humain qui lui ont permis de s'adapter à son environnement et de l'améliorer. Il tente de comprendre comment les humains subvenaient à leurs besoins grâce aux artéfacts et écofacts trouvés dans le sol et émet des hypothèses.

La MRC de Drummond, comme toutes les régions du Québec, contient des vestiges permettant à l'archéologue d'approfondir ses connaissances du passé humain, tant au plan régional que national et international. Pour vous en convaincre, ce document vous permet d'explorer le territoire à la lumière de différents thèmes de recherche de l'archéologue.

D'abord, il étudie la longue période d'occupation des autochtones sur le territoire, ce que l'on nomme la préhistoire. Il s'agit des premiers occupants de la MRC de Drummond. Il s'intéresse également aux étapes de la colonisation et à l'arrivée des premiers défricheurs qui vont occuper le territoire à long terme. Il s'interroge sur leurs modes de déplacement ainsi que sur les principaux axes de circulation.

La rencontre entre les individus suscite l'échange. Le commerce fait partie du développement du territoire de la MRC, que ce soit d'abord avec la circulation d'objets exotiques dans la préhistoire que l'implantation des grandes scieries pour le commerce du bois.

Exemple de cabane en bois rond que les premiers colons construisent à leur arrivé sur les terres à défricher.

Fonderie Gosselin à Drummondville, début du 20e siècle.

L'humain échange des biens, mais il échange également des services. Grâce à l'archéologie, nous en apprenons davantage sur l'évolution des soins de santé, de l'éducation, de l'hébergement, des communications, et bien d'autres, qui sont tous des services qui se sont modifiés à travers le temps.

L'artisan est également un sujet d'intérêt chez les archéologues. Il transforme la matière pour produire des objets ou des instruments qui répondent à des besoins spécifiques. Investiguer archéologiquement une boutique d'artisan, c'est découvrir une page d'histoire très riche.

Cette science s'intéresse même à la grande révolution industrielle d'une époque qui s'étend de la fin du 19e siècle à la première moitié du 20e siècle. La MRC de Dummond offre plusieurs exemples de petites agglomérations d'ouvriers qui se sont créées autour des usines et de diverses industries. Certaines se sont éteintes en laissant derrière elles des vestiges dans le sol.

Enfin, le phénomène de la vie et de la mort a longtemps été interprété par le culte ou la religion. Les vestiges ont toujours intéressé les chercheurs et les collectionneurs des diverses époques. Autant chez l'Amérindien que chez les différentes nationalités qui occuperont le territoire, des traces de cultes se trouvent dans la MRC. Les artéfacts trouvés permettent à l'archéologue d'identifier le type de croyance et d'interpréter le déroulement des cérémonies selon la disposition des objets dans l'espace et leur constitution, notamment. Riches sources d'informations, les sépultures renseignent sur les conditions de santé d'une communauté, les moments d'épidémie et l'alimentation entre autres.

Ces thématiques de recherche ne sont que quelques-uns des sujets étudiés par les archéologues. L'habillement, les méthodes de chasse, d'agriculture et d'entreposage, l'alimentation, les modes de construction, l'hygiène, les loisirs et bien d'autres thèmes que nous aborderons sont aussi des sujets d'étude. L'archéologue, comme le détective, s'efforce de trouver des indices qui puissent lui permettre de bien reconstituer la vie de l'époque étudiée. La MRC de Drummond regorge de potentiel de découvertes archéologiques qui permettront de répondre à ces questions, comme vous le découvrirez dans ce texte. Cependant, jusqu'à quand peut-on remonter dans le passé? Pour le savoir, il faut se pencher sur l'histoire géologique.

Naissance de l'archéologie au Québec

Les premières interventions au Québec étaient surtout le fruit d'anglophones d'ici et d'ailleurs à la recherche d'outils préhistoriques et de sépultures.

Dans les années 60, ce sont des Québécois, dont l'abbé René Lévesque, qui amorcent des explorations préliminaires sur des sites où des artéfacts préhistoriques ont été mis au jour.

D'ailleurs, il fait une intervention dans la région de Drummondville et une autre dans la région de L'Avenir dans ces mêmes années. Des outils de pierre sont alors découverts.

Pour mieux encadrer les découvertes, le gouvernement québécois émet la Loi sur les Biens culturels en 1972, révisée en 2011. Les premiers archéologues, quant à eux, sortent des universités québécoises en 1970. On peut alors mieux superviser les interventions archéologiques en leur appliquant des méthodes scientifiques qui tiennent compte non seulement de l'objet, mais de son contexte de découverte.

Artéfact : Objet de matière non organique qui a été façonné, utilisé et abandonné par l'humain

Écofact : Reste organique abandonné d'une activité humaine, des os de boucherie par exemple. Toutefois, une sculpture dans un os devient un artéfact

La MRC de Drummond... sous les glaces et sous l'eau

L'environnement est le facteur essentiel à la présence de l'humain sur le territoire. Bien que l'évolution humaine fasse reculer ses lointains ancêtres à quelques millions d'années, ces derniers n'habitaient pas la MRC de Drummond, ni même l'Amérique. L'humain est apparu en Afrique et ses lignées se sont ramifiées en Europe et en Asie, et ce à travers des centaines de milliers d'années. Ces hommes et ces femmes se sont lentement adaptés à divers environnements : plus tropicaux, plus désertiques ou plus froids. Ces derniers ont d'ailleurs profité d'une longue période de glaciation pour traverser d'un continent (Asie) à un autre (Amérique).

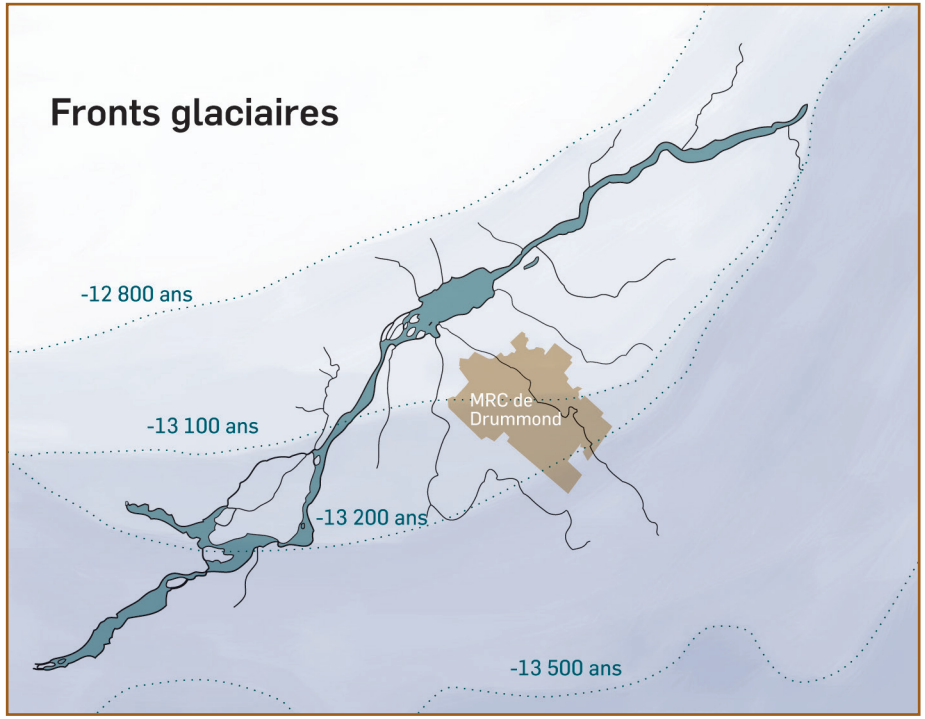
L'archéologie est une jeune science. Il reste encore de nombreux sites à découvrir pour expliquer la migration humaine de l'Asie vers l'Amérique. Qu'il soit venu à pied en suivant des troupeaux de mammifères ou en embarcation en longeant la côte ouest de l'Amérique, l'homme se trouvait sur ce continent il y a 14 000 ans AA, voire beaucoup plus tôt.

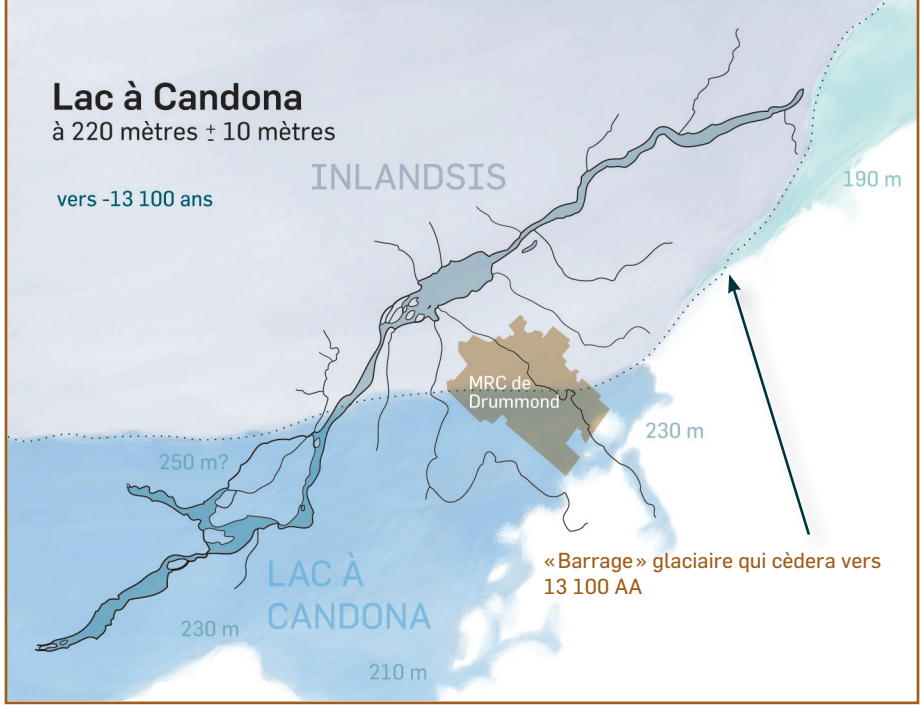
Ces premiers Américains sont encore bien loin de la MRC de Drummond. D'ailleurs, celle-ci est enfouie sous une épaisse couche de glace et de profonds bouleversements auront bientôt cours.

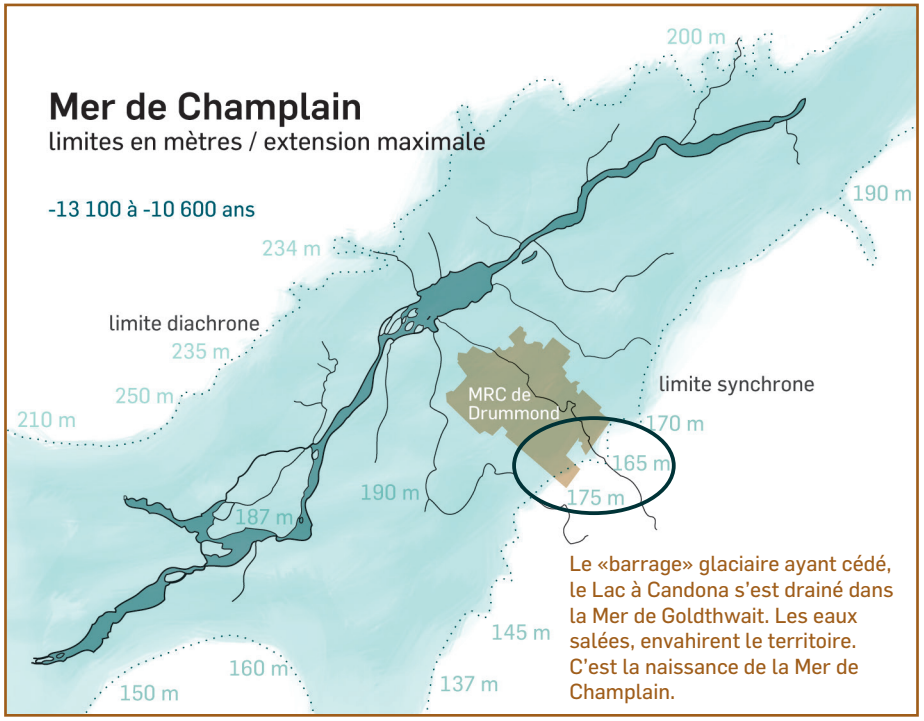
La date minimum d'occupation humaine sur le territoire

Les archéologues tiennent toujours compte des données paléogéographiques de l'environnement où ils font des recherches. Ces connaissances leur permettent de mettre une date d'occupation minimale possible sur le territoire à l'étude. La MRC de Drummond a été recouverte d'une épaisse couche de glace puis d'une grande étendue d'eau. L'Amérindien, s'il était présent, n'a pu y planter son abri qu'il y a 13 100 ans dans les hauteurs des Appalaches à la limite sud de la MRC et il y a 9600 ans à la limite nord.

La période glaciaire dite du Wisconsin s'est étalée sur plusieurs dizaines de milliers d'années. Une grande partie de l'Amérique du Nord est alors couverte par une épaisse couche de glace. Par moment, elle s'étend de l'Arctique jusqu'au sud des Grands Lacs. Entre 13 200 et un peu moins de 13 100 ans AA, la MRC se libère des glaces.







Presque tout le territoire de la MRC de Drummond fut couvert par les eaux de la Mer de Champlain, dont la limite atteignait 165 m environ à Richmond il y a 13 100 ans, juste au sud de la MRC, le long de la rivière Saint-François.

Toutefois, la fonte de plus en plus rapide de l'inlandsis crée une abondance d'eau. Le Lac à Candona prend aussitôt la place vacante du côté sud de la MRC de Drummond pour s'élever à une altitude de 220 +/-10m ANM, il y a 13 100 ans. Le côté nord est encore couvert par le glacier.

C'est d'ailleurs à ce moment que cède brusquement un barrage de glace à l'est de la MRC, près de Warwick. C'est celui-ci qui retenait les eaux de fonte du Lac à Candona. Le lac se vidange rapidement dans l'estuaire du Saint-Laurent, plus bas, lui-même immergé dans la Mer de Goldthwait.

Cet événement n'assèche pas le territoire, au contraire. Le glacier séparant l'eau douce de l'eau salée n'étant plus là, les basses terres s'inondent presque instantanément le long des Appalaches. Le niveau atteint entre 165 et 175 m ANM au sud de la MRC de Drummond.

AA : Avant aujourd'hui, ce qui correspond à avant 1950, soit l'année de référence de la datation par le carbone 14. Ce texte utilise les âges calibrés

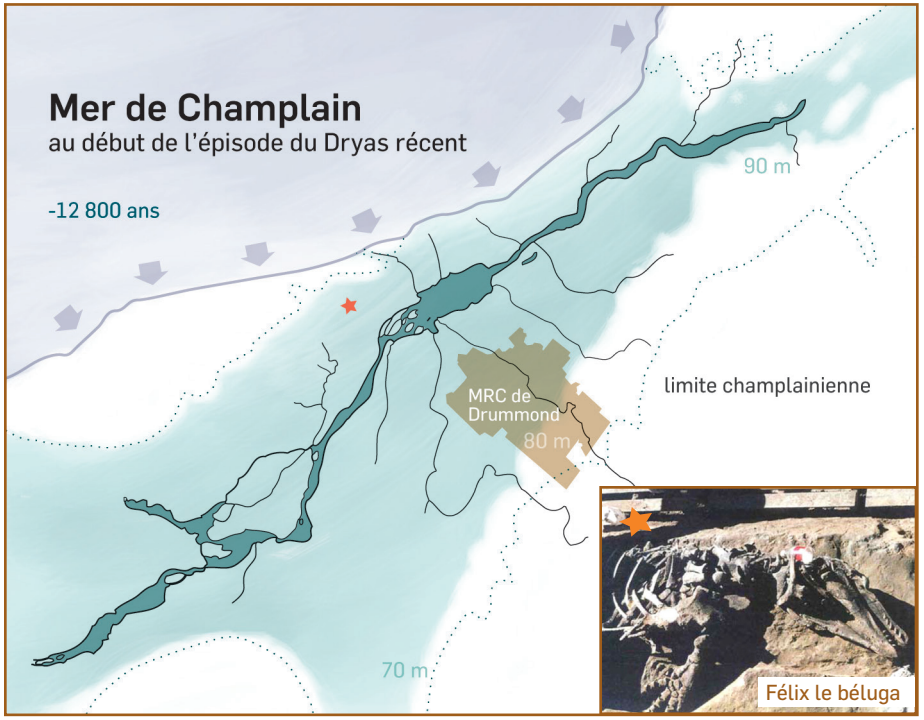
Inlandsis : Glacier terrestre

Candona : nom d'un petit crustacé minuscule (Ostracode) d'environ 2 mm de longueur

ANM : Au-dessus du niveau moyen des mers

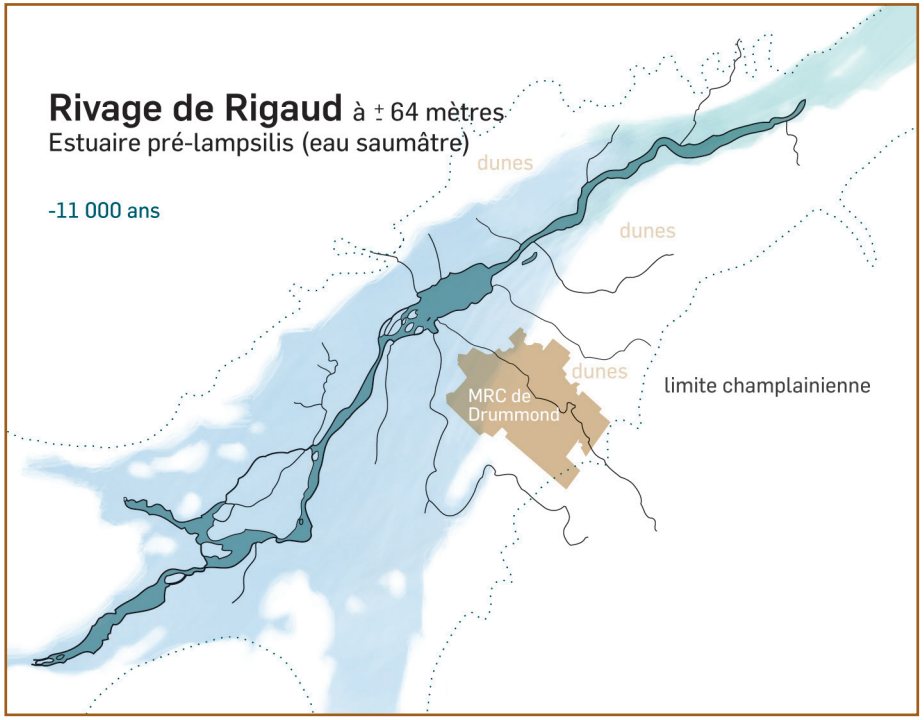
Mer de Goldthwait : Prolongement post-glaciaire de l'océan Atlantique vers les terres

Quelque 300 ans plus tard, soit vers 12 800 ans AA, la mer s'est retirée jusqu'à une altitude de 80 m environ, soit près de Drummondville, en raison du relèvement isostatique. Cette période correspond à une nouvelle ère de refroidissement nommée le Dryas récent. Le glacier reprend un peu de vigueur à la marge des Laurentides, mais cela ne durera que quelques siècles.



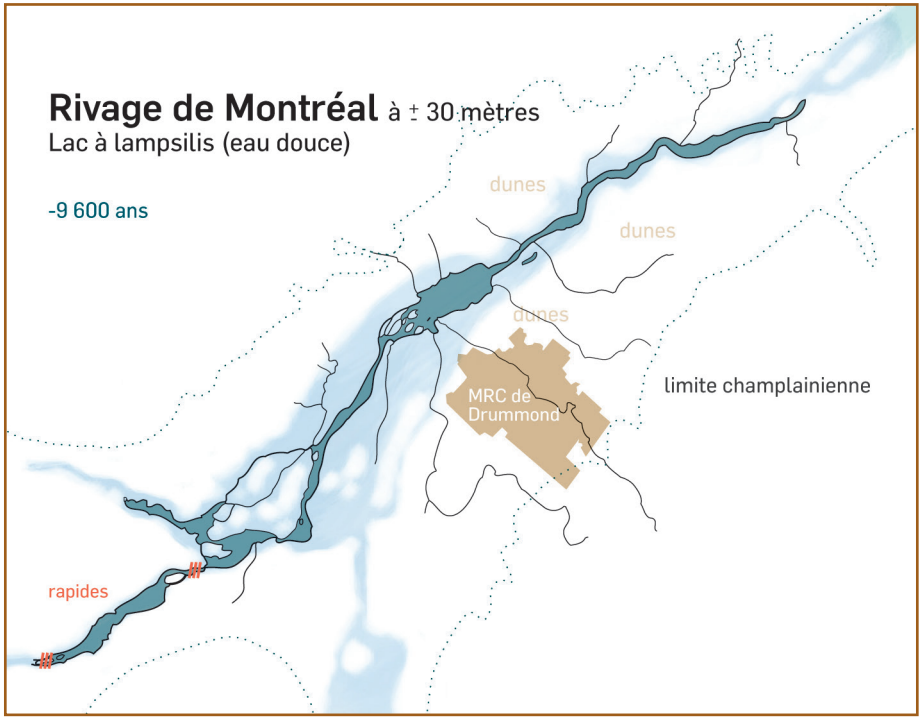
300 ans plus tard, la section sud de la MRC de Drummond se libère des eaux grâce au relèvement isostatique. La flore et la faune, d'abord artique, occuperont graduellement les lieux, ce qui attirera éventuellement des humains sur le territoire.

Vers 11 000 ans AA, la mer n'occupe plus que le nord-ouest de la MRC de Drummond. Les eaux ne sont plus tout à fait salées, mais saumâtres. Elles sont de plus en plus diluées à l'eau de fonte des glaciers. C'est l'époque du Rivage de Rigaud qui atteint environ 60 m (municipalités de Saint-Eugène-de-Grantham, Saint-Edmond, Saint-Bonaventure, Saint-Joachim-de-Courval et Sainte-Brigitte-des-Sault).



Les ressources halieutiques d'eau salée sont lentement remplacées par celles d'eau douce.

Il y a 9600 ans, les eaux du Lac à Lampsilis pénètrent dans la MRC de Drummond par la vallée de la rivière Saint-François. Entre 11 000 et 8 000 ans AA, le climat est relativement froid et sec et la végétation est éparse. Des dunes se forment sur les terres exondées de la Mauricie et d'Arthabaska. Cependant, plus rien n'empêche les premiers humains, provenant du sud, de circuler sur tout le territoire de la MRC.



Relèvement isostatique?

L'immense poids des glaces sur le continent a grandement enfoncé la croûte terrestre. Celle-ci devint plus basse que le niveau des mers de l'époque. L'eau salée de l'océan a donc pénétré sur le territoire, ce qui a créé la Mer de Champlain.

Si la MRC est aujourd'hui libérée des eaux, c'est en raison du relèvement de la croûte terrestre qui a suivi la fonte de l'inlandsis. Bien que l'océan recevait toujours l'eau de la fonte des glaces, la croûte terrestre s'est mise à se soulever plus rapidement que la mer. En conséquence, la Mer de Champlain est passée d'une altitude de 175 m, dans la MRC, à 80 m à la hauteur de Drummondville il y a 12 800 ans.

Saumâtre : Eau douce mêlée à l'eau salée de la mer
Lampsilis : C'est le nom d'une moule d'eau douce

Aperçu du potentiel archéologique
Premiers occupants - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales
- Municipalités

Potentiel préhistorique partiel
Indices paléogéographiques

- Paléoplage 120 m
- Paléoplage 100 m
- Paléoplage 90 m

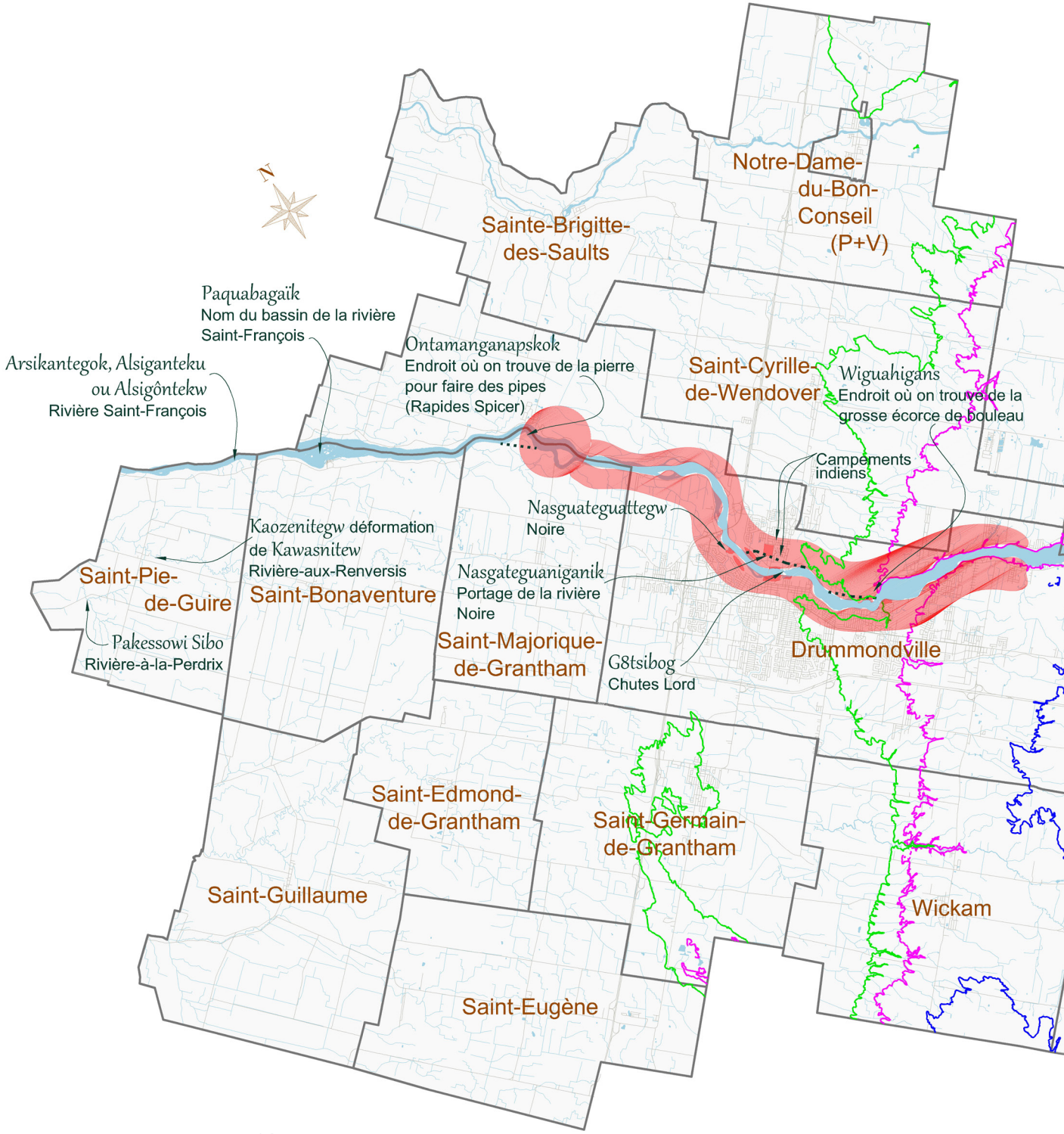
} Exemples de Paléoplages du Paléoindien et de l'Archaïque ancien

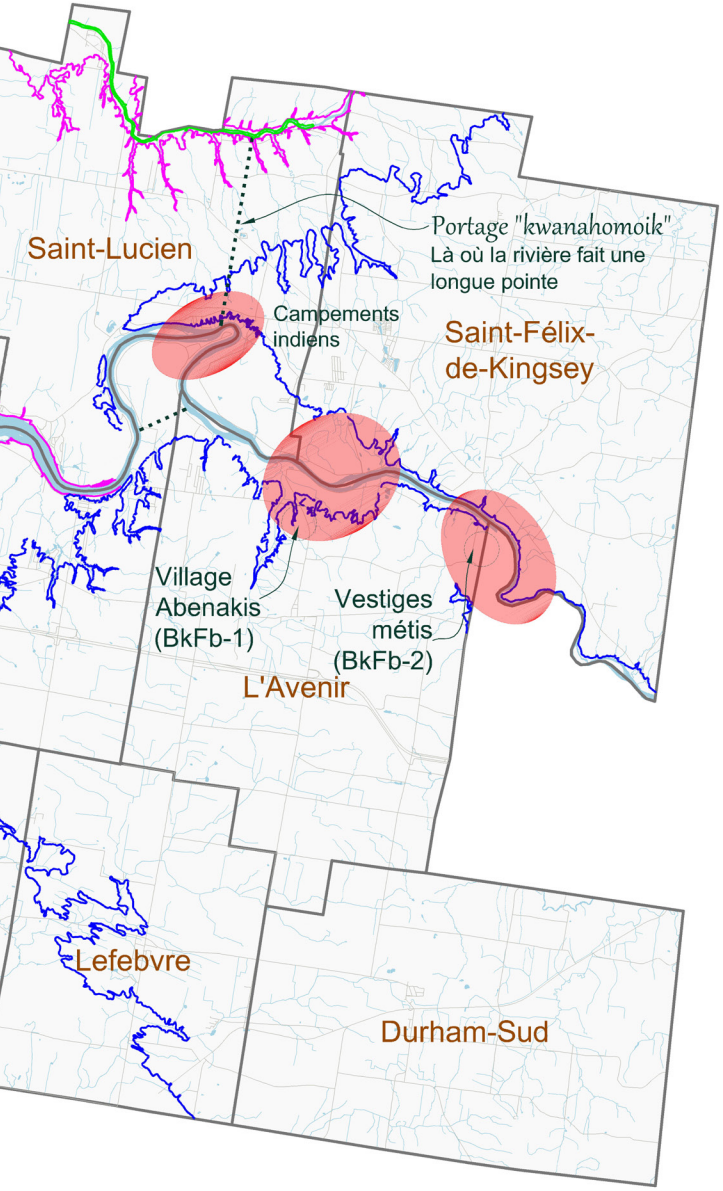
Indices d'occupation autochtone

abc Terminologie abénakise — Portage
Secteur de potentiel archéologique autochtone relevé dans les études de potentiel

0 1,75 3,5km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique autochtone qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





Pointe de projectile trouvée à Saint-Lucien.

Quelques dents de castor mises au jour à Saint-Lucien.

Les premiers occupants de la MRC

La présence amérindienne préhistorique semble plus effacée au sud du fleuve Saint-Laurent, car très peu de sites archéologiques attestent leur présence. Réalité historique ou manque de recherches? Il faut se rendre à l'évidence que l'absence de connaissances peut être intimement liée à la rareté des travaux archéologiques réalisés sur ce territoire jusqu'à maintenant. Il semble cependant qu'aucune tribu amérindienne n'avait élu domicile permanent dans le Centre-du-Québec et en Estrie avant la colonisation du territoire. La MRC de Drummond durant la préhistoire peut ainsi être perçu comme un lieu de « transit » où s'arrêtaient pour portager, camper ou pêcher diverses bandes amérindiennes nomades du Nord-Est américain. Le mode de vie nomade rend nécessairement leurs occupations moins visibles. À force de recherche et de minutie, les archéologues arrivent à interpréter et peaufiner de plus en plus l'histoire préhistorique des Autochtones. Entrons dans ce monde…

Gouge en pierre polie trouvée dans le Canton de Wickham.

Les sites connus

Le plus vieux site archéologique actuellement reconnu dans la MRC de Drummond est un cimetière abénakis et métis (BkFb-2) utilisé au 19e siècle. Il est situé à la limite sud de la municipalité de L'Avenir, sur le bord de la rivière Saint-François. Un village abénakis (BkFb-1) datant de cette période est également connu à proximité. Il est situé quelque peu en retrait de la rivière, dans le 1er rang de L'Avenir. Ainsi, aucun site autochtone de la période préhistorique n'est officiellement répertorié à ce jour sur le territoire de la MRC de Drummond. Il faut noter cependant que des artéfacts en pierre taillée ont été mis au jour par des résidents sur les plages de la rivière Saint-François dans le secteur du « Bec-du-Canard » (Pointe-Allard). D'autres encore ont été répertoriés près d'un barrage le long de la rivière Saint-François. Enfin, une gouge en ardoise polie a été récoltée dans le secteur de « l'ancien Wickham ». Comme tous ces objets ont été retrouvés à la surface du sol à des emplacements imprécis et qu'ils se trouvent ainsi dépossédés de leur contexte, aucun site archéologique n'a pu être identifié et marqué d'un code Borden (voir page 71). Ces seuls indices attestent néanmoins la présence de groupes amérindiens de la période préhistorique Archaïque (8800 à 3000 ans AA) dans ces secteurs.

Habitabilité

Pourtant, la MRC de Drummond devient théoriquement habitable il y a 13 000 ans, lorsque la Mer de Champlain (13 100 à 11 000 ans AA), succédant au Lac à Candona, atteint le maximum de son étendue, soit environ 175 m d'altitude. Lors du retrait progressif de cette mer, les rives de la rivière Saint-François et de ses affluents se sont graduellement profilées. Successivement, des paléoplages se sont positionnées suivant un axe général nord-est/sud-ouest. La MRC de Drummond étant située à la limite sud de l'espace marin au Québec, elle fut donc une des premières à être dégagée et à offrir des espaces de vie. Ainsi, vers 12 800 ans AA, il semble que la plage de la Mer de Champlain occupait le seuil des 120 mètres d'altitude, ce qui correspond à la hauteur de Saint-Lucien, Drummondville (secteur Saint-Nicéphore et Wickham (*voir la carte « Premiers occupants » aux pages 14-15*). Les terrasses de 90 et de 100 mètres situées respectivement en amont des chutes Lord et Hemming se démarquent également dans le paysage et devaient constituer des sites de choix pour les premiers groupes Paléoindiens et Archaïques. Aussi les archéologues s'attendent-ils à trouver davantage de sites anciens le long de ces paléoplages.

La fugacité amérindienne ou comment raconter la préhistoire

L'appropriation du territoire québécois par les Amérindiens s'exprime dans la diversité et la quantité des sites qu'ils occupaient, au travers du vaste réseau de lacs et rivières qui ramifient le territoire laurentien et appalachien. Le caractère fugace des traces laissées sur le territoire québécois par ces groupes provient en partie de leur mode de vie essentiellement nomade, mais aussi parce qu'une bonne part des structures d'habitation et du coffre à outils a été confectionnée à partir de matériaux rapidement dégradables, comme le bois, l'os et le cuir. La présence amérindienne est le plus souvent révélée par la présence d'outils en pierre et les déchets de taille de la pierre, les tessons de céramique, les restes osseux carbonisés et divers éléments structuraux (assemblage de pierres).

Origine

Des groupes occupent déjà la vallée de la rivière Connecticut aux États-Unis depuis au moins 13 000 ans AA. Ces Paléoindiens voyageraient graduellement à travers les Appalaches et les basses-terres du Saint-Laurent grâce à la présence du lac proglaciaire Memphrémagog, aux rivières gonflées par les eaux de fonte (notamment la rivière Saint-François) et à la Mer de Champlain. À cette époque, le climat du sud du Québec est arctique et l'environnement est constitué d'une végétation de toundra herbacée et de bouleau nain. Les Paléoindiens s'aventureraient dans cette région en traquant une espèce animale grégaire qui exploite ce type d'environnement et dont les déplacements sont particulièrement prévisibles : le caribou.

Au Québec, la plus ancienne occupation humaine remonte au Paléoindien ancien. Le site Cliche-Rancourt (BiEr-14) situé dans la région de Lac-Mégantic, vieux d'environ 12 000 ans AA, en est le seul témoignage. Les occupants de ce site, des Clovis, fabriquent des pointes de projectile à cannelure. Ils peuvent facilement voyager à travers le réseau hydrographique de la vallée de la rivière Saint-François pour chasser et pêcher, mais, pour le moment, seules des occupations à partir de 10 000 ans sont documentées dans cette région.

En effet, les premières occupations paléoindiennes de la Saint-François appartiennent à la culture Plano. Tout comme les Clovis, ces groupes du Paléoindien récent sont d'habiles chasseurs de gros mammifères, mais ils utilisent des pointes de lance à retouches parallèles. Ces Paléoindiens récents ont laissé des traces de leurs activités de chasse dans la région de Brompton (BiEx-23) et de Weedon (BkEu-8), sur des sites perchés dans les hautes terrasses de la rivière Saint-François en Estrie. Ces secteurs constituent, vers 10 000 ans AA, d'anciens bords de lac. La végétation est alors constituée d'une sapinière à bouleau blanc et accueille de nouvelles espèces animales, telles que le wapiti, l'orignal et le chevreuil. La diversification de la faune expliquerait les changements dans la technologie des Paléoindiens récents et de leurs successeurs.

L'accélération de l'occupation amérindienne du territoire sud québécois vers 6800 ans AA est associée, d'une part, à la relative stabilisation du climat (continental humide) et des écosystèmes (érablière à bouleau jaune), et d'autre part, à une augmentation démographique des groupes autochtones. L'exploitation des ressources s'intensifie et se régionalise en fonction de leur localisation et de la physionomie des différents bassins versants. Les sites archéologiques sont plus nombreux dans le bassin du Saint-Laurent, mais également le long de tous les axes de rivières secondaires et même tertiaires qui s'y jettent. Les nombreuses terrasses de la rivière Saint-François n'y font pas exception. L'augmentation démographique est accompagnée de différentes adaptations techniques qui semblent traduire cette emprise sur le territoire, comme l'intégration fulgurante de l'arc et de la flèche, l'intensification des activités de pêche, l'intérêt pour les matériaux lithiques locaux comme le quartz et le schiste et, un peu plus tard, l'usage et la fabrication de vases en céramique.

5 cm

Pointe à cannelure de la culture Clovis (enlèvement vertical à la base de la pointe).

2,5 cm

Pointe lancéolée à enlèvements latéraux de la culture Plano provenant du site Gaudreau à Weedon, Bassin de la rivière Saint-François, en Estrie.

Une gouge est un outil permettant de creuser à l'intérieur du bois

Lithique : provient de la pierre

Paléoplage : Ancien bord de mer, rivière ou lac aujourd'hui totalement ou partiellement disparu

Mode de vie

Durant la majeure partie de la préhistoire, les populations amérindiennes exploitent le territoire selon des schèmes d'établissement nomades, se déplaçant d'un campement à un autre selon les saisons et l'abondance des ressources (transhumance saisonnière). Leurs modes de subsistance sont basés sur la chasse, la pêche et la cueillette. Toutefois, vers la fin de la période préhistorique, certaines nations (notamment les Iroquoiens du Saint-Laurent et les Abénakis) pratiquent également l'horticulture et demeurent ainsi plus longuement aux mêmes emplacements pour y exploiter les ressources. Le coffre à outils compte une diversité d'objets dédiés à des usages spécialisés comme des pointes de projectile, des grattoirs, des perçoirs, des couteaux, des haches et des harpons. D'autres objets sont plus polyvalents comme les bifaces qui servent à la fois de couteaux, de ciseaux et de sources pour produire des éclats aux bords tranchants. Le bois, l'écorce, l'os, l'andouiller, le cuir, la fourrure, les tendons, les coquillages, la pierre et l'argile constituent les matériaux privilégiés pour la confection d'outils, de vêtements, de bijoux, de même que pour la construction d'habitations et de canots.

Exemple d'outils et de fragments d'outils en pierre taillée de la période archaïque trouvés dans la région de Bécancour. Tous ces outils sont fabriqués dans du chert. Grandeur réelle.

L'importance des axes fluviaux

Les Amérindiens de la période préhistorique favorisaient les déplacements par voie d'eau. Ainsi n'est-il pas surprenant de voir que la majorité des sites archéologiques sont situés en marge des lacs ou de paléoplages, de rivières et de ruisseaux. Des portages devenaient parfois nécessaires pour traverser des chutes ou cascades importantes ou pour transiter d'un plan d'eau à un autre (par exemple, dans le secteur des chutes Lord et Hemming).

Période du contact et occupations historiques

Les travaux et recherches réalisés à ce jour laissent supposer qu'avant la période du contact, le territoire de la MRC de Drummond est exploité par divers groupes amérindiens nomades : les Abénakis de l'Ouest ou Sokokis, les Abénakis de l'Est, les Mohicans, les Hurons, les Algonquins et les Iroquoiens originaires des États du Vermont, du New Hampshire, du Maine et peut-être même de la vallée du Saint-Laurent.

Les Abénakis, dont le territoire d'occupation privilégiée est orienté vers les plateaux de l'État du Maine, du New Hampshire et du Vermont, pratiquent aussi la culture de la pomme de terre, du maïs, de la courge et du haricot. En l'état actuel des connaissances, la frange nord-ouest des Appalaches et les basses-terres du Saint-Laurent constituaient essentiellement des lieux d'exploitation de la faune et de la sauvagine. La région centricoise, avec ses nombreux axes de rivières, permettait de se déplacer entre la vallée du Saint-Laurent et les provinces/états maritimes, favorisant d'autant plus les contacts et le commerce entre les nations qui y vivaient.

L'implantation plus permanente des Abénakis en sol centricois est plus récente et tributaire des conflits qui ont éclos dans l'État du Maine pour l'accès au territoire par les Anglais. Fuyant les maladies et les conflits, les Abénakis de la vallée de la rivière Kennebec au Maine se réfugient dans la vallée du Saint-Laurent par vagues successives en sollicitant le secours des autorités françaises. Diverses familles s'installent d'abord sur la terre de la mission Jésuite de Sillery à Québec, puis celle de Saint-François-de-Sales initialement située à l'embouchure de la rivière Chaudière et accueillant diverses communautés amérindiennes depuis 1637. Le surpeuplement de ces missions et la pénurie de ressources à proximité forcent la création de villages le long de la rivière Saint-François, dont celles d'Odanak (1700 à nos jours), de Wôlinak (1708 à nos jours), de L'Avenir (19e siècle) et d'Ulverton (19e siècle). Parmi les artéfacts qui témoignent de l'occupation du village de L'Avenir (BkFb-1) se trouvent des tessons de terre cuite typique de la culture canadienne-française du 19e siècle, des pièces en grès, de la monnaie percée, des disques de plomb, des boutons en alliage cuivreux et des grelots gravés de motifs autochtones. Quant au cimetière (BkFb-2) établi le long de la rivière Saint-François, il appartiendrait aux Abénakis qui ont vécu aux villages de L'Avenir et d'Ulverton durant le 19e siècle.

Couple d'Abénakis au 18e siècle.

Emprunts culturels

Parmi les techniques amérindiennes qui ont été intégrées à la culture québécoise se trouvent, entre autres, la confection de raquettes à neige, de canot et de toboggan, la préparation du sirop d'érable, diverses techniques de trappage et de chasse, le fumage des viandes et des poissons et l'usage de certaines plantes médicinales comme le thé du Labrador.

Grelots provenant du site archéologique abénakis à L'Avenir.

Cadre culturel

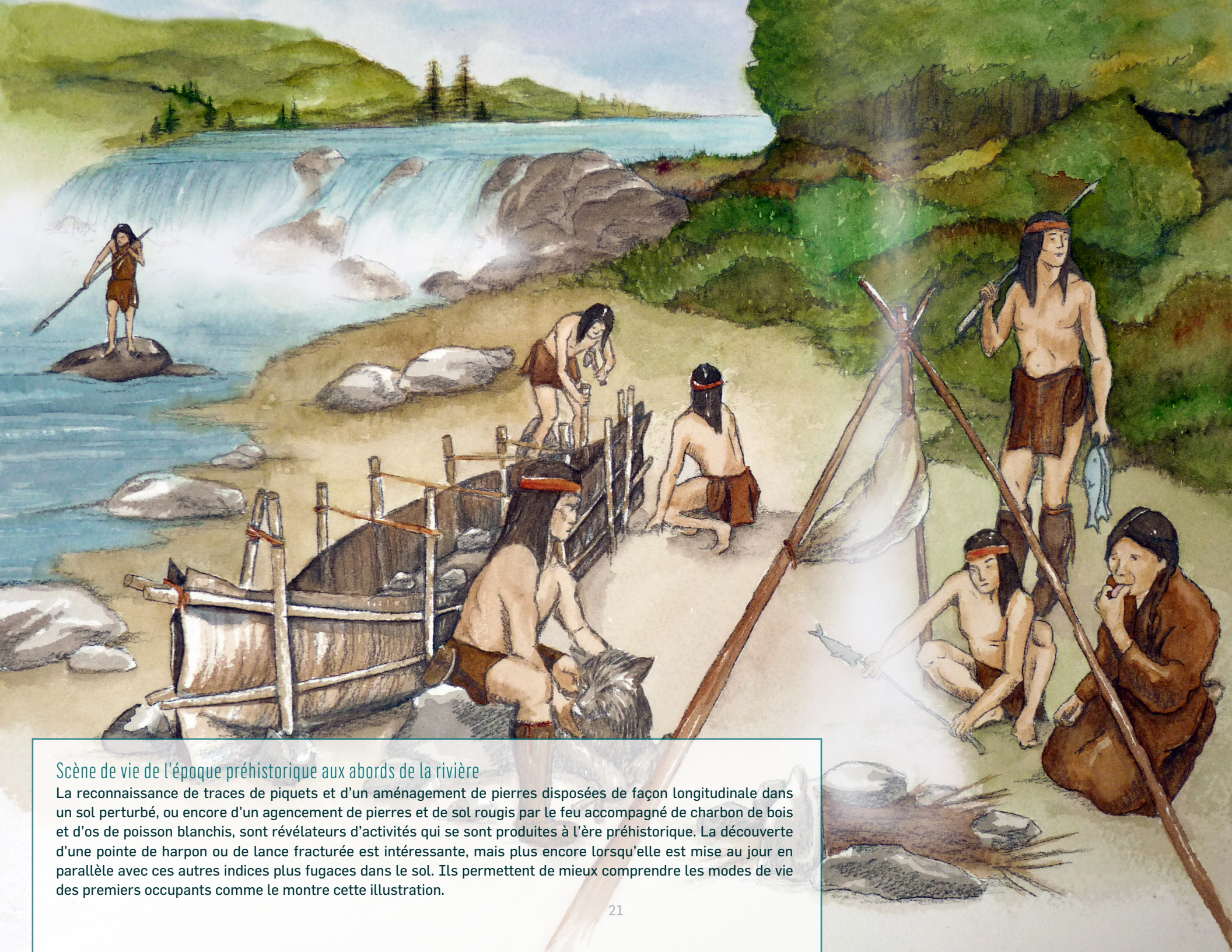
La préhistoire amérindienne du Québec se découpe en 3 grandes phases : la période paléoindienne (12 000 à 8800 ans AA), la période archaïque (11 300 à 3000 ans AA) et la période sylvicole (3 000 à 500 ans AA). Chacune de ces phases traduit des différences culturelles significatives dans le mode de vie des peuples amérindiens. En général, les archéologues associent les changements culturels à des changements d'ordre environnemental, comme la déglaciation du territoire représentant un changement majeur dans la distribution des ressources. Nécessairement, l'être humain adapte ses moyens techniques à la réalité de son environnement.

Pointe de l'Archaïque récent découverte à Bécancour.

* Années AA : nombre d'années avant aujourd'hui. Dans le présent document, les âges calibrés sont utilisés.

Tableau de la succession des périodes culturelles de la préhistoire québécoise

Période culturelle	Date (années AA*)		Caractéristiques diagnostiques
Historique récent	250 - 65		• Sédentarisation de tous les groupes amérindiens • Taux de natalité élevé • Acculturation importante (disparition progressive du mode de vie traditionnel)
Historique ancien	450 - 250		• Premiers contacts amérindiens avec population européenne • Taux de mortalité élevé : guerres, exterminations, maladies • Migration des populations abénakises du Maine et du New Hampshire • Sédentarisation progressive (village/mission) • Occupations saisonnières du territoire forestier pour la chasse et la pêche
Sylvicole supérieur	1 000 - 450		• Occupations semi-sédentaires chez certains groupes (proto-iroquoiens) • Mobilité réduite chez certains groupes (proto-algonquiens) • Grande occurrence des pointes triangulaires • Matériaux lithiques exotiques • Abondance de la poterie surmontée d'un parement décoré d'empreintes à la cordelette, ponctuations • Première occurrence de pipes en terre cuite et de vases juvéniles • Production et consommation de produits de l'agriculture • Matériaux traditionnels (bois, cuir, os, pierre) et matériaux euro-canadiens (métal, verre)
Sylvicole moyen	2 400- 1 000	 	• Mobilité réduite • Petites pointes à encoches latérales ou en coin • Pipe à plate-forme en stéatite, pilon et meule dormante en pierre polie • Matériaux lithiques exotiques • Abondance de la poterie sans parement décorée d'empreintes de forme ondulante couvrant la totalité de la paroi extérieure • Consommation de produits de l'agriculture
Sylvicole inférieur	3 000 - 2 400		• Mobilité réduite ▪ • Exploitation plus intensive des ressources • Lames bifaciales ▪ • Technologie de la pierre polie: gorgerins, pierres aviformes, contenants de stéatite ▪ • Matériaux lithiques exotiques (chert Onondaga) et locaux • Technologie céramique: première occurrence de vase en terre cuite
Archaïque récent	6 800 -3 000		• Mobilité réduite • Exploitation plus intensive des ressources • Pointes à base pédonculée ou encochée, couteaux semi-circulaires • Intégration de l'arc et de la flèche • Grande occurrence de la pierre polie : gouges, haches, herminettes, poids de filet • Matériaux lithiques locaux et exotiques • Importance de l'outillage sur os
Archaïque moyen	8 800 -6 800		• Mobilité élevée • Pointes à base pédonculée • Matériaux locaux
Archaïque ancien	11 300 - 7 800		• Mobilité élevée • Quelques rares pointes pédonculées • Matériaux lithiques locaux • Technologie de la pierre polie
Paléoindien récent	11 300 - 8 800		• Mobilité élevée • Pointes lancéolées à retouches parallèles (Plano) • Matériaux lithiques exotiques
Paléoindien ancien	13 000 - 11 300		• Mobilité élevée • Pointes lancéolées à cannelure (Clovis) • Matériaux lithiques exotiques



Scène de vie de l'époque préhistorique aux abords de la rivière

La reconnaissance de traces de piquets et d'un aménagement de pierres disposées de façon longitudinale dans un sol perturbé, ou encore d'un agencement de pierres et de sol rougis par le feu accompagné de charbon de bois et d'os de poisson blanchis, sont révélateurs d'activités qui se sont produites à l'ère préhistorique. La découverte d'une pointe de harpon ou de lance fracturée est intéressante, mais plus encore lorsqu'elle est mise au jour en parallèle avec ces autres indices plus fugaces dans le sol. Ils permettent de mieux comprendre les modes de vie des premiers occupants comme le montre cette illustration.

Aperçu du potentiel archéologique

Les lieux de colonisation - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales

- Seigneuries et Cantons
- Municipalités
- abc Nom des villages actuels
- *abc* Nom des villages disparus

Potentiel historique

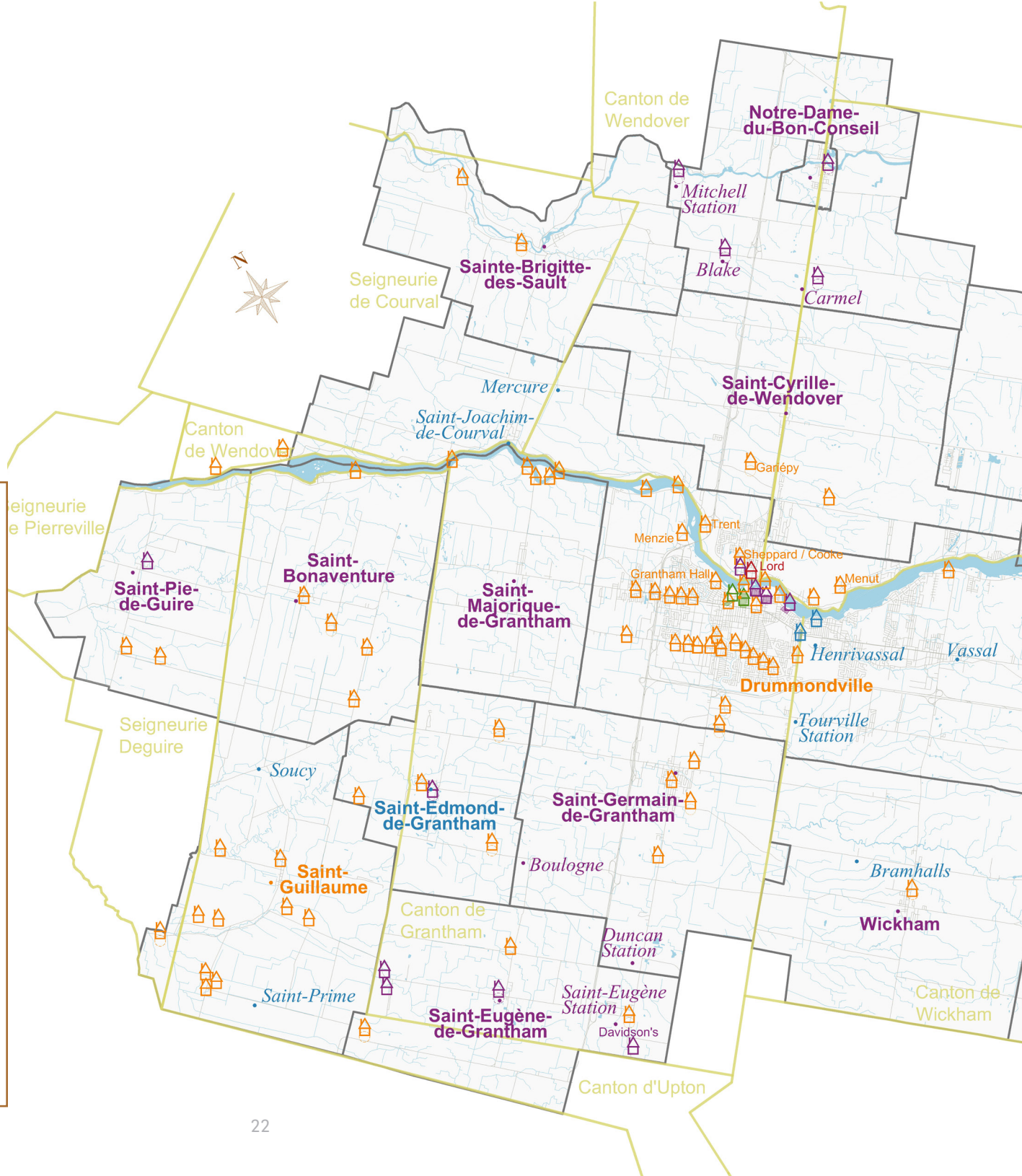
- 1790 à 1799
- 1800 à 1849
- 1850 à 1899
- 1900 à 1950
- 1850 à 1950

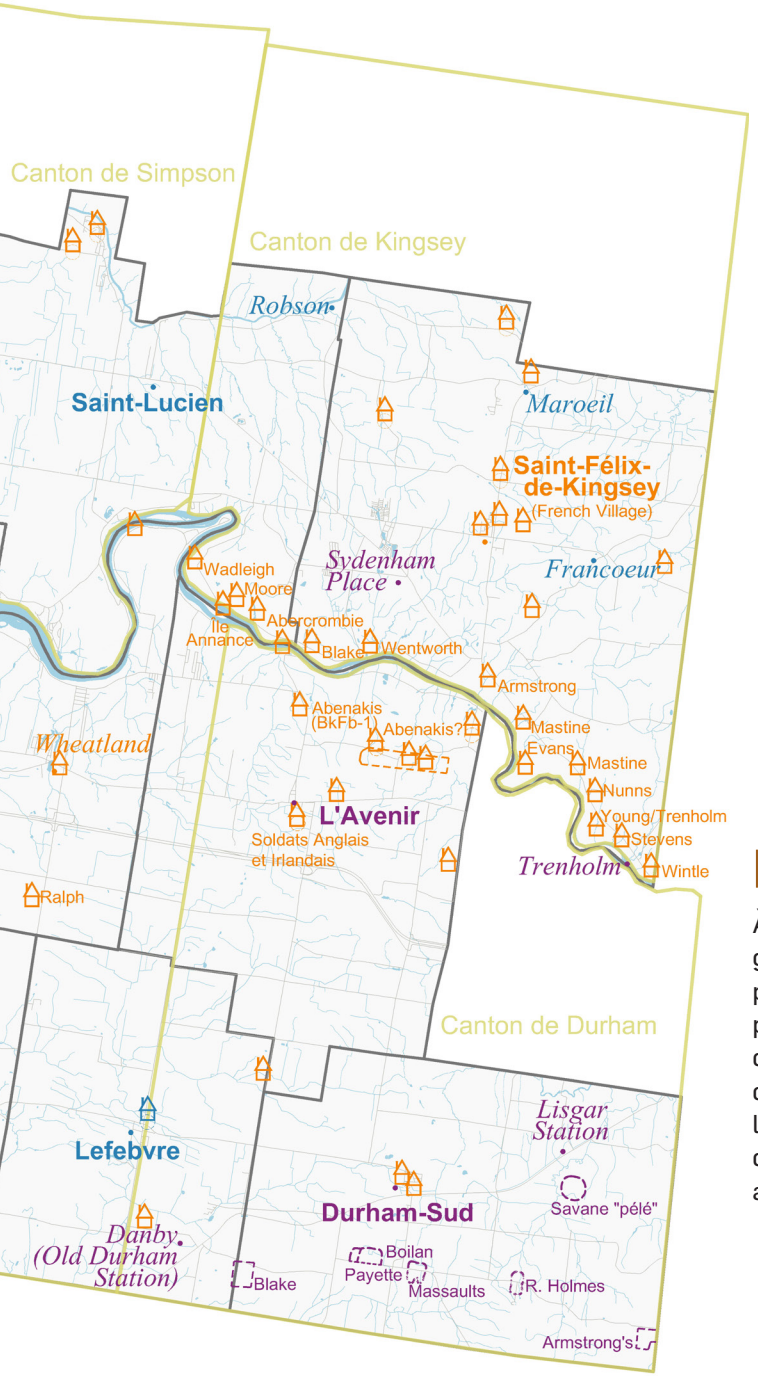
Type d'activité

- Colonisation
- Quartier ouvrier
- Localisation suggérée
- Secteur défriché

0 3 6km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique de colonisation qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





Fourneau de pipe trouvé à Saint-Lucien.

Boucles mis au jour à Saint-Lucien.

Les premiers défricheurs et l'activité domestique

À l'époque de la Nouvelle-France (1534 à 1763), le territoire de la MRC de Drummond est visité par de nombreux groupes autochtones. C'est vers 1700 que les terres du Centre-du-Québec commencent à être habitées de façon permanente par les Abénakis et Sosokis (Odanak à l'embouchure de la rivière Saint-François), alors qu'ils sont poussés par les Anglais de la Nouvelle-Angleterre et certains groupes iroquois. L'occupation des lieux par les Euro-québécois est tardive : la menace iroquoise contribue largement à ce retard. Toutefois, après la signature du traité de la Grande Paix en 1701, les terres fertiles au sud du Saint-Laurent attirent les colons. Les seigneuries longeant le Saint-Laurent et ses principaux affluents sont de plus en plus défrichées. Malgré ce confinement en bordure du fleuve Saint-Laurent, les pionniers circulent certainement sur le territoire de la MRC de Drummond avec leurs alliés Amérindiens, à la recherche de ressources alimentaires et de fourrures.

Occupation américaine

Après la cession du Canada par la France à l'Angleterre en 1763 et pendant la guerre de l'Indépendance américaine de 1775-1783, certains colons américains commencent à occuper les rives de la rivière Saint-François. Ainsi, en 1801, dans le canton de Durham, se trouve William Grosset et Phinela Latting. Entre 1800 et 1804, Webber Reed s'installe à la Longue-Pointe de Wickham (Pointe-Allard), Donald McLean à L'Avenir, William Wadleigh, Moore, Wentworth, et d'autres ainsi que leurs familles à Saint-Lucien et Saint-Félix-de-Kingsey. Certains s'installent en tant que « squatter » (les habitants du ruisseau des Chênes à Saint-Guillaume) et d'autres par achat ou cadeau pour services rendus à la Couronne britannique. Il y a même un projet de colonisation intentionnel, dans un but militaire, à Drummondville.

Qu'est-ce qui attire les colons dans la MRC de Drummond?

Dans les toutes premières années du 19e siècle, quelques colons américains commencent à s'installer sur les rives de la rivière Saint-François, une voie de circulation reconnue. La frontière canado-américaine n'est pas encore clairement surveillée.

Plus tard, c'est le commerce du bois et de l'écorce qui attirent principalement les travailleurs qui vendent ces produits à de grandes compagnies. Puis, lorsque l'exploitation forestière n'est plus rentable, on se livre à l'agriculture et éventuellement à l'élevage pour l'industrie laitière.

Campement euro-québécois, 1848.

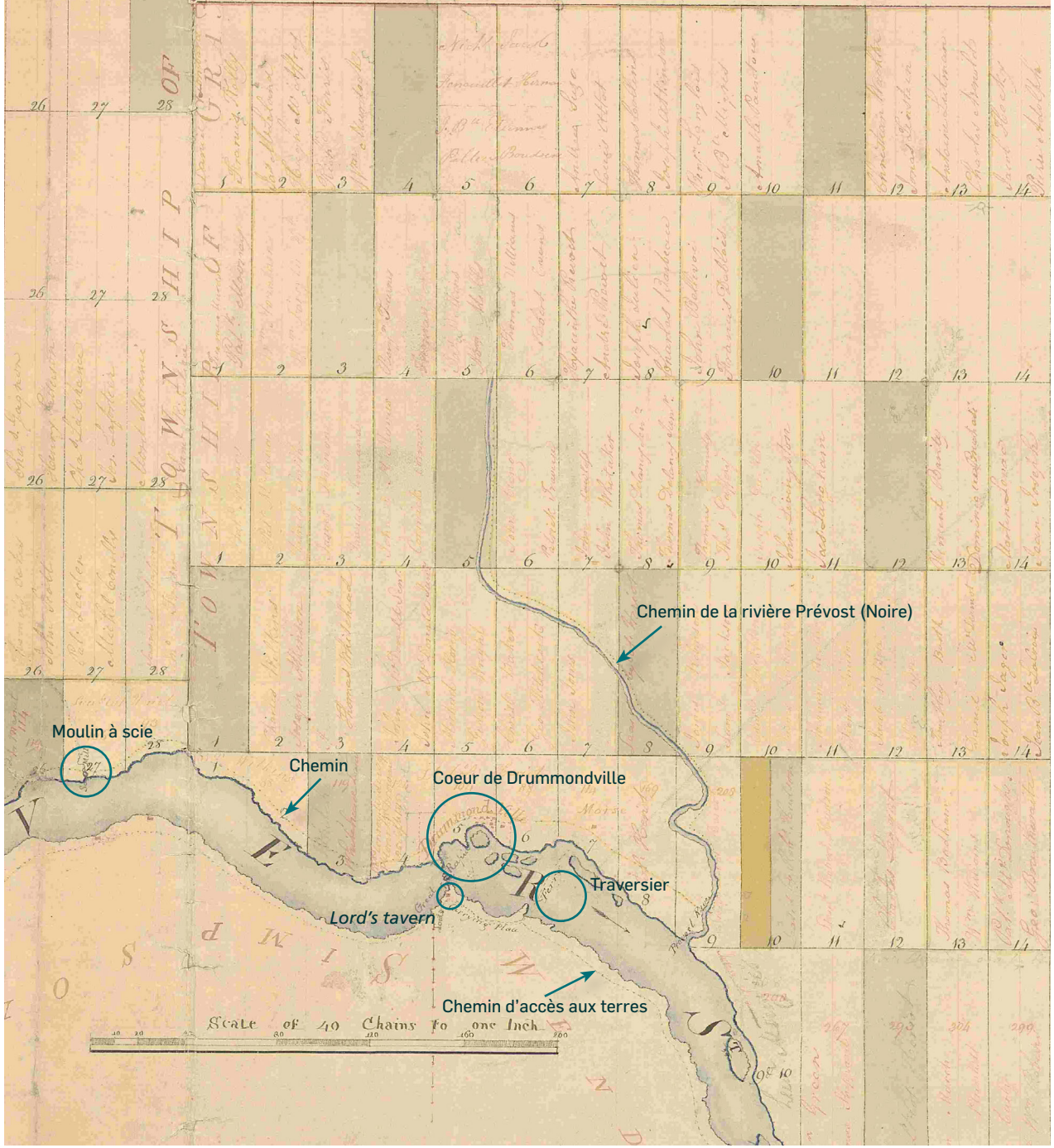
Parmi les vétérans qui se sont installés sur les terres de la MRC, cinq proviennent du 41e régiment d'infanterie. Il était cantonné en Irlande, avant d'être envoyé au Canada.

Colonie militaire

Après la guerre de 1812 contre les Américains, le lieutenant-colonel britannique Frederick George Heriot est nommé pour établir ses soldats sur les rives de la Saint-François, à la hauteur des chutes Lord. Le choix du secteur est purement militaire : il faut occuper les lieux pour éviter l'invasion américaine.

À partir de l'été 1815, des centaines de familles de soldats licenciés, fidèles à la Couronne britannique, s'installent dans les cantons de Grantham et de Wickham d'abord. Ces premiers colons sont surtout Écossais et Irlandais, et quelques-uns sont Anglais. L'année suivante arrivent des Suisses, des Italiens, des Allemands, des Polonais et des Français. Ceux-ci s'établissant dans les terres autour de Drummondville, l'endroit devient alors un centre administratif et un lieu de dépôt pour les armes, les outils et les vivres. Trois casernes y sont construites. Il s'agit de « grands dortoirs mal chauffés, avec des lits de bois sur le pourtour et des tables au centre pour les repas » (Vallée : 2015). L'une d'elles servira d'école et de lieu de culte, une autre d'hôpital.

À l'intérieur des terres, la vie n'est pas facile. Défricher un sol peu fertile, vivre les aléas d'un climat exceptionnellement défavorable ainsi que le manque d'appui de la part de la Couronne britannique vont contribuer à l'exil de plusieurs. D'autres resteront comme la famille de Joseph Husk, vétéran d'infanterie, qui sera parmi les premières à s'implanter à L'Avenir avant 1817. Drummondville compte une vingtaine de maisons en 1816.



Extrait d'une carte de William Saxe de 1815. Drummondville compte quelques bâtiments et les lots des rangs autour sont distribués à des militaires licenciés.

Moulin à scie et pont au 9e rang de Durham, entre 1945 et 1961.

Le boeuf durham a été un des élevages productifs de L'Avenir jusqu'à la fin du traité de réciprocité avec les États-Unis en 1866.

Travailleurs et colons Canadiens français

Outre ces exemples de colonisation militaire, de quelle façon l'occupation de la MRC de Drummond s'est-elle déroulée? Au début du 19e siècle, la région est d'abord un pays de moulins à scie. La plupart des villages actuels se sont formés grâce à la coupe du bois. À l'époque, on localise des secteurs contenant plusieurs arbres recherchés. Des moulins à scie y sont construits à proximité et des journaliers s'établissent autour de celui-ci pour l'actionner. C'est le cas par exemple de Mitchell à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, ou encore d'*Empire Mills* de Saint-Eugène-de-Grantham. Une fois les forêts épuisées des ressources convoitées, le moulin est souvent vendu ou transporté ailleurs, à moins qu'un incendie ne le détruise. Des colons provenant de la vallée du Saint-Laurent (ou d'anciens ouvriers) s'installent alors sur les terres partiellement déboisées. Là commencent le défrichement et l'établissement. Ces pionniers sèment d'abord entre les souches, le temps de construire leur cabane pour l'hiver, et produisent de la potasse de façon artisanale.

Les premiers quartiers ouvriers

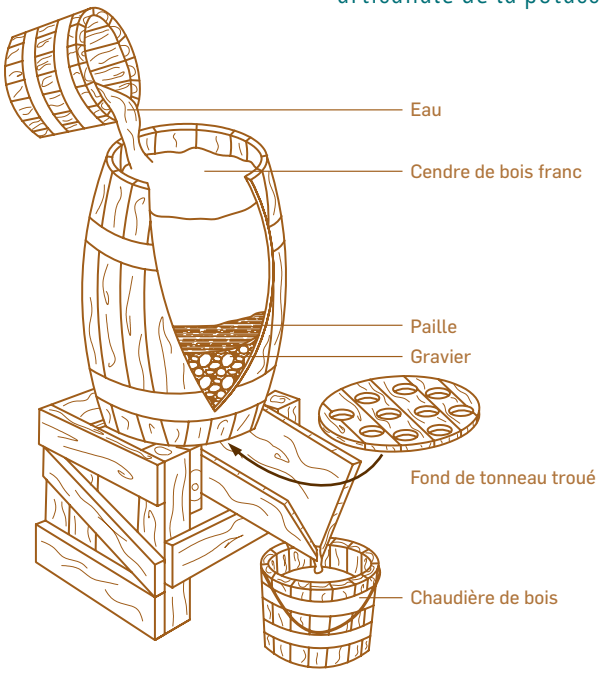
Bien qu'ils ne soient pas défricheurs dans le sens agricole du terme, les premiers quartiers ouvriers le sont dans le sens urbain du terme. L'établissement de la forge McDougall en 1881 a formé un premier quartier ouvrier au côté duquel se trouvait le quartier des contremaîtres. L'arrivée de l'*AEtna Chemical* en 1915 impose la construction d'un réfectoire et de deux dortoirs de 200 personnes chacun dans le quartier Saint-Simon. Un village prend également forme à proximité. Puis la Celanese et plusieurs autres usines de textiles développent des quartiers pour les ouvriers et les contremaîtres. L'étude de l'évolution de ces quartiers en périphérie de Drummondville à la fin du 19e et au début du 20e siècle est un champ d'intérêt archéologique en soi : mode de vie, hygiène, ethnie, aménagement des cours, des voies d'accès, etc.

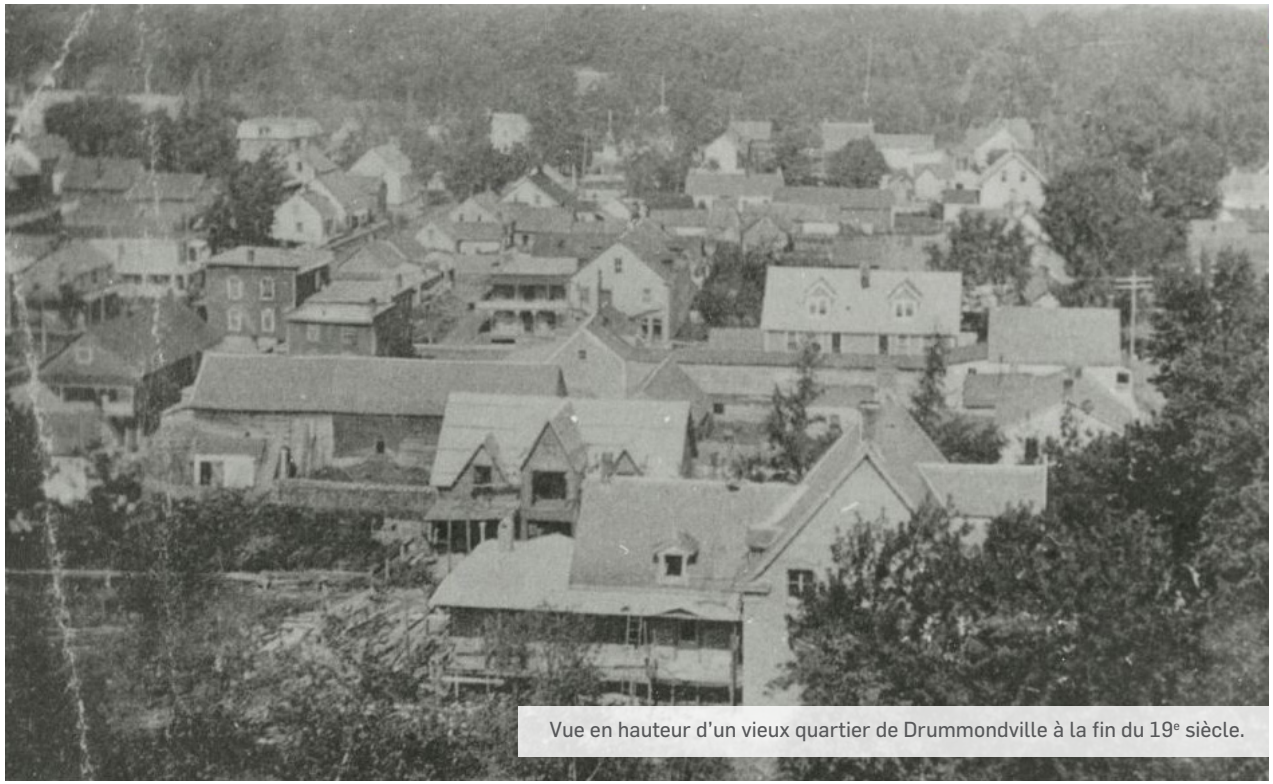
Tessons d'un contenant en céramique fait de terre cuite commune provenant du site archéologique BkFb-1, à l'Avenir.

D'un point de vue archéologique, en plus de découvrir les vestiges des premières habitations des colons, d'autres éléments d'établissement sont susceptibles d'être mis au jour dans chacune des municipalités existantes, de même que celles qui sont disparues aujourd'hui. Peuvent en témoigner, par exemple, le four à pain, la laiterie, le fournil, les hangars et les granges, les puits et les latrines. Tous ces bâtiments ont laissé des traces dans le sol qui permettent notamment aux scientifiques de reconstituer l'aménagement des établissements anciens, de les comparer et de les associer à des groupes culturels. Ces recherches permettent de répondre à plusieurs questions telles que : quelle était la différence entre le schème d'établissement des premiers pionniers Écossais et Irlandais de la MRC et celui des Euro-Québécois et même des Abénakis? Quel était le régime alimentaire? Quelles étaient les plantes cultivées? Quels animaux élevaient-ils et dans quels buts? Quel était l'apport des animaux sauvages dans l'alimentation à travers le processus de colonisation?

Les vestiges de latrines sont souvent source de découverte d'objets variés liés à la vie domestique de la maisonnée.

Exemple de méthode de fabrication artisanale de la potasse





Vue en hauteur d'un vieux quartier de Drummondville à la fin du 19e siècle.

Aperçu potentiel archéologique

Les voies de communications - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales

- Municipalités
- **abc** Nom des villages actuels
- *abc* Nom des villages disparus

Potentiel historique partiel

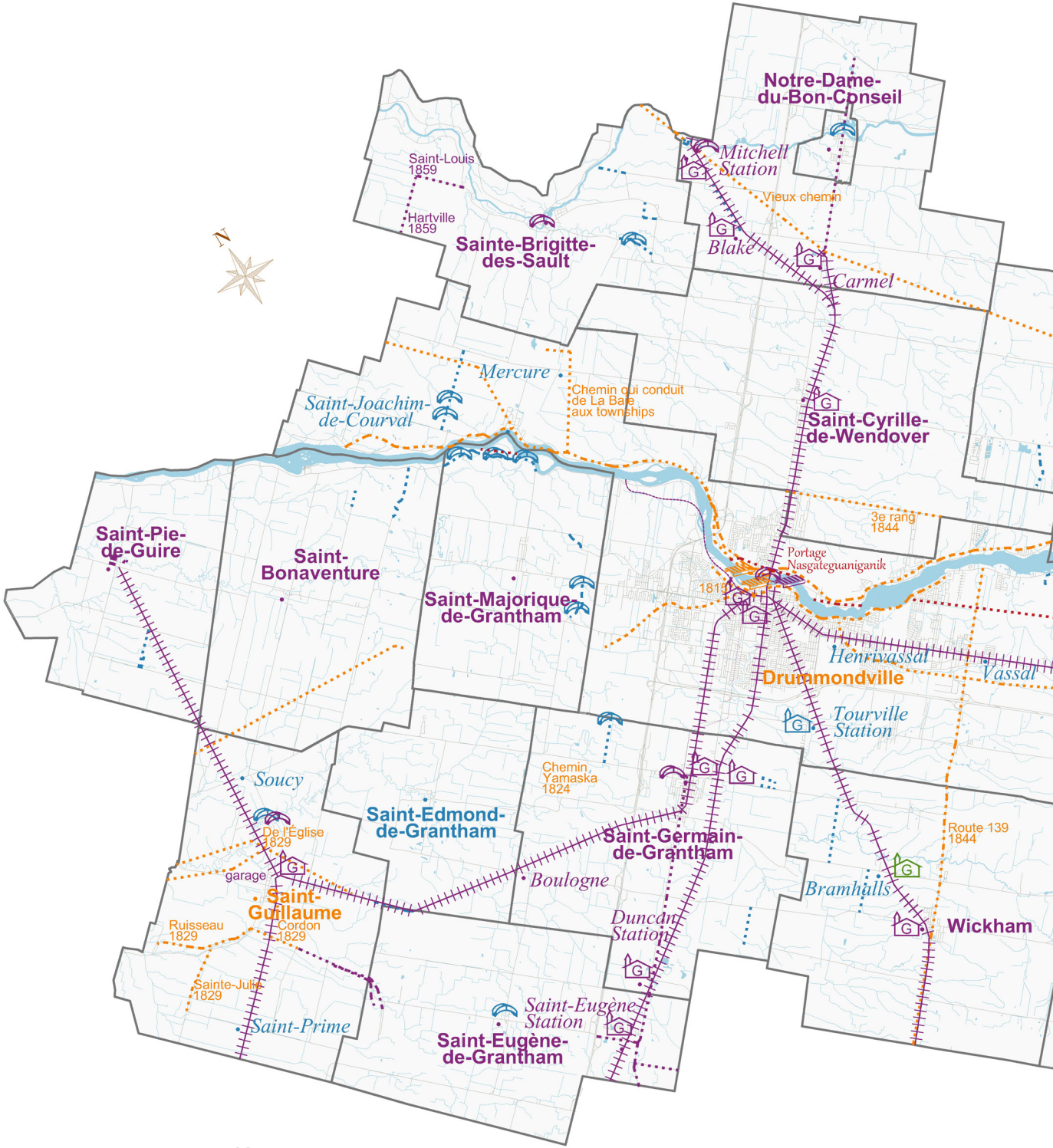
- ... à 1799
- 1800 à 1849
- 1850 à 1899
- 1900 à 1950
- 1850 à 1950

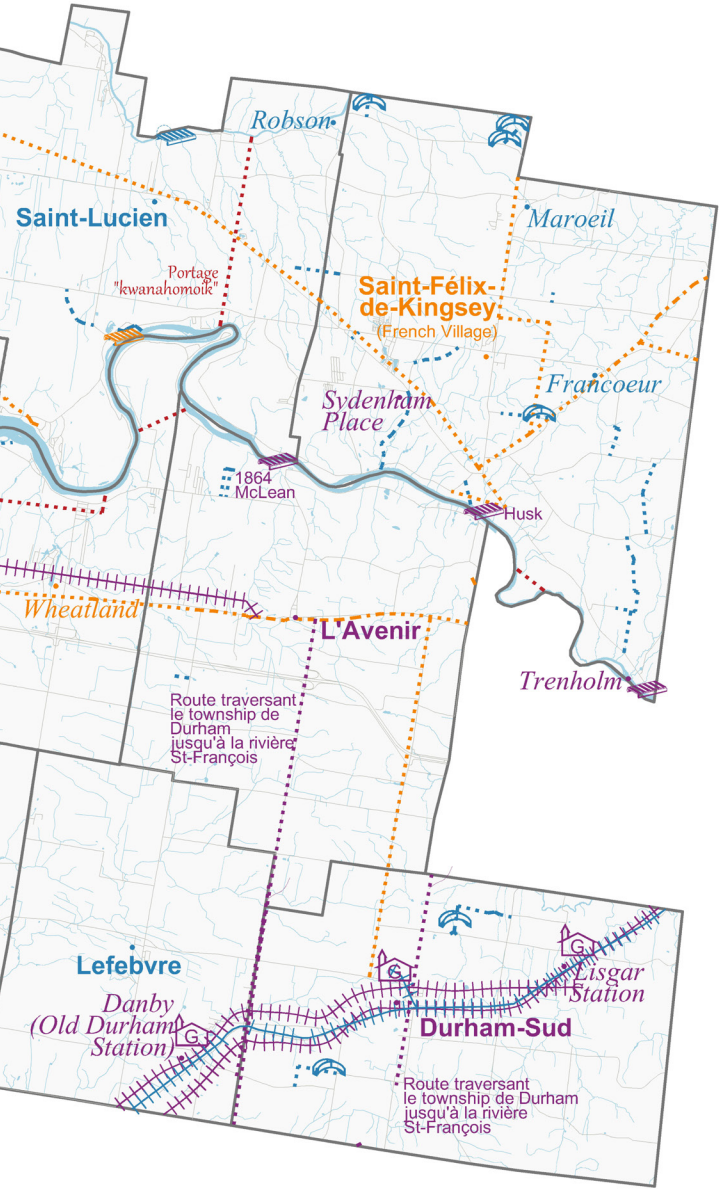
Type d'activité

- Chemin
- Voie ferrée
- Traverse
- Pont
- Gare
- Localisation suggérée

0 1,75 3,5 km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique lié à la circulation qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





Le fer à cheval est un témoin type d'un moyen de transport en vigueur à une certaine époque.

On circule dans la MRC

La MRC de Drummond, située sur un territoire à cheval entre les Appalaches et la vallée du Saint-Laurent, a été la spectatrice de l'avancée des premiers occupants et défricheurs du territoire. Le patrimoine viaire est le nom que l'on donne à l'ensemble des chemins et des routes qui témoignent de l'occupation du territoire. L'étude des anciens chemins fournit plusieurs indices sur la manière dont les humains les adaptent à l'environnement. Les artéfacts découverts à proximité de ces voies ancestrales informent le chercheur sur l'âge de celles-ci et sur les utilisateurs : était-ce des routes d'eau? Des sentiers pour un seul homme? Un chemin pour l'animal de traction et la charette? Ou une route pour une diligence?

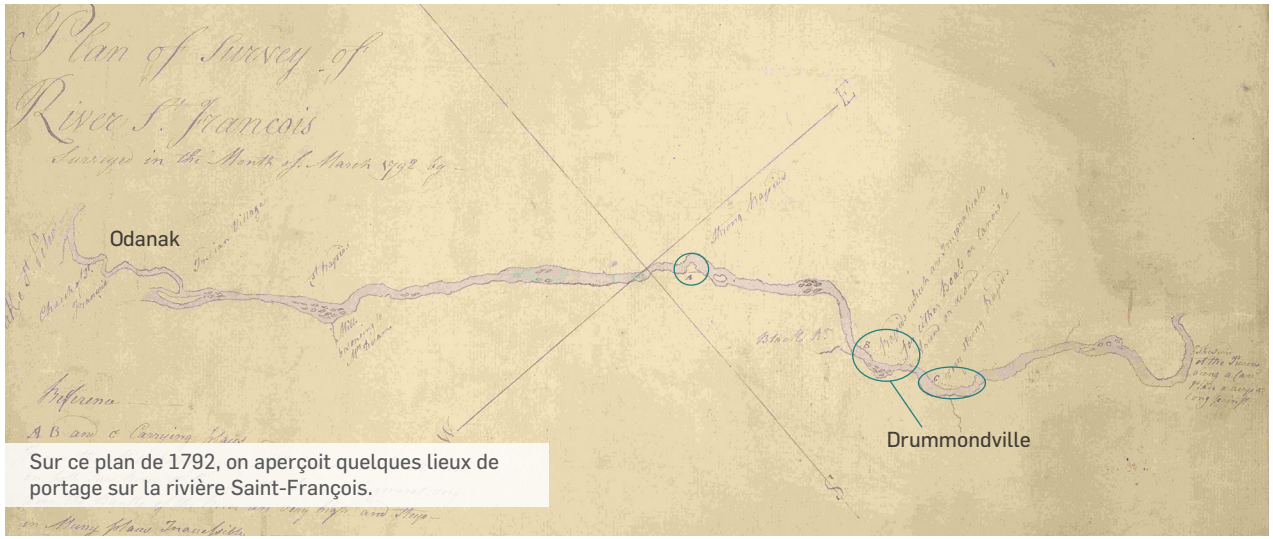
Innu et sa charge lors d'un portage: Une poche de fèves (120 lb), deux seaux de graisse (100 lb) et un sac additionnel sur le dessus.

Les Portages

Les plus vieux indices de présence euro-québéboise sur le territoire devraient être trouvés le long des anciens sentiers de portage, dont quelques-uns ont été représentés sur des cartes datant d'avant 1800. Saint-Majorique, Saint-Charles-de-Drummond, la Pointe-Allard de Drummondville, Saint-Lucien, L'Avenir et Saint-Félix-de-Kingsey sont susceptibles de receler des vestiges de portages ancestraux. Ce peut être des traces de petits bivouacs, d'objets égarés ou de pique-nique. Ces sentiers servaient à éviter des rapides, des niveaux d'eau trop bas ou à prendre des raccourcis pour accéder d'un cours d'eau à l'autre, comme celui se situant à Saint-Lucien qui rejoint la rivière Nicolet du Sud-Ouest à la Saint-François.

Ce sont par ces routes que les Amérindiens (et plus tard les commerçants voyageurs) circulent. Elles sont également empruntées par les premiers défricheurs à atteindre la région.

À Durham-Sud, un pont couvert fait passer le 9e rang au-dessus d'un cours d'eau. À gauche se trouve un moulin à scie.



Sur ce plan de 1792, on aperçoit quelques lieux de portage sur la rivière Saint-François.

Les premiers chemins

Vers 1816, un chemin longe la rivière Saint-François du fleuve jusqu'à Richmond. La rue Heriot de Drummondville est également tracée. Du sud, des Américains rejoignent Saint-Félix-de-Kingsey et Saint-Lucien et s'installent le long de la rive. D'autres, provenant des seigneuries, suivent la rivière David et le ruisseau des Chênes à Saint-Guillaume. Plusieurs autres routes se développent jusqu'en 1850, ce sont des chemins de colonisation. Ils commencent à traverser les terres en partant de Saint-Grégoire, Nicolet et Baie-du-Febvre, en passant par Sainte-Brigitte-des-Saults, Saint-Joachim-de-Courval,Notre-Dame-du-Bon-Conseil et Saint-Cyrille-de-Wendover. Un des grands défis est de franchir des zones marécageuses entre les basses terres du Saint-Laurent et le piémont des Appalaches. En 1824, le chemin Yamaska liant Drummondville à Sorel, de 12 pieds de largeur, est presque terminé.

Au fur et à mesure que la région se développe en cantons, certaines limites de rangs cadastraux deviennent des rangs routiers reliant les habitations les unes aux autres.

Dans des contextes urbains ou villageois, l'archéologue peut non seulement déceler la succession des couches de sol qui ont constitué le chemin à travers le temps, mais aussi la présence de trottoirs pour les piétons.

Les anciens chemins et l'archéologie

Trouver d'anciennes voies de circulations rend possible la découverte des lieux d'installation de plus ou moins longues durées.

De l'époque préhistorique à celle des coureurs des bois et des premiers arpenteurs, les chemins terrestres de la MRC de Drummond se limitent presque essentiellement aux lieux de portage. Il s'agit de petits sentiers justes assez larges pour laisser passer les voyageurs portant leurs bagages et canots à la file indienne. L'hiver, ils marchent en raquette sur les cours d'eau gelés, tirant sur un toboggan tous leurs biens.

Certaines routes prennent plus d'importance et s'élargissent. Puis, la réglementation exige des limites de largeur et des méthodes de construction. Il ne faut pas oublier qu'il y a de nombreux cours d'eau à traverser. L'archéologie peut retrouver les vestiges d'aménagements pour franchir ces obstacles soit par ponceaux, par bac, par pont et même par un système de poulies, utile pour faire traverser bétail et marchandise au sec.

Chaque chemin répond à un besoin. Certains ont disparu depuis longtemps. Leurs découvertes permettraient d'en connaître davantage sur les voies de développement de la MRC et de bonifier nos connaissances sur les méthodes de construction, les matériaux utilisés, les normes respectées et de comprendre leurs directions et leurs fonctions. Servaient-ils à la colonisation ou à la coupe de bois? Se dirigeaient-ils vers les charbonnières, les mines, les moulins, les villages, ou bien la gare?

Trottoir de bois et poteau pour attacher les chevaux en face de la cordonnerie de Norbert Villiard à Saint-Bonaventure.

Les chemins de fer

À la fin du 19e siècle, en parallèle de la révolution industrielle et de l'apparition des moteurs à vapeur, le chemin de fer s'impose sur le territoire et permet la mise en valeur de l'arrière-pays. La MRC de Drummond, par le développement du commerce du bois, puis du foin et des produits laitiers, participe à cet essor.

La présence de voies ferrées dans certaines municipalités et son absence dans d'autres suscite, pendant plus de 50 ans, des débats, des poursuites, des faillites, du développement, du travail, du commerce et de l'exode. Ces tracés peuvent être retrouvés grâce à l'existence de nombreuses cartes de la deuxième moitié du 19e siècle et du début du 20e siècle. Même la localisation précise des gares est possible. Ces dernières sont des témoins silencieux d'une activité intense qui s'est déroulée à une époque révolue. Le sous-sol de ces secteurs dissimule des indices matériels de sa présence et de sa vigueur.

À Saint-Guillaume, tout comme à Drummondville, des garages sont installés pour l'entretien des locomotives et des wagons. À Durham-Sud, à Saint-Germain-de-Grantham et dans d'autres villages, de grandes granges servent d'entrepôts près des gares en attendant une hausse de prix pour les produits qui y sont entassés. Il reste assurément des indices matériels de ces produits dans le sol.

Là encore, des ponts doivent être construits solidement pour le passage des trains, que ce soit pour les petits cours d'eau ou la rivière Saint-François. À Saint-Germain-de-Grantham, on tente de remplacer des lisses d'acier par du bois dur. On remarque très tôt les contraintes de ce matériel, puis le projet est abandonné.

À cette époque, des rails sont également utilisés pour le transport des matériaux d'un lieu à l'autre dans certaines manufactures, comme au moulin Vassal de Drummondville, ou encore dans des sites d'extraction minière.

Les scories et les routes

À la fin du 19e siècle, les forges McDougall produisent quantité de fer à Drummondville. Cette production laisse des résidus appelés des « scories » et du laitier. Ceux-ci ont un aspect à la fois vitreux et métallique. Ces nombreuses agglomérations de déchets de fonte étaient utilisées comme agglomérat pour les chemins et pour combler les ornières dans ceux-ci. Il arrive régulièrement que les archéologues trouvent des couches de « scories » qui révèlent à la fois un vestige de chemin et la présence d'une industrie de forges dans les environs.

Cette production laissait des résidus appelés des « scories » et du laitier.

Des rails et des boeufs sont utilisés pour transporter le bois vers le moulin Vassal, Drummondville, 1900.

Gare et hôtel de Saint-Guillaume.

Première meunerie de Saint-Cyrille-de-Wendover, aujourd'hui démolie, localisée à proximité du chemin de fer.

Position de la gare à Saint-Guillaume en 1906 selon le plan d'assurance de Charles E. Goad, superposé à une photo aérienne de 2010.

Aperçu du potentiel archéologique

Les lieux de commerce et de services - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales

- Municipalités
- abc Nom des villages actuels
- *abc* Nom des villages disparus

Potentiel historique partiel

- 1800 à 1849
- 1850 à 1899
- 1900 à 1950
- 1850 à 1950

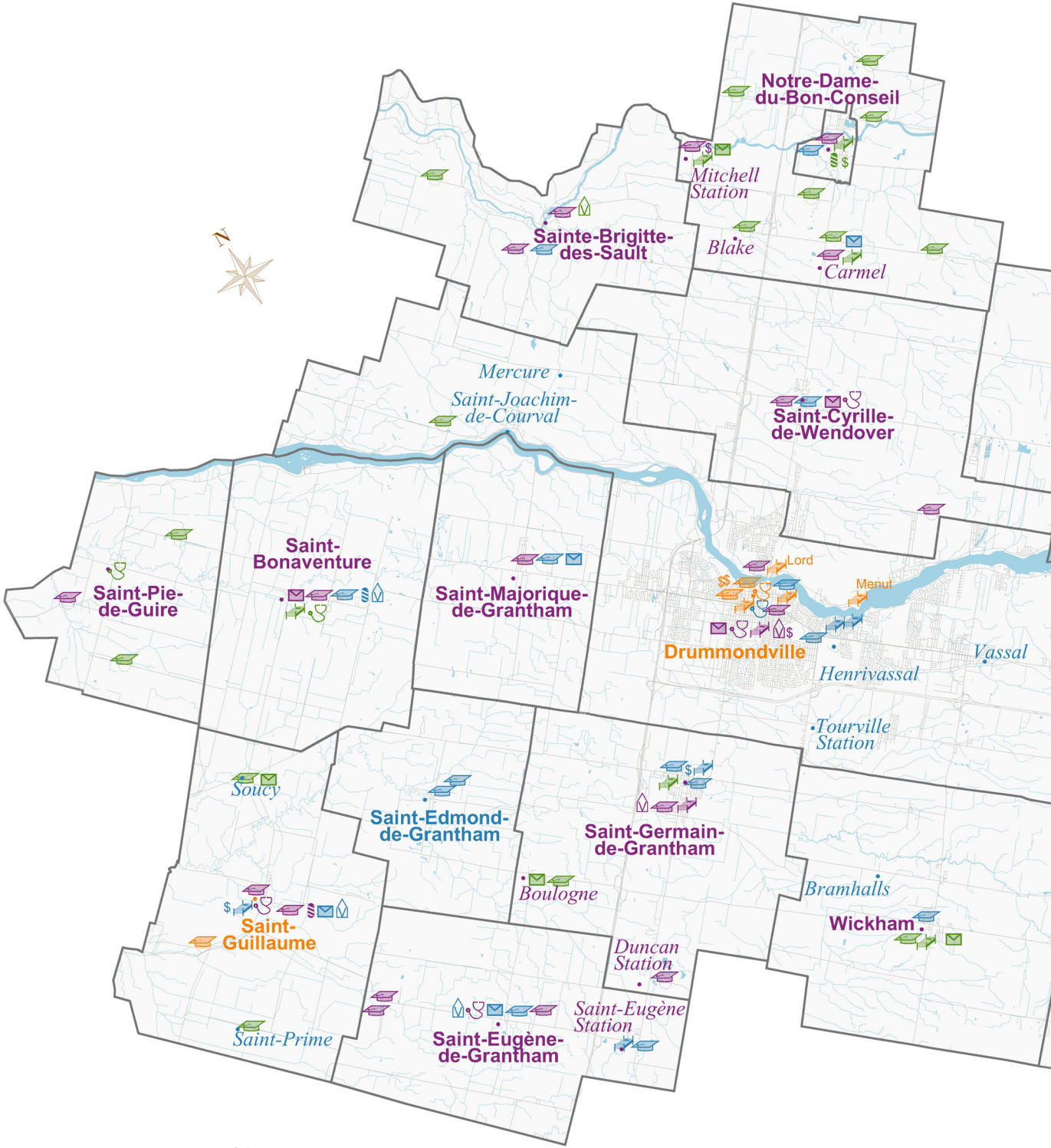
Type d'activité

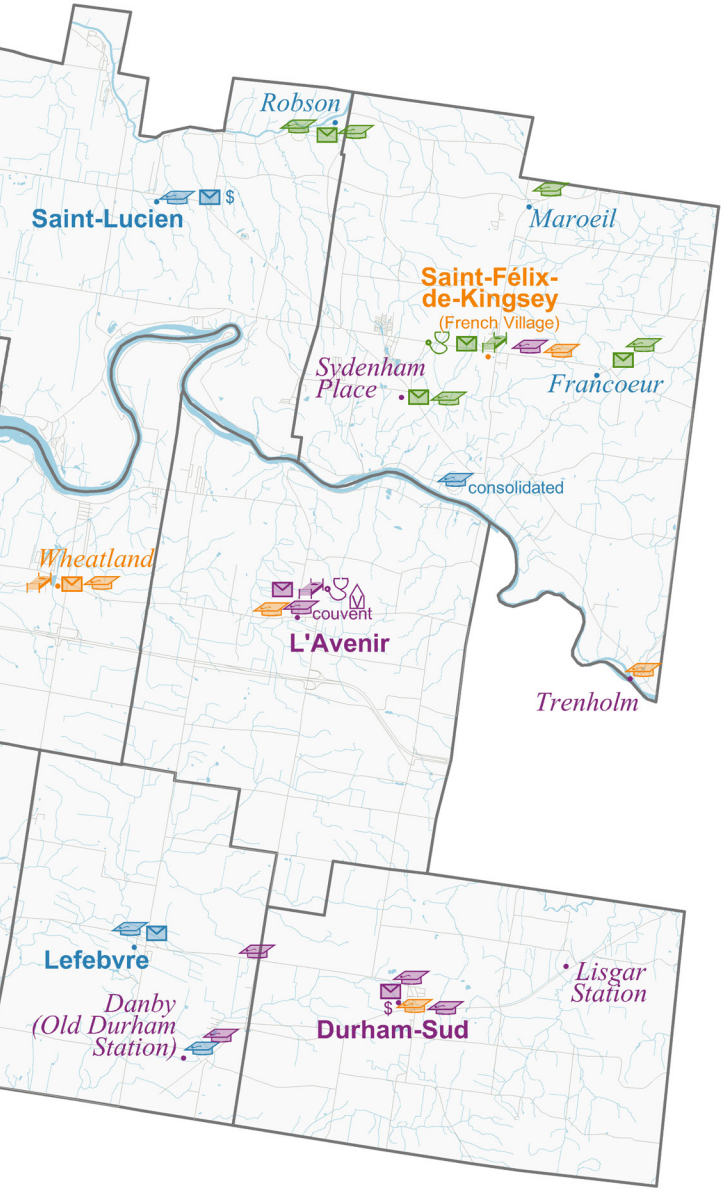
Service (Un symbole représente un ou plusieurs commerce(s))

- École
- Santé
- Barbier
- Voiturier
- Hébergement
- Courrier
- $ Banque
- Localisation suggérée

0 1,75 3,5 km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique des lieux de services qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





La lame de rasoir est un outil largement utilisé par les barbiers.

Lieux de commerce et de service

L'échange et le commerce sont des activités qui se transforment à travers le temps et qui suscitent parfois l'occupation de certaines régions. Ce sont bien sûr les Amérindiens de la préhistoire qui ont d'abord commercé sur les terres de Drummond. Cette activité se reflète dans l'archéologie par l'intrusion d'objets et de matériaux exotiques à la région. Pour l'archéologue, ces objets d'échanges sont très révélateurs. Ils renseignent les chercheurs sur la provenance de l'objet et l'intérêt de l'acquéreur.

Le monde des services quant à lui implique non pas un échange de biens mais de gestes. Il peut sembler plus difficile à discerner, mais plusieurs de ces gestes nécessitent des outils qui, avec le temps, perdurent jusqu'à nous.

Le commerce de fourrures

À l'arrivée des premiers Euro-québécois sur le territoire, le commerce se poursuit, mais de nouveaux produits circulent. Les fourrures, très prisées en Europe, deviennent la monnaie des Amérindiens alors que les coureurs des bois offrent bijoux de cuivre et de verre, chaudrons, couvertures, outils et plus tard armes à feu, poudre, balles, pierres à fusil et alcool.

Les objets de commerce datant de la Nouvelle-France peuvent se retrouver le long des axes de circulation et d'exploitation des ressources des Amérindiens sur le territoire de la MRC.

Le commerce du bois

Peu de temps après la Conquête anglaise, la Couronne britannique exploite la vaste forêt que constitue le Canada de ce temps. Ce commerce très lucratif se développe d'abord près du Saint-Laurent puis s'étend à l'intérieur des terres. Les moulins à scie poussent de plus en plus loin la colonisation du nord vers le sud sur le territoire de la MRC de Drummond. Si au départ le chêne et les grands pins sont particulièrement prisés pour la construction navale, la pruche est bientôt très recherchée pour les tanneries. Bien présente dans les comtés de la MRC, l'exploitation de son écorce mène presque à son extinction. La matière ligneuse restante sera surtout utilisée par les colons (bois de construction et bois de chauffage) et pour les pâtes et papiers. D'ailleurs, une usine de ce type ouvrira à Saint-Félix-de-Kingsey.

Le troc...

Le troc, ou l'échange d'un objet ou service contre un autre objet ou service, a été la manière de commercer la plus utilisée depuis plusieurs millénaires sur le territoire de la MRC. Les Amérindiens échangeaient victuailles, matières premières, objets façonnés et services avec d'autres groupes apparentés ou non à eux.

Même les Européens, lorsqu'ils sont arrivés ici, bien que connaissant la monnaie, savaient très bien utiliser le troc et en récolter des profits.

Les premiers Euro-québécois, vu la faible quantité d'argent qui circulait, avaient également l'habitude d'utiliser le troc. Ce fut encore plus flagrant lors de la chute de la Nouvelle-France et la dépréciation radicale de la monnaie de carte et des papiers de change au pays. Toutefois, s'ils avaient quelque chose à vendre aux Anglais, ils pouvaient espérer être payés en argent.

Descente de bois à L'Avenir.

Le commerce laitier

Certains agriculteurs réussissent mieux que d'autres; il se vend beaucoup de foin aux États-Unis au cours du 19e siècle. Puis, après l'apparition de routes de plus en plus carrossables et surtout du chemin de fer, la production laitière prend de l'ampleur et les fermiers entretiennent chacun quelques vaches. Les exploitations n'étaient pas aussi volumineuses qu'aujourd'hui, car nourrir plusieurs animaux l'hiver nécessite de grandes réserves de foins et de grains.

Fromagerie Chapdeleine à Saint-Guillaume, 1921.

Le commerce de potasse

Un autre élément de commerce très important pour les colons qui défrichent est la fabrication artisanale de potasse et de perlasse. Fait à partir de la macération de cendre de bois franc et d'eau (page 27), la mixture est accumulée dans un tonneau de bois et transportée en bordure du fleuve pour être vendue au plus offrant. La Grande-Bretagne payait un fort prix pour cette marchandise essentielle dans l'industrie du textile. Le produit sert alors également dans la fabrication du savon, de la poterie et de la porcelaine. Les colons devaient parfois marcher jusqu'à la vallée du Saint-Laurent, en traversant les secteurs de tourbières, avec la potasse sur le dos, pour y vendre ce produit.

Pièce de monnaie de 1812.

Les magasins généraux

Au fur et à mesure que le territoire est occupé et que des hameaux se forment, des magasins généraux s'installent pour répondre aux besoins de tout un chacun. Ces derniers offrent plusieurs objets, mais peu de choix. L'archéologie peut fournir de l'information sur l'offre de marchandise selon la région et l'époque.

Magasin général J.-Philippe Moreault.

Magasin général appartenant à Alexandre Gélinas de Saint-Edmond.

Les Banques et les caisses populaires

Bien plus tard, ce sont les banques et les caisses populaires qui s'érigent dans les centres urbains comme Drummondville et le coeur des villages.

Un monde de services à la population

L'archéologue, détective du passé, s'intéresse à l'expansion de l'occupation humaine sur le territoire. Les premiers défricheurs installent leurs fermes, les chemins se développent, le commerce est déjà bien enclenché. Quelques agglomérations ont même pris place à proximité d'un moulin ou au milieu de plusieurs fermes. Une église est érigée et d'autres bâtiments de services se construisent.

Comment le secteur des services s'est-il à son tour développé ? Qu'est-ce qui est apparu en premier ? les soins ? L'éducation ? L'hébergement ? De quelle manière ces derniers s'offrent-ils ? Que ce soit le chamane autochtone, le chirurgien, l'apothicaire français ou le docteur du 19e siècle, les services de soins ne se sont pas toujours donnés de la même manière. Il en est de même pour l'instruction, l'hébergement et bien d'autres. Tous ces services se sont développés sur le territoire de la MRC de Drummond, et l'archéologie peut apporter des connaissances supplémentaires aux données actuelles.

Première école du village de Wickham.

Billes en céramique qui amusaient les enfants dans les cours d'école.

Photo d'encrier mis au jour à Drummondville.

L'éducation

Des classes sont offertes dans la MRC de Drummond dès le début du 19e siècle. Parfois elles sont données dans la chapelle, parfois dans un petit bâtiment servant d'habitation à l'institutrice. Dès 1816, les colons anglophones de Drummondville demandent une école. Le lieutenant-colonel Heriot annonce qu'on en construira une et en attendant, un maître qualifié enseigne aux enfants (dans un bâtiment situé à l'intersection des rues Heriot et Wood). En 1829, il y a deux écoles à Drummondville.

Ailleurs dans la MRC, il semble que la première école a été construite dans le canton de Wickham, possiblement à Saint-Pierre-de-Wickham (Wheatland) vers 1821. Une autre a été érigée à Saint-Guillaume, près du ruisseau des Chênes en 1832. En 1849, il y a déjà huit écoles sur le territoire du canton de Kingsey dont une à Trenholm (1840) et au moins une dans le village de Saint-Félix-de-Kingsey.

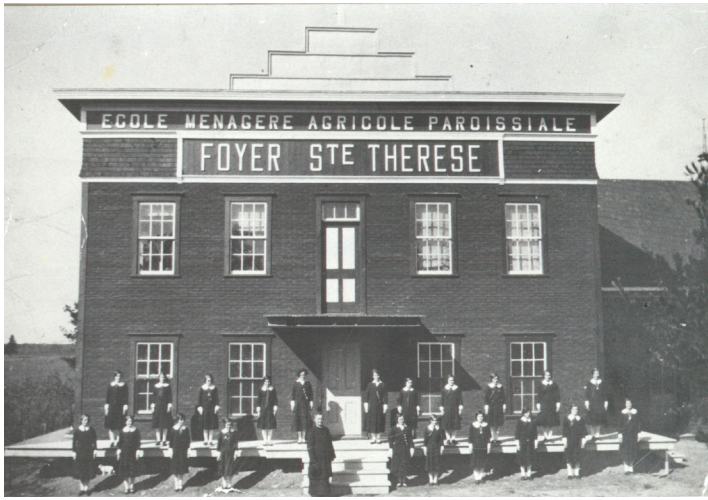
Les écoles de cette époque sont des bâtiments où les classes se font à tous les élèves en même temps. L'enseignant (e) habite souvent au deuxième étage de l'établissement. Les sols archéologiques des lieux contiennent probablement des artéfacts en lien, certes, avec l'instruction, mais aussi avec le jeu et la vie domestique.

Ces établissements scolaires se sont perpétués dans les rangs jusqu'au 20e siècle. Sans autobus scolaire, les enfants se rendent à pied à l'école. Lorsque la distance à parcourir devient trop grande, une autre école est construite. Ces écoles de rang portent des numéros qui identifient l'ancienneté de chacune.

Dans les villages, l'offre d'éducation grandit, principalement grâce à l'implication des communautés religieuses. À Saint-Guillaume, en 1888, un premier collège est construit. Il sera dirigé par plusieurs de ces communautés. Elles seront entre autres à Saint-Cyrille-de-Wendover, à Saint-Eugène-de-Grantham, à Saint-Germain-de-Grantham, à Wickham et à Drummondville.

Une école particulière se trouve dans le canton de Kingsey : la Consolidated school, de Wilton Wadleigh et John R. Moore, deux descendants des premiers défricheurs de Kingsey. Bâtie en 1905, cette école anglophone offre des cours dans des classes séparées selon le grade de l'étudiant. C'est une première au Québec dans une école laïque. Les jeunes des régions avoisinantes s'y rendent parfois à cheval et utilisent le bac de la famille Husk pour franchir la rivière Saint-François.

L'éducation a été offerte parfois seulement en français, d'autres fois en anglais ou encore dans les deux langues, comme à Saint-Cyrille-de-Wendover ou à Sainte-Brigitte-des-Saults, pour accomoder les immigrants Irlandais. L'instruction est octroyée par des laïcs ou des membres des communautés religieuses. Elle peut se donner dans une humble école de rang ou dans une résidence privée, une chapelle, un couvent ou un hangar militaire.



École ménagère agricole paroissiale de Saint-Pie-de-Guire en 1934.

Couvent et école de Saint-Germain-de-Grantham.

Les soins de santé

Parmi les services, les soins de santé se sont largement modernisés à travers le temps. L'archéologie peut relever dans le sol les changements dans les techniques quant aux soins des malades.

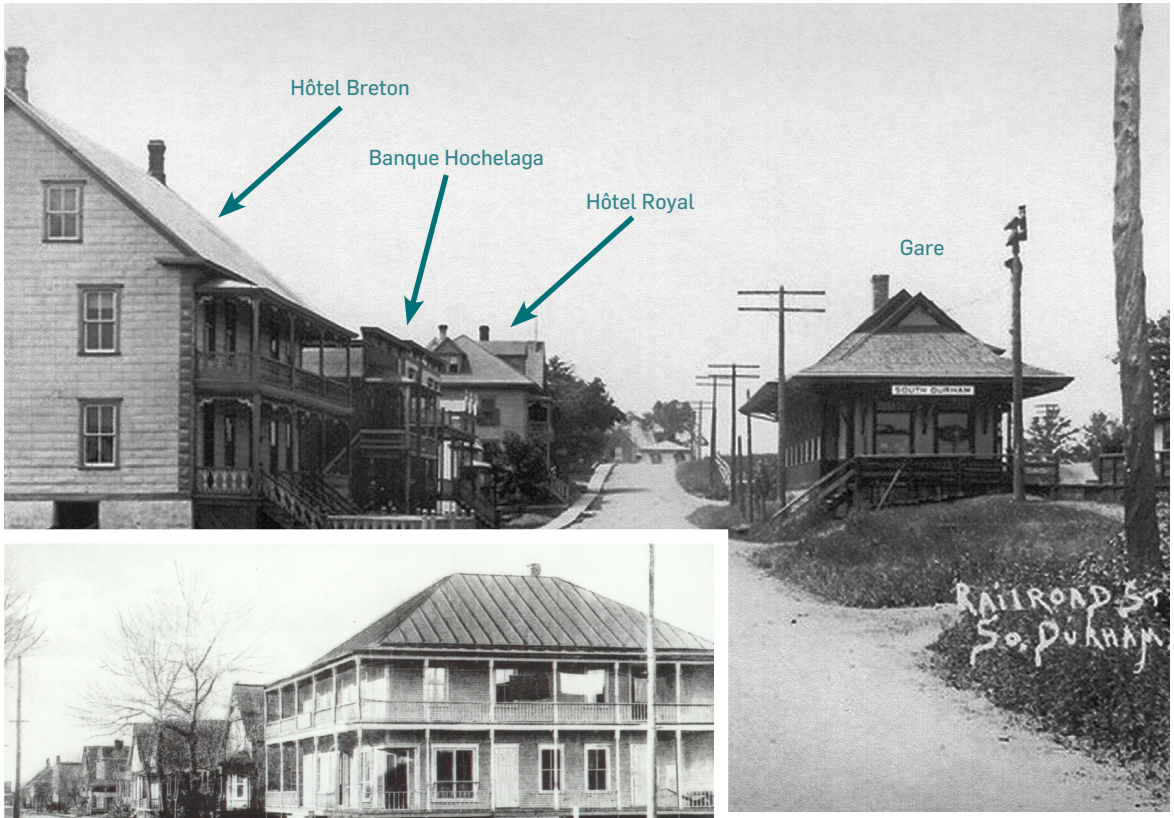
Avant l'arrivée des Européens sur le territoire, les Amérindiens utilisent diverses plantes pour se soigner, ainsi que les services des chamans. Malheureusement, les matières organiques résistent très mal dans le sol québécois, et la plupart des preuves matérielles de cette époque se sont perdues. Toutefois, quelques artéfacts ou structures de pierres peuvent apporter des éléments d'informations sur certaines pratiques médicinales chez les Amérindiens de la préhistoire et de l'histoire ancienne.

Avec les Européens arrivent des apothicaires (ancêtres des pharmaciens), des barbiers-chirurgiens qui s'occupent principalement des amputations et des docteurs, qui pratiquent entre autre la saignée. Les connaissances se sont améliorées avec le temps. À l'époque où la MRC de Drummond amorce sa colonisation, quelques médecins s'installent dans les villages établis. De là, ils rendent visite à leurs patients. Puisqu'ils ne sont pas toujours faciles d'accès, les familles concoctent elles-mêmes certains remèdes. Cela est sans compter, au début du 20e siècle, sur la présence de vendeurs itinérants qui proposent leurs bouteilles de médicament miracle.

Bien qu'un hôpital soit construit dès 1816 à Drummondville, probablement à proximité des casernes, c'est vers 1880 qu'un véritable système de santé publique commence à se mettre en place. Tout comme pour la scolarisation, ce sont les communautés religieuses qui agissent (avant le gouvernement) relativement au nombre croissant d'habitants et la pauvreté de ceux-ci. À Drummondville, les Soeurs grises ouvrent l'hôpital Sainte-Croix en 1910. Au même endroit, l'hôpital privé du Docteur Michaud ouvre en 1933. Des bouteilles de médicament et peut-être même des fragments d'outils ou d'accessoires utilisés par les médecins sont des témoins potentiellement enfouis de ces lieux et de ces acteurs.

L'hébergement

Les modes de circulation d'autrefois étant beaucoup plus lents qu'aujourd'hui, chaque village offre un service d'hébergement. D'ailleurs, les plus anciens établissements occidentaux reconnus dans la MRC sont des auberges comme la *Lord's tavern* aux chutes Lord et l'auberge de la famille Menut aux chutes Hemmings, sur la rivière Saint-François. Certains cultivateurs, au début du 19e siècle, offrent le service d'hébergement, comme à Saint-Pierre-de-Wickham (Wheatland). Bien sûr, la présence de gares à la fin de ce siècle stimule la présence d'hôtels dans certains villages, mais d'autres, comme Saint-Félix-de-Kingsey (sans train), proposent également un service d'hôtellerie. À Drummondville, alors que le secteur industriel prend place et que de plus en plus de femmes sont engagées, des foyers sont construits principalement pour celles qui ont quitté la campagne pour travailler en ville.



Durham-Sud, 1940.

Hôtel Cloutier de Saint-Cyrille-de-Wendover.

Les voituriers

Les voituriers proposent également leurs services aux citoyens et visiteurs de la MRC de Drummond. Ils complètent le transport par train ou le remplacent dans les régions ou le chemin de fer est absent. Les propriétaires de ces voitures à cheval utilisent un lieu d'entreposage pour leur véhicule et évidemment un abri pour les animaux de tractions.

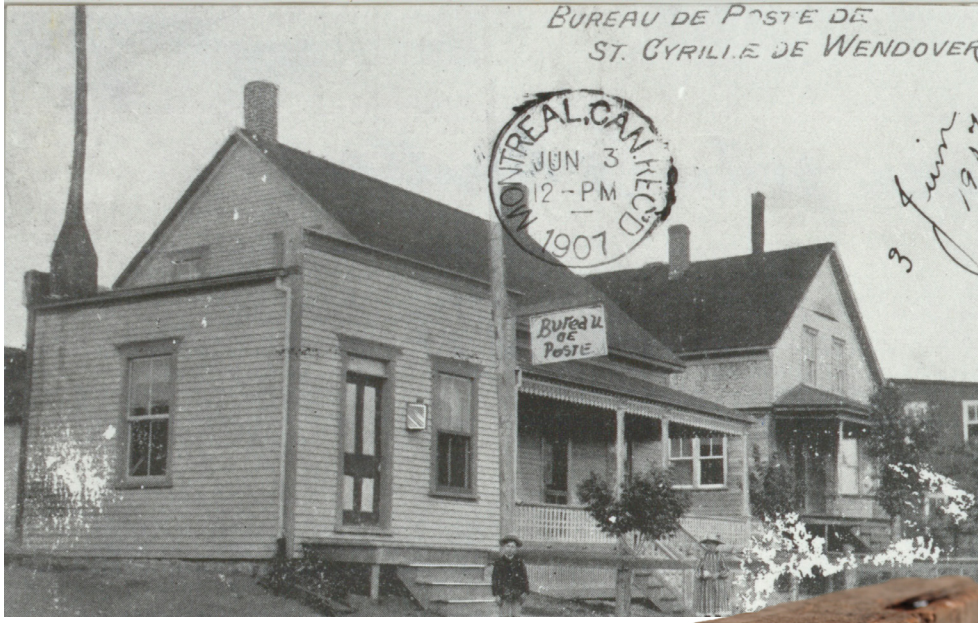
Les communications

Au 19e siècle, le service de poste prend la place et le train facilite la distribution du courrier. Dans chaque village, un citoyen offre une partie de sa maison pour le service de bureau de poste. À Durham-Sud, c'est Fulgence Préfontaine et ses descendants qui offrent le service pendant 100 ans entre 1871 et 1972. Il arrive souvent que ce service se trouve dans l'un des magasins généraux du village, comme à Saint-Lucien en 1906.

La communication prend un autre tournant avec l'arrivée du télégraphe et du téléphone; l'un aujourd'hui révolu et l'autre en pleine transformation. Les vestiges d'isolateurs, ou d'anciens fils ou d'autres accessoires de l'un comme de l'autre, peuvent être trouvés dans les sols archéologiques.

À Drummondville, le premier poste de transmission radiotélégraphique au monde, la Marconi, s'implante sur les lieux de la défunte poudrerie *AEtna Chemical*. Huit grandes tours de près de 100 mètres sont construites. Grâce à celles-ci, la première communication entre Londres et Montréal a lieu en 1926.

Vue aérienne vers 1926 du poste de transmission radiotélégraphique la Marconi.



Bureau de poste de Saint-Cyrille-de-Wendover.

Tuyau d'aqueduc en bois provenant de Drummondville.

Les services urbains

Les services liés à l'urbanisation sont également intéressant. Les conduites d'eau et d'égout ont évoluées dans le temps, non seulement dans leur composition (bois, plomb, céramique), mais aussi dans leur installation.

Multiples services

Beaucoup d'autres lieux de services aujourd'hui disparus ont pris place dans la région, dont un orphelinat et des salles de spectacles, comme le Bijou et le Rialto à Drummondville. Deux salles de cinéma ouvrent en 1937 dont l'actuel Capitol. Des barbiers s'installent dans les villages grossissants comme à Saint-Guillaume au 19e siècle et à Saint-Bonaventure au début du siècle suivant.

Des métiers moins communs, comme celui d'embaumeur, apparaissent au début du 20e siècle. Auparavant, l'exposition des morts se fait généralement dans la maison du défunt, et parfois dans la maison familiale ancestrale. Arrivent également les photographes, sans parler des notaires, avocats, arpenteurs, greffiers, policiers et bien d'autres. Tous ces métiers se sont transformés et ont laissé des traces derrière eux. Aux archéologues de les découvrir pour peaufiner les connaissances.

Aperçu du potentiel archéologique

Les artisans - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales

- Municipalités
- abc Nom des villages actuels
- *abc* Nom des villages disparus

Potentiel historique partiel

- 1800 à 1849
- 1900 à 1950
- 1850 à 1899
- 1850 à 1950

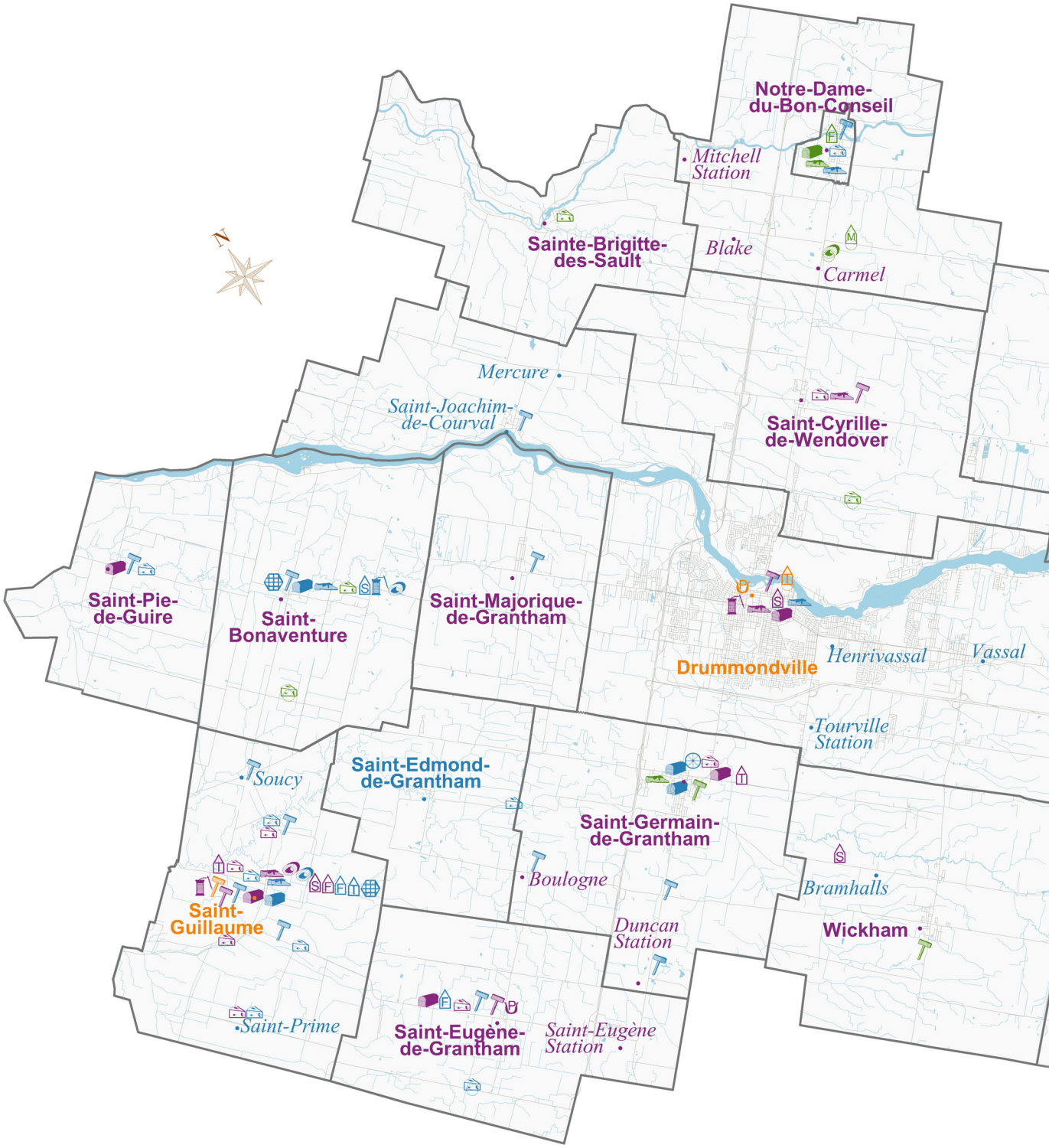
Type d'activité

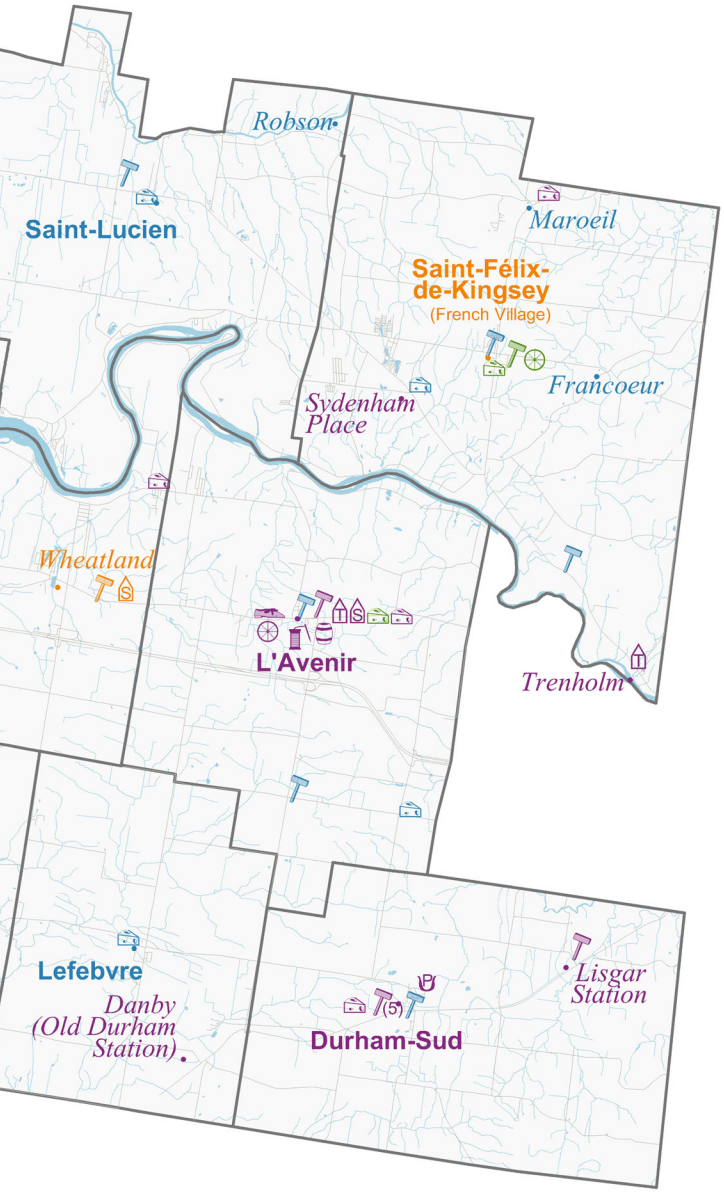
Artisans (Un symbole représente une ou plusieurs boutique(s))

- Forge
- Cordonnerie
- Tannerie
- Ferblantier
- Charron
- Laiterie
- Sellier
- Tonnelier
- Menuiserie
- Textile
- Boulangerie
- Potasserie
- Boucherie
- Apiculteur
- Localisation suggérée

0 1,75 3,5 km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique lié aux artisans qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





Hache à bardeau.

Artisans à l'œuvre

Celui qui se spécialise dans un métier pour produire des objets désirés par ses concitoyens est l'un de ceux qui donnent le plus d'indices sur les techniques et les besoins de l'époque. Tailleur d'outils lithique de la préhistoire, potier, fromager, boulanger, menuisier, forgeron, cordonnier ou encore tanneur : tous répondent à des besoins plus souvent locaux. Tout dépendant de leurs productions, ils s'installent à proximité de leurs sources de matière première ou de leur principale clientèle.

Les colons qui s'installent sur une nouvelle terre doivent faire de multiples travaux pour répondre à leur besoin. Un temps vient où ils peuvent vendre des surplus et se procurer des biens fabriqués par certains spécialistes. Plusieurs de ces artisans se sont établis dans la MRC.

Les artisans du fer

Les premiers artisans à s'installer près d'une communauté sont généralement les forgerons. Ceux-ci façonnent les objets les plus courants pour la construction des bâtiments (outils, clous et ferrures), le jardinage, l'agriculture ainsi que la coupe du bois, pour ne nommer que ceux-là. Dans les campagnes, ils conçoivent également les fers pour les chevaux et toutes sortes de pièces de quincaillerie courantes ou personnalisées. Ils résistent jusqu'à la moitié du 20e siècle, comme à Saint-Majorique où il s'en trouve en 1918 et en 1944.

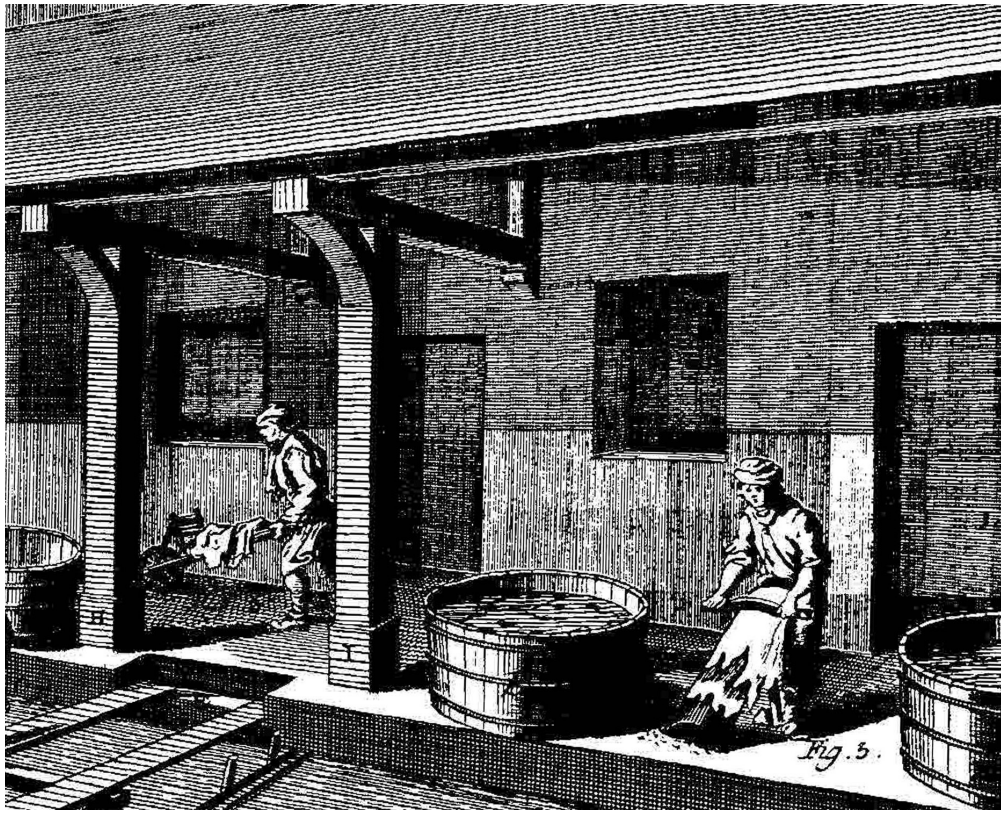
En 1827, Saint-Guillaume a son forgeron du nom de Joseph Gaudreau. Plusieurs lui succéderont. En 1871, L'Avenir en a deux, Lisgar en a un (John Weare) en 1875, tandis que Durham-Sud et Saint-Cyrille-de-Wendover en ont respectivement cinq et trois en 1878.

D'autres spécialistes du métal s'implantent dans la MRC de Drummond comme le ferblantier. Il manipule la tôle et le fer-blanc pour en faire des objets variés tels que des bidons, des théières, des chaudières, des lampes, des chandeliers et d'autres outils comme des coupes-biscuits. Il y en avait entre autres à Saint-Guillaume et à Saint-Félix-de-Kingsey.

Clef forgée en métal ferreux découverte lors d'intervention archéologique à Drummondville. Grandeur réelle.

Boutique de forge d'Antoine Pratte à Saint-Félix-de-Kingsey, vers 1915.

Boutique de forges W.F. Vilas à Saint-Cyrille-de-Wendover, vers 1900.



Des tanneurs à l'ouvrage.

Tanneur : un métier provenant de la préhistoire

À cette époque, les hypothèses penchent pour que ce soit surtout les femmes qui préparent les peaux des produits de la chasse. Avec le temps et l'élevage, certaines personnes se mettent à se spécialiser dans le travail des peaux dont le produit est utilisé pour la création de multiples objets. Les témoins matériels de cette activité peuvent se décliner en pièces d'outils utilisés lors de la manipulation du cuir ou encore par la grande présence des restes osseux tels que des sabots et des cornes d'animaux qui arrivent avec les peaux brutes. Les tanneurs les rejettent lors du traitement.

Les artisans du cuir

L'abondante présence de pruche, nécessaire pour le traitement des peaux, favorise l'implantation de métiers du cuir dans la MRC. Il y a d'abord le tanneur qui transforme la peau animale en cuir résistant. Pour ce faire, il utilise différents outils afin de nettoyer la peau et retirer les poils et les gras. Puis il la lave et la laisse tremper dans de grands bassins d'eau et de tanin, fait à partir d'écorce de pruche. Les Amérindiens utilisaient entre autres de l'eau et de la cervelle de chevreuil pour ce processus chimique. Ce travail nécessitant beaucoup d'eau, les ateliers (et plus tard les usines) étaient donc situés à proximité d'un cours d'eau. Des artisans tanneurs sont identifiés à Saint-Guillaume, à Saint-Germain-de-Grantham, à L'Avenir et à Trenholm. Ce métier, bien que rare, existe encore sous forme moderne à L'Avenir.

Le cuir, une fois tanné, est vendu afin d'être transformé par d'autres artisans. Il s'en trouve d'ailleurs souvent à proximité des tanneurs. En premier lieu, il y a le cordonnier. Il utilise des outils aux fonctions multiples pour découper, percer, mesurer, clouer et façonner le cuir afin de chausser les pieds de tout un chacun. Dans certaines conditions, des retailles ou semelles de cuir enfouies peuvent se conserver autant, sinon mieux que des clous de chaussure. Au Québec, les cordonniers ont offert des produits adaptés aux températures et à l'humidité du territoire. Certains modèles sont d'ailleurs typiquement d'inspiration Amérindienne. Aux 19e et 20e siècles, il y a régulièrement des cordonniers dans les villages, ne serait-ce que pour réparer les chaussures ou autres accessoires de cuir. Notre-Dame-du-Bon-Conseil, Saint-Guillaume (qui en compte plusieurs à partir de 1858), Saint-Nicéphore, Saint-Cyrille-de-Wendover ainsi que L'Avenir comptent tous des cordonniers à une époque ou une autre.

Le sellier utilise également le cuir tanné pour fabriquer de l'équipement équestre. À une époque où le cheval a remplacé le canot dans les modes de locomotion, et que le boeuf participe également aux travaux agricoles, les nombreuses courroies et autres attelages sont constitués de cuir résistant et de garnitures de métal. Ces dernières sont achetées au magasin général ou encore fabriquées par le forgeron du village. Au début du 20e siècle, on retrouve un sellier à Saint-Bonaventure, alors qu'à Wickham, Saint-Guillaume, et L'Avenir, ils offrent leurs services dans la deuxième moitié du 19e siècle. Le premier sur le territoire a possiblement été Lorenzo Brainard, du côté de Saint-Pierre-de-Wickham (Wheatland) dans la première moitié du 19e siècle.

Les artisans du bois

D'autres artisans se spécialisent dans le travail du bois. Il y a des charpentiers-menuisiers qui se sont établis dans tous les villages de la MRC. Les besoins en menuiserie sont toujours présents que ce soit pour la construction d'habitations, de boutiques, de bâtiments secondaires, de ponts, de chapelles ou bien d'autres bâtiments. Le métier de charpentier s'est grandement transformé depuis la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui. Cela se voit par les méthodes de construction, les outils utilisés et les matériaux. Dans la deuxième moitié du 19e siècle, certains artisans se spécialisent dans la fabrication de portes et de cadres de fenêtre et développent de petites manufactures qui fournissent les maisons des alentours et plus loin encore. Avec les charpentiers-menuisiers viennent parfois les maçons et les briquetiers.

Les charrons de L'Avenir, Saint-Germain-de-Grantham et Saint-Félix-de-Kingsey, par exemple, se spécialisent dans la fabrication des chariots, des charrettes et toutes sortes de voitures à roues qui permettent les déplacements de marchandises ou de personnes.

Les tonneliers sont des spécialistes dans la confection de tonneaux, de bacs et de seaux en tout genre. S'il s'en trouve des abimés, ils les réparent. Ces objets se rencontrent partout, servant à l'entreposage de matière liquide ou solide, alimentaire ou non. Ils se transportent fort bien puisqu'on n'a qu'à les rouler sur les flancs. Le métier de tonnelier, comme celui de cordonnier ou de forgeron, se mécanise dans les villes dans la deuxième moitié du 19e siècle. Qu'en est-il dans la MRC de Drummond? L'archéologue peut tenter de savoir si le tonnelier de L'Avenir desservait des clients précis en 1871, ou bien s'il était un réparateur pour ses concitoyens.

Canelle de tonneau en matière cuivreuse découverte à Drummondville, lors d'une intervention archéologique. Grandeur réelle.

Retaille de cuir, clou forgé et tesson de verre

À Saint-Germain-de-Grantham, le cordonnier Foisy s'est installé dans la maison ayant appartenu à un docteur et pharmacien, juste à côté d'un forgeron. Les vestiges qui peuvent être mis au jour s'avéreraient variés et reflèteraient probablement cette succession et proximité de professions. L'archéologue peut trouver des retailles de cuirs et quelques vieilles semelles, peut-être même auprès de clous forgés par le voisin. Ce niveau serait superposé à une couche archéologique pouvant contenir quelques tessons de flacon en verre du docteur-pharmacien.

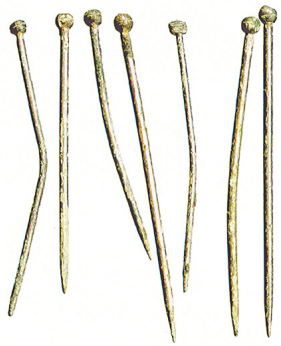
Manufacture de portes et châssis à Saint-Eugène.

Clou carré

Un des changements de l'avènement de l'industrialisation dans les artéfacts est l'arrivée des clous découpés (carrés). Pendant longtemps le menuisier-charpentier employait la technique de tenons-mortaises et utilisait des chevilles et peu de clous. Ces derniers étaient forgés un à un. L'arrivée du clou machiné à l'emporte-pièce, dès 1786, augmente la présence de clous sur les sites archéologiques.

Les artisans du textile

Par le passé, les métiers du textile étaient souvent un fait féminin. Afin de rapporter un peu plus d'argent à la famille, les femmes ajoutent à leurs tâches, celle de la couture pour un marchand. Certaines ouvrent parfois boutique. En 1871, il y a deux boutiques de couturières et une tailleuse de hardes à L'Avenir. Comment se présente l'aménagement de ces boutiques dirigées par des femmes au 19e siècle ? Des modistes, tailleurs et couturières sont également présents à Saint-Guillaume et à Saint-Bonaventure dans la deuxième moitié du 19e siècle.



Épingles de couture.

Boutons de cuivre et métal cuivreux découverts à L'Avenir.

Artisan créateur et réparateur

D'autres artisans se spécialisent dans la transformation alimentaire. D'abord, on pense au boulanger qui s'installe dans les agglomérations pour permettre aux gens de profession libérale et aux familles d'artisans de se nourrir sans avoir à faire leur pain. Des boulangers se trouvent à Saint-Guillaume au moins depuis 1871. À Saint-Eugène-de-Grantham, c'est Napoléon Lafleur qui fait le pain en 1881. Plus le temps passe et plus les boulangers font de bonnes affaires : les familles ne font plus leurs pains. Seuls quelques ménages, à la fin du 19e et au début du 20e siècle, ont toujours leur four à pain à la maison. Bien sûr, à Drummondville, agglomération de services et d'administration, la présence de boulangers s'est rapidement imposée.

Le boucher est un spécialiste qui apprête les viandes pour les familles qui ne le font pas elles-mêmes. Généralement, il achète l'animal d'un éleveur, tue la bête, vend la peau aux tanneurs (parfois il vend aussi la laine et le suif), prépare la viande et la vend. Un étal de boucher fournit des indices sur l'offre alimentaire villageoise d'une époque donnée. Il est possible de comparer la manière dont le boucher découpait ses morceaux. Les couches archéologiques révéleront des informations précieuses sur l'implantation et l'évolution des boucheries dans les villages de la MRC de Drummond. Il s'en trouve d'ailleurs à Saint-Guillaume, Carmel et Saint-Bonaventure.

Au départ, les produits laitiers sont transformés directement à la ferme. Le lait ne se conservant pas longtemps sans fraicheur, les femmes fabriquent du beurre et du fromage. L'été, on les entrepose dans le puits ou le ruisseau pour les conserver. Avec l'arrivée de chemins routiers plus accessibles et plus tard du chemin de fer, l'industrie laitière se développe dans la MRC. De très nombreux villages voient une laiterie, une beurrerie ou une fromagerie s'établir sur leurs territoires à un moment à ou un autre. Les premières fromageries semblent être à Saint-Cyrille-de-Wendover, Saint-Germain-de-Grantham et Saint-Guillaume dans les années 1880. En fait, presque toutes les localités de la MRC ont eu leur manufacture de transformation du lait à un moment ou un autre.

Four à pain à l'intérieur d'une boulangerie de Saint-Guillaume.

L'industrie devient tellement grande, surtout à proximité du chemin de fer, que Saint-Bonaventure voit se développer une fromagerie dans chacun des rangs! C'est une ère révolue qui mérite que l'on s'y attarde. Quels vestiges ont laissé les petites fromageries de rang, comparativement aux grandes laiteries de village? Puisque ces manufactures se développent à l'ère de la révolution industrielle, peut-on voir le travail artisanal dans les vestiges de ces lieux qui ont révolutionné l'élevage dans nos campagnes?

D'autres agriculteurs se spécialisent dans la production et la transformation de produits alimentaires comme le miel et bien sûr l'eau d'érable. Bien qu'une grande majorité des ménages exploitent l'eau d'érable pour leurs besoins personnels, d'autres, comme celui d'Adolphe Fontaine de Saint-Guillaume, transforment ce produit en grande quantité pour la vente.

Le temps des sucres à Saint-Cyrille chez la famille Houle en 1922.

Bien que les premières boutiques d'artisans fabriquent les objets du quotidien ou à la demande, l'arrivée de l'industrialisation, à partir de la deuxième moitié du 19e siècle, les transforme de plus en plus en réparateurs. Les clients achètent désormais leurs produits fabriqués en série ailleurs au magasin général ou encore par catalogue.

Un artisan n'est pas nécessairement plus riche que les familles agricultrices. Tout dépend du secteur dans lequel il travaille (le fer, le bois ou autre) et le lieu où il pratique. Par l'étude des objets, des aménagements et des vestiges, on peut documenter des boutiques d'artisans en ce sens. En associant les vestiges de la maisonnée à celle de la boutique, souvent annexée à la maison, l'archéologue peut faire un bon résumé de l'aisance du ménage, de leurs difficultés, de leurs priorités et bien d'autres informations. Les données archéologiques bonifient les données historiques en les rendant concrètes : deux disciplines qui se complètent et qui travaillent de paire.

L'archéologie en contexte agricole : lieu de découverte et intérêt pour l'évolution de l'exploitation de la terre.

Pour différentes raisons, l'archéologue ne se trouve pas souvent dans les champs agricoles, mais ce n'est pas par manque d'intérêt! D'abord, la plupart des interventions archéologiques au Québec ont lieu dans des secteurs en prévision de travaux de développement impliquant des excavations qui détruiraient les vestiges enfouis. Ensuite, bien que l'archéologue s'intéresse aux cultures agricoles anciennes, il privilégiera le secteur domestique, à proximité des bâtiments, pour déterminer qui habitait l'endroit, à quel moment et quel était son mode de vie. Il analysera ensuite les terres agricoles pour bonifier l'information sur les cultures anciennes par les pollens et les graines enfouis dans les couches de sol.

Toutefois, l'archéologue, qui travaille pour un projet d'étude particulier, pourra marcher de long en large le champ labouré afin de découvrir des vestiges préhistoriques ou historiques remontés à la surface par la machinerie. Ces artéfacts pourraient confirmer la présence de sites archéologiques dans le secteur.

Sinon, généralement, les investigations archéologiques dans les champs se font à la suite de découvertes fortuites par le cultivateur ou le marcheur. Les labours perturbent la surface des sites et révèlent aux chercheurs le bout de leur nez. Ces découvreurs préviennent alors un archéologue, ou le ministère de la Culture qui, selon le contexte, pourra étudier plus amplement le secteur au grand bénéfice du patrimoine régional et national, et même du découvreur!

Exemple des principaux bâtiments d'une terre agricole.
Rang Sainte-Julie à Saint-Guillaume.

Aperçu du potentiel archéologique

Les industries - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales

- Municipalités
- abc Nom des villages actuels
- *abc* Nom des villages disparus

Potentiel historique partiel

- 1800 à 1849
- 1850 à 1899
- 1900 à 1950
- 1850 à 1950

Type d'activité : Industrie

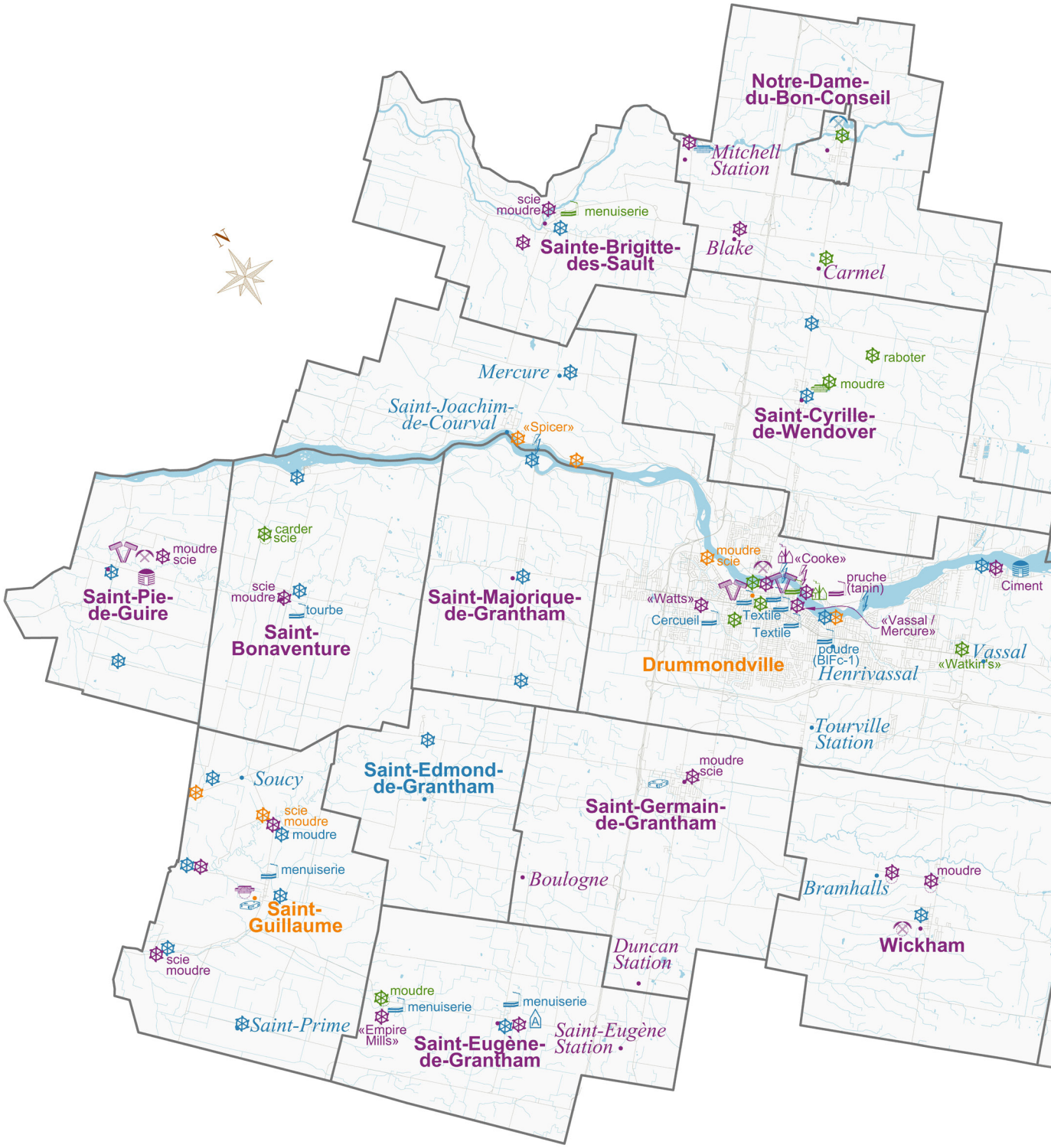
(Un symbole représente une ou plusieurs industrie(s))

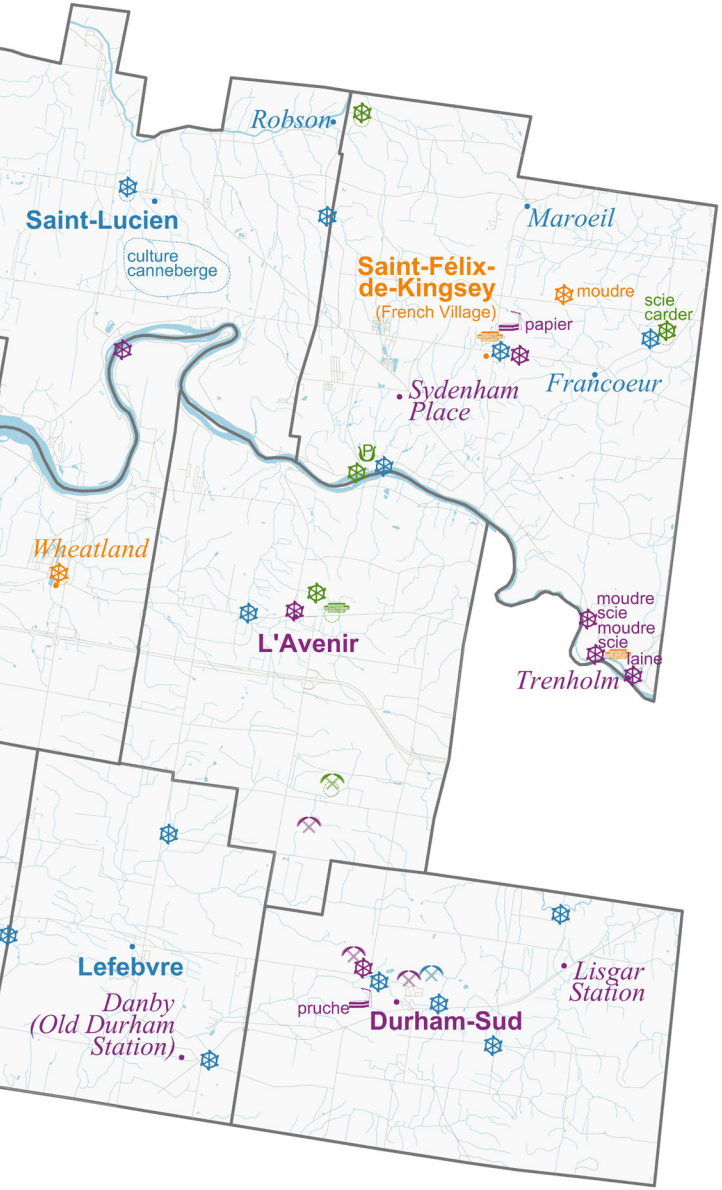
(Une annotation entre guillemets indique le nom de l'industrie)

- Moulin
- Charbon
- Tannerie
- Fromagerie
- Forge
- Abattoir
- Briquetterie
- Mine
- Potasse
- Manufacture
- Hydro-Électricité
- Localisation suggérée

0 1,75 3,5 km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique industriel qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





Les vestiges de la poudrière *AEtna Chemical* sont mis en évidence sur le terrain de l'école secondaire du même nom, à Drummondville.

Sections de tuyau découverts dans la partie désignée pour la production d'acide sulfurique sur le site de l'AEtna Chemical (BlFc-1).

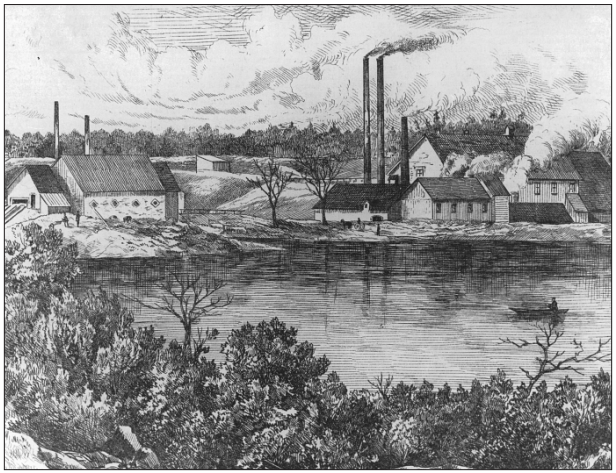
Énergie et production : les industries de la MRC

L'archéologie industrielle est récente dans l'histoire moderne. Bien que la révolution industrielle soit peu ancienne, son impact sur la société équivaut à celle de l'agriculture il y a des milliers d'années. Voilà une bonne raison de s'intéresser au développement des premières industries sur le territoire. « Son défi est de comprendre et d'expliquer l'interaction entre la machinerie, le bâtiment, les sources d'énergie, les sources d'approvisionnement, les systèmes de transport, l'organisation du travail, les conditions de vie, les lieux de repos et de loisirs dans le contexte social et économique » (Desjardins 2003 : 3). On peut ajouter que son étude permet également de se rendre compte de son impact sur l'environnement.

Au début du 19e siècle

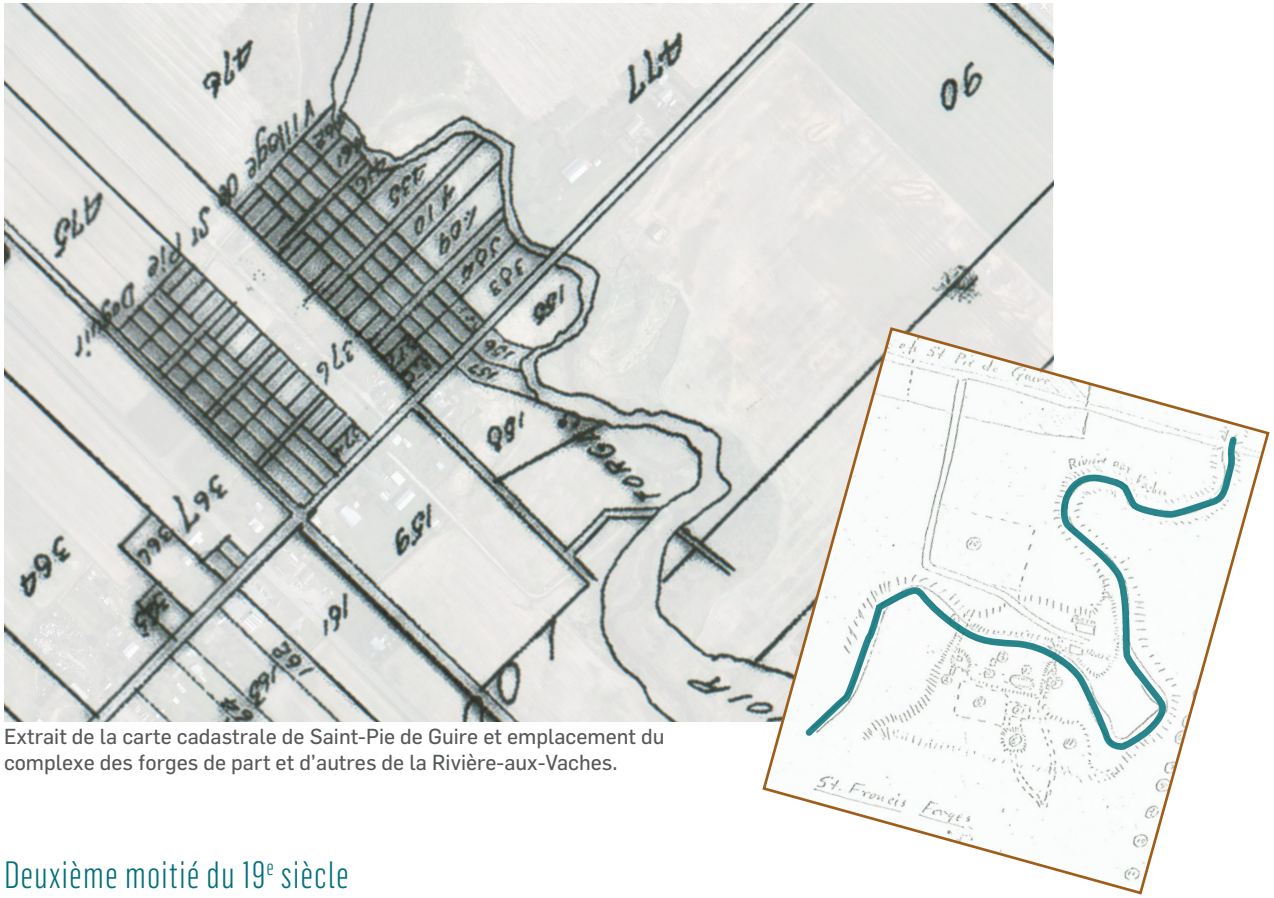
La MRC de Drummond est particulièrement éloquente du point de vue du développement industriel. Au début du 19e siècle, des moulins à scie, et quelques fois à moudre, s'étendent sur le territoire, en particulier en bordure de la rivière Saint-François (Saint-Joachim-de-Courval, Drummondville, Wheatland, Saint-Félix-de-Kingsey) et de la rivière David à Saint-Guillaume. Ces moulins fonctionnent d'abord à l'eau. À cette époque, Saint-Félix-de-Kingsey possède également deux briqueteries : une dans le village et l'autre localisée dans le futur Trenholm, de la famille Armitage.

Au 19e siècle, des industries de transformation de l'écorce de pruche prennent place à Durham-Sud et Saint-Charles-de-Drummond, afin de produire le tanin nécessaire pour le traitement des peaux dans les tanneries de la région, mais aussi celles de Montréal. D'ailleurs, les frères Shaw établissent une tannerie sur la rive opposée de Drumondville en 1867. Elle permettra la création du village de Simpson où des logements abriteront jusqu'à cinquante familles.



Tannerie Shaw à droite et moulin à scie Cook à gauche. Vers 1875.

Moulin à Farine à Drummondville, vers 1910.



Extrait de la carte cadastrale de Saint-Pie de Guire et emplacement du complexe des forges de part et d'autres de la Rivière-aux-Vaches.

Construction du premier haut-fourneau des forges de Drummondville en 1880.

Vestiges possiblement associés à la première centrale électrique de Drummondville, en bordure gauche (ouest) de la rivière Saint-François.

Deuxième moitié du 19e siècle

Dans la deuxième moitié du 19e siècle, la colonisation s'amplifie et les industries se multiplient et se diversifient. Bien sûr, les moulins se répandent, ne fonctionnant bientôt que par un moteur à vapeur. En plus de scier et de moudre, ils cardent la laine et rabotent le bois. Le moteur requiert d'abord des résidus de copeaux de bois, puis du charbon comme combustible. On les appelle alors moulin à feu. Celui de Saint-Eugène-de-Grantham, construit en 1854, est connu également sous le nom de l'*Empire Mills.* Divers bâtiments se sont construits en ce lieu pour son fonctionnement. Ses transformations l'ont finalement fait chevaucher la rivière. Les témoins matériels enfouis de sa présence peuvent renseigner les chercheurs sur l'évolution de cette industrie.

La grande forge installée à Saint-Pie-de-Guire en 1867 compte au moins un haut fourneau, cinq charbonnières, une forge, un moulin à farine, une trentaine de logements pour les employés, un magasin, une boulangerie et des étables. Elle ferme définitivement en 1879, laissant dans son sol les indices de sa présence. Les propriétaires en ouvrent une autre (les forges de la famille McDougall nommées *Grantham Iron Works*), à Drummondville en 1880 sur les bords de la rivière Saint-François, et ce jusqu'en 1911. Jusqu'à 350 personnes peuvent y travailler. Après la Mauricie, Drummond est la principale productrice de fer au Québec dans le dernier tiers du 19e siècle.

L'augmentation démographiques et la construction de nouvelles industries provoquent une demande croissante de matériaux de construction. La briqueterie de Mitchell et une autre à Saint-Guillaume, répondent à la demande à partir de la fin du 19e siècle..

Dans la deuxième moitié du 19e siècle, on signale la présence de mines de cuivre et de gravier (Saint-Charles-de-Drummond, Durham-Sud, Wickham, L'Avenir), de secteurs d'exploitation de la limonite pour les forges de Saint-Pie-de-Guire, d'une usine de papier (Saint-Félix-de-Kingsey) ainsi que des premières expérimentations de production hydro-électrique sur la rivière Saint-François à la hauteur des forges de Drummondville (1895-1896). D'ailleurs, des vestiges possiblement associés à ces premières centrales se situent en bordure de la rivière Saint-François et sont partiellement ennoyés dans celle-ci.

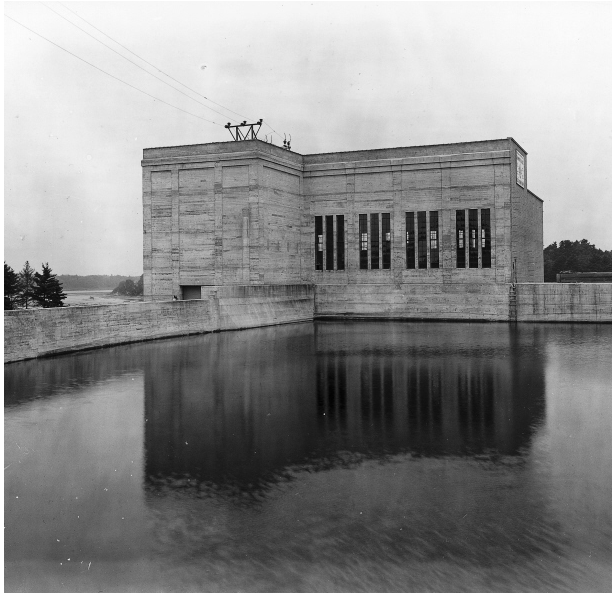
Au début du 20e siècle à Drummondville

L'industrialisation est bien amorcée dans la MRC, mais le début du 20e siècle sera définitivement l'âge d'or du développement industriel. Éventuellement qualifiée de ville de la soie, Drummondville devient le coeur industriel de tout le Centre-du-Québec et l'un des plus importants à la grandeur du Québec.

En 1912, la *Southern Canada Power* acquiert les droits d'exploitation des chutes Hemming et Lord pour la production électrique. La centrale sur ces dernières chutes entre en fonction en 1919. En 1923, l'érection d'une nouvelle installation aux chutes Hemming s'amorce. Un grand chantier de construction avec dortoirs, réfectoire, bureaux, entrepôts et ateliers sont bâtis à proximité.

En 1915, l'Américaine *AEtna Chemical Company* installe environ 130 bâtiments à Drummondville. Un terrain à bas prix, des réductions de taxes et la présence de deux lignes ferroviaires incitent sa venue. L'usine ouvre en 1916. Premier site archéologique reconnu de la MRC, les vestiges de cette manufacture, témoin de la Première Guerre mondiale, ont été classés sous le code Borden BlFc-01 (page 71). Ce site d'industrie chimique détonne des autres fabriques qui s'implanteront à Drummondville, versées vers le textile, et est représentatif du début des très grandes entreprises au Québec. Cette usine est également la seule au Canada à avoir réalisé toutes les étapes de production de la poudre de nitrocellulose (explosif) en un seul endroit. Les nombreux vestiges parsèment le paysage entre l'école secondaire La Poudrière et la rue des Tours.

Lors de la fermeture de cette industrie en 1919, en raison de la fin de la Grande Guerre, deux autres manufactures s'installent à Drummondville : la *Butterfly Hosiery* et la *Canadian H. W. Gossard*, toutes deux dans le textile. En 1920 viennent la *Jenkes Canadian Co.* (corde et filet) puis la *Louis Roessel* en 1924 (soie) et évidemment la *Canadian Celanese* en 1927 (rayonne) qui emploie jusqu'à 5000 ouvriers en 1945. En 1930 ouvre une entreprise de semelles et talons de caoutchouc *Hotlite Rubber* et de papier crêpe *Dennison*. Toutes ces fabriques ont laissé leurs marques dans les tissus archéologiques enfouis de Drummondville qui pourront documenter divers aspects de la vie manufacturière de l'époque comme l'amélioration des techniques, des conditions de travail et des produits, notamment.



Centrale électrique de la *Southern Canada Power* à Drummondville vers 1918-1920.

La *Canadian Celanese* en 1928 à Drummondville.

Vestiges de la Poudrerie de l'*AEtna Chemical* constituant les bases des tours Gay-Lussac qui entraient dans le processus de fabrication de l'acide sulfurique pour la production de poudre explosive. De gauche à droite : vestiges en 1988, en 2014 et plan des tours complètes.

Artéfacts reliés à l'industrie chimique de la poudrerie *AEtna Chemical* de Drummondville.

Les moulins et l'archéologie

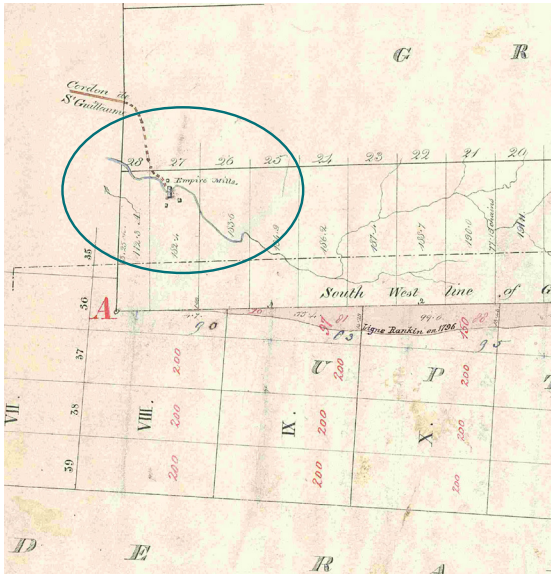
Moudre le grain, carder la laine, fouler l'étoffe et presser l'huile sont des fonctions du moulin à l'époque de la Nouvelle-France. Toutefois, la principale fonction des moulins de la MRC est le sciage du bois. Ici, c'est d'abord le moulin à eau qui est construit, puis le moulin à vapeur à la fin du 19e siècle et au 20e siècle avant l'avènement du diesel et d'autres sources d'énergie fossile.

Plusieurs outils utilisent la force motrice du moulin tel que les scies rondes, les scies de long, les rabots et les meules.

La fouille archéologique d'un moulin apporte de l'information sur l'aménagement de celui-ci. On peut s'intéresser aux axes des chemins qui s'y rendent, à l'équipement nécessaire à son fonctionnement tel que la chute, le barrage, les écluses, la chaussée, les canaux et bien d'autres éléments.

L'intérieur du moulin regorge également d'informations qui renseignent le chercheur sur l'emplacement des divers outils, sur les produits qu'on y transformait et sur le quotidien du meunier : où entretenait-il ses meules? La roue était-elle verticale ou horizontale? Y avait-il un foyer ou un poêle pour se réchauffer? Quelles ont été les étapes d'agrandissement? Y avait-il un plancher ou de la terre battue?

Au préalable de toute intervention archéologique, une bonne recherche documentaire se doit d'être complétée. Tel serait le cas si le moulin *Empire Mills* de Saint-Eugène-de-Grantham, ou le moulin à farine et à scie du colonel Heriot à la rivière Noire (Prévost), construit en 1816, ou encore celui à Mitchell de Notre-Dame-du-Bon-Conseil par exemple, devaient être fouillés.



Empire Mills de Saint-Eugène-de-Grantham en 1857 et en 1880. Le moulin fini par chevaucher complètement la rivière David.

Moulin à scie du colonel Heriot à l'embouchure de la rivière Noire (Prévost) au nord de Drummondville. Construit vers 1815-1816.

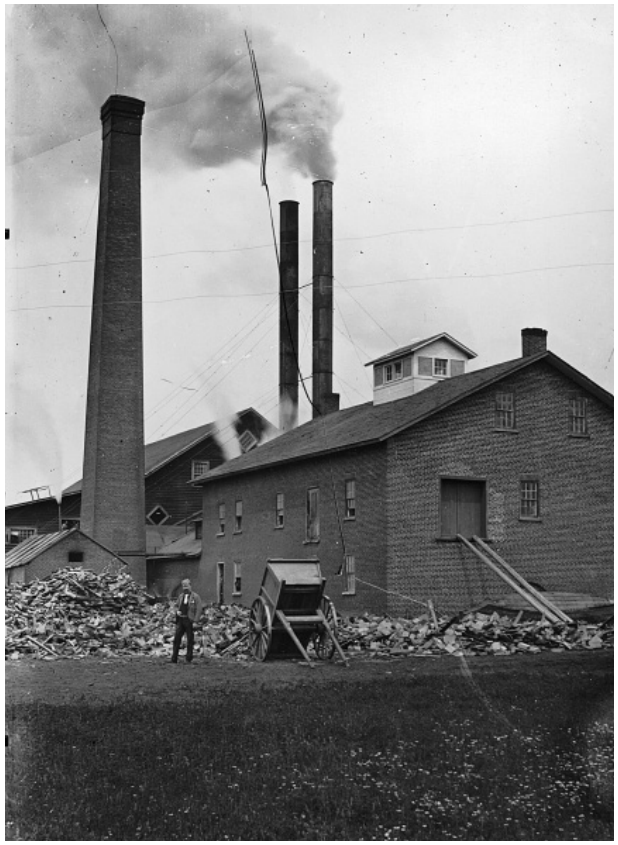
Au début du 20e siècle dans la MRC de Drummond

Les autres municipalités n'échappent pas à l'industrialisation du 20e siècle. Les moulins sont encore présents partout sur le territoire. Des briqueteries voient le jour à Saint-Cyrille-de-Wendover et à L'Avenir. Des manufactures de portes et fenêtres s'installent également dans plusieurs villages (Saint-Guillaume, Saint-Eugène-de-Grantham, Sainte-Brigitte-des-Saults). À Saint-Bonaventure, on exploite la tourbe. De grandes fromageries prennent place alors que les cultivateurs commencent à se spécialiser dans l'élevage de la vache laitière (Saint-Guillaume, Saint-Germain-de-Grantham).

À Saint-Félix-de-Kingsey, les documents mentionnent la présence d'un four en pierre pour la production de potasse à proximité du moulin Melzor Wentworth. Il ne s'agit pas du processus artisanal, mais d'une activité de transformation qui se combine bien avec la présence du moulin à scie.

Vue d'une mine à ciel ouvert à Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

Flottage de bois sur la rivière Saint-François.



La scierie Tourville à Drummondville vers 1895.

La MRC de Drummond est un bassin fertile de découvertes potentielles pour documenter l'avènement de l'industrialisation au Québec. Elle reflète le déplacement du centre d'activité vers les terres plutôt qu'en bordure du fleuve Saint-Laurent. Elle recèle des primeurs technologiques qui restent à découvrir tel que l'avènement de l'électricité, le développement de l'industrie textile, et de l'industrie chimique. Il y a également eu de grosses manufactures de tanin et d'extraits d'écorce de pruche sur le territoire qui n'ont pas fait l'objet de recherche archéologique.

Le phénomène de l'industrialisation produit également un essor démographique. Autour des usines il y a développement de quartiers ouvriers qui parfois sont témoins de l'immigration régionale, mais également d'outre-mer. Par exemple, lors de l'implantation de l'*AEtna Chemical*, des Grecs, des Italiens, des Turcs, des Roumains, des Belges et des Chinois se sont établis à Drummondville. D'autres quartiers ouvriers (voir les pages 22-23) se sont développés à Drummondville entre autres autour des Forges et de la *Celanese*.

Les villages disparus

Le développement de la MRC de Drummond a laissé des traces. Certaines municipalités se sont développées à partir de leur point d'origine, souvent à proximité d'une église, d'un chemin de fer ou d'une industrie qui employait plusieurs personnes avant de s'éteindre.

À Saint-Pierre-de-Wickham, un secteur nommé plus tard Wheatland, un moulin perdure assez longtemps pour que la population catholique des alentours demande l'érection d'une chapelle. Ils obtiennent gain de cause en 1829. Toutefois, celle-ci est abandonnée par le clergé qui favorise l'agglomération de L'Avenir en 1848, sans qu'il n'y ait abandon complet des lieux.

Pour vous donner une idée du potentiel archéologique de certains secteurs de la MRC, voici un tableau qui démontre la vivacité de certains villages aujourd'hui disparus. Les renseignements proviennent de l'annuaire Lovell. Tous ces bâtiments et cette population ont laissé des traces variées de leurs activités dans les sols qu'ils occupaient.

Vue sur l'emplacement de l'ancien village de Danby en 2015.

Aperçu de l'occupations de quelques villages disparus

Localité	Bâtiments	Population (année)
Boulogne	1895 : Gare, église catholique	800 (1895), 600 (1908)
Carmel	1895 : Gare, 10 magasins 1908 : Gare, 1 église catholique, 1 magasin, 1 moulin à scie	94 (1895), 250 (1908)
Danby (Old Durham)	1874 : Gare, bureau de télégraphe, 2 magasins, 3 moulins à scie 1895 : Gare, 1 église anglicane, 1 magasin, 1 moulin à scie, 1 bureau de télégraphe 1908 : Gare, 1 église anglicane, 1 bureau de télégraphe	117 (1874), 150 (1881), 50 (1895), 50 (1908)
Lisgar Station	1881 : Gare, 3 églises, quelques moulins, 1 magasin 1895 : Gare, 1 église, 2 moulins, 1 magasin 1908 : 1 église méthodiste, 2 moulins, 1 magasin	
Sydenham	1871 : Gare 1908 : 1 église épiscopale, 1 moulin à scie, 1 fromagerie	200 (1871), 200 (1908)
Trenholm	1857 : 1 tannerie, 2 moulins à scie et à moudre, postier 1871 : 1 moulin à scie et à moudre, 1 moulin à carder 1874 : 2 moulins à scie, 1 moulin à moudre, 1 moulin à carder 1895 : 1 église méthodiste, 1 moulin à scie et à moudre, un moulin à carder	100 (1857), 150 (1871) 150 (1874), 150 (1895)

Vue sur l'emplacement de l'ancien village de Carmel en 2015.

Carmel, un des nombreux ancien village du territoire, a déjà compté une gare, une église catholique, un magasin, un moulin à scie et 250 habitants en 1908. Cette vitalité, en déclin au 20e siècle, a laissé une forte empreinte dans le sol qu'il est difficile de voir aujourd'hui.

Aperçu du potentiel archéologique

Les lieux de culte - MRC de Drummond

Légende

Limites territoriales

- Seigneuries et cantons
- Municipalités
- abc Nom des villages actuels
- *abc* Nom des villages disparus

Potentiel historique partiel

- 1800 à 1849
- 1900 à 1950
- 1850 à 1899
- 1850 à 1950

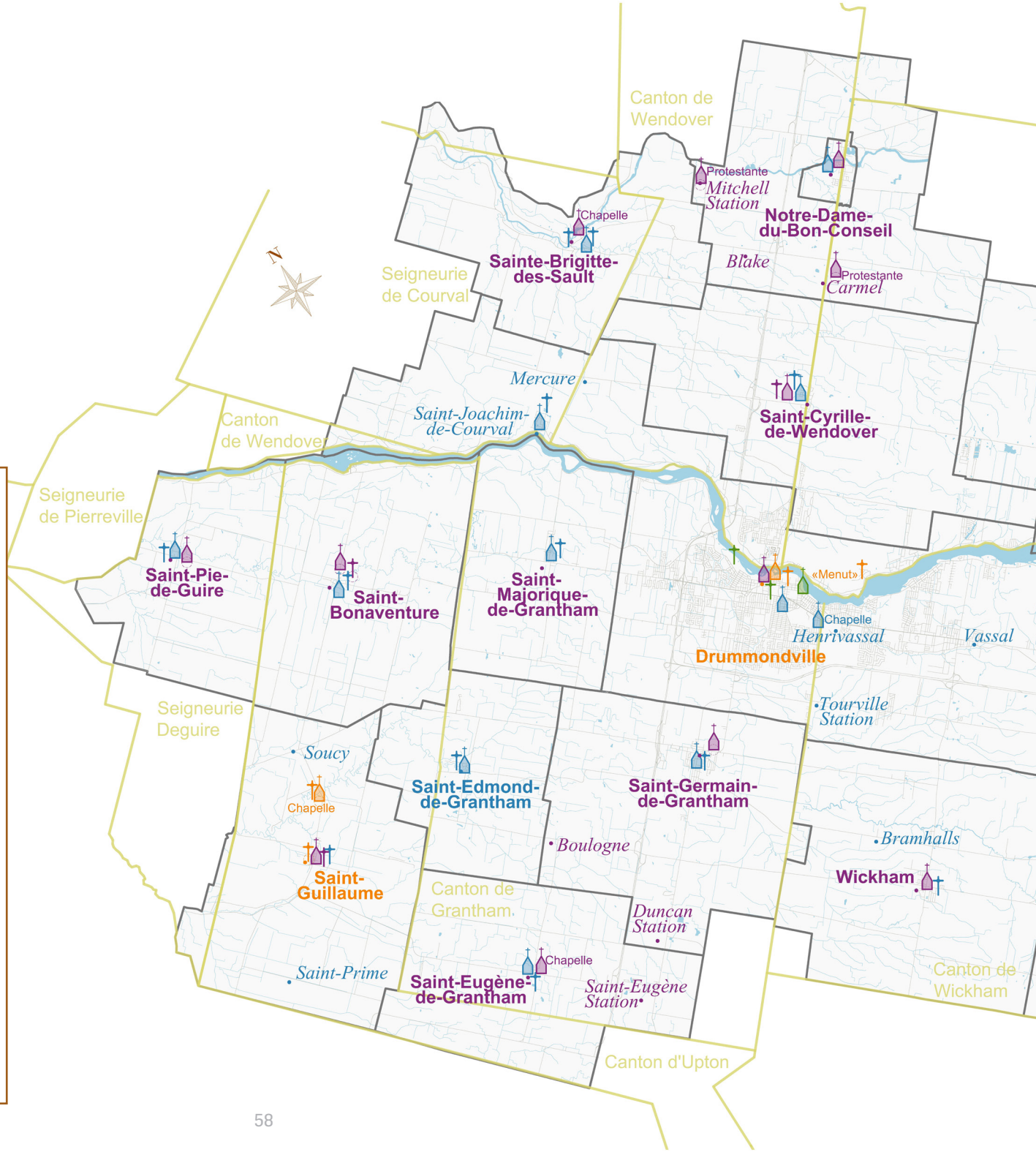
Type de lieu de culte

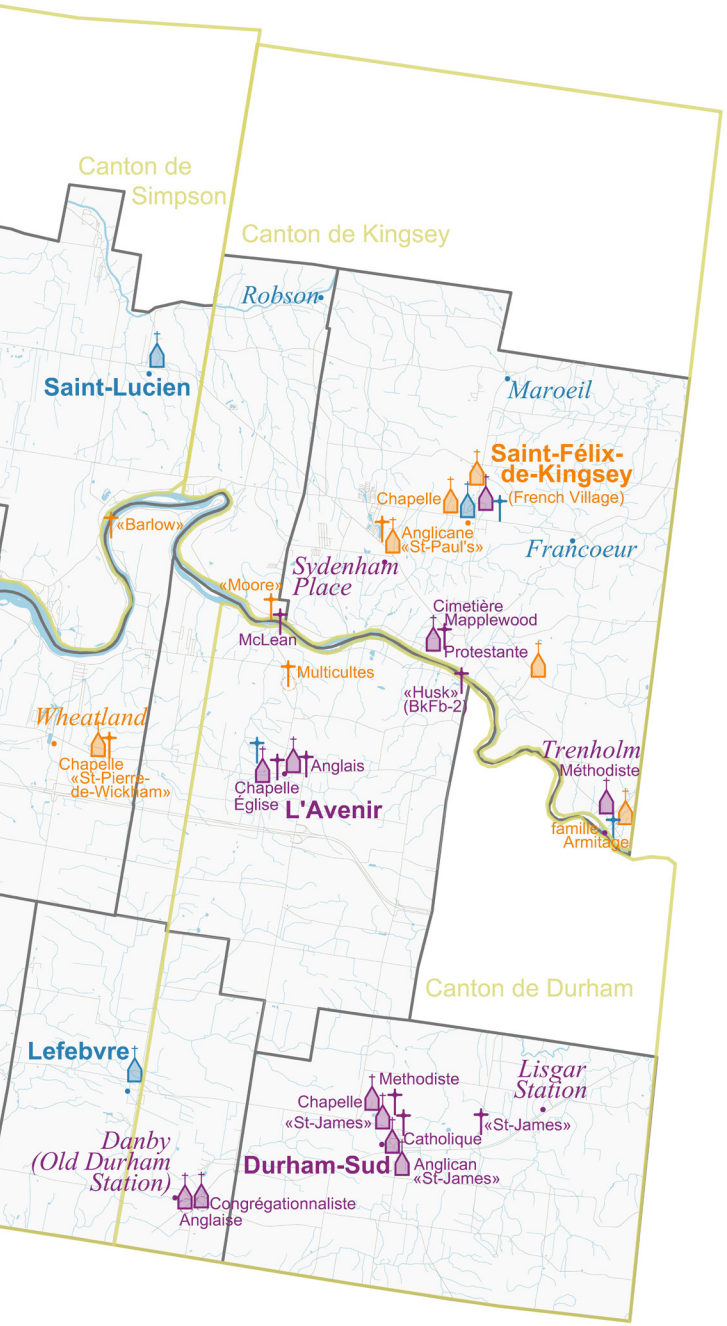
(Un symbole représente une ou plusieurs construction(s))

- Église ou chapelle
- Cimetière ou sépulture
- Localisation suggérée

0 1,75 3,5 km

Sans être exhaustive, cette carte donne une idée du potentiel archéologique religieux qu'il est possible de découvrir dans chacune des municipalités de la MRC de Drummond.





Vestiges visibles en surface du cimetière Husk à L'Avenir, BkFb-2.

Les lieux funéraires et religieux

La religion a longtemps été un sujet de prédilection pour les premiers curieux du patrimoine matériel ancien. On cherchait d'abord à retrouver les cités inscrites dans la Bible, puis dans les textes grecs. Les pyramides d'Égypte et tous les hiéroglyphes de cette culture semblaient n'avoir que des connotations religieuses. Avec la découverte de nouveaux peuples et de vestiges lithiques de la préhistoire, les champs d'intérêt ont commencé à se diversifier. Certains chercheurs ont voulu découvrir le quotidien de ces peuples, et non seulement leurs rituels religieux et leur cosmogonie. Bien que la science de l'archéologie se soit transformée depuis ce temps, le patrimoine religieux enfoui demeure très important dans la compréhension de la culture des peuples anciens.

Celui de la MRC de Drummond a le bénéfice de représenter plusieurs communautés religieuses. Les autochtones, d'abord, avaient une dimension spirituelle très importante dans leur quotidien; leurs rites étant liés à la nature qui les entoure. Bien que les témoins matériels puissent être très fugaces, l'archéologue peut découvrir des artéfacts ou des structures qui permettent d'émettre certaines hypothèses. Ces objets aux formes figuratives, ces pétroglyphes, ces amas de pierres chauffées et ces sépultures mis en parallèle avec des données ethnologiques et historiques, sont tous des petits indices révélateurs de la pensée ou du moins des rituels spirituels des ancêtres Amérindiens.

Les premiers lieux de sépulture connue dans la MRC

Un site archéologique du 19e siècle (BkFb-2), répertorié sur le territoire de L'Avenir, est désigné comme cimetière mixte, c'est à dire contenant les restes d'Amérindiens et de Blancs. Il a été utilisé par les Abénakis alors que deux groupes ont établi des petits villages dans L'Avenir et près d'Ulverton. Un autre lieu d'inhumation amérindien est signalé par le missionnaire Robson alors qu'il passe en 1833 dans le hameau Abénakis de L'Avenir et y bénit les tombes de six enfants décédés en 1824 et 1832.

Bien que le protestant Alexandre Menut a pu être inhumé sur son lot vers 1805, jusqu'à maintenant la plus ancienne sépulture connue à ce jour dans la MRC se situe sur la Pointe Allard (ou Longue-Pointe) dans l'actuel Drummondville. Le père du premier colon américain Webber Reeds y décède en 1812 après avoir rejoint son fils qui s'est installé à cet endroit.

Pierre tombale du cimetière Abénakis et Euro-québécois de L'Avenir connu sous le nom de cimetière Husk.

Drummondville

En 1815, le premier registre des baptêmes, mariages et sépultures ouvre à Drummondville. Au départ, c'est un chapelain des forces britanniques qui officie dans le nouveau village. Le premier révérend anglican s'y installe en 1819.

Pour les ouailles catholiques, le premier missionnaire est le curé Raimbault, un Français ayant préféré la royauté plutôt que la révolution. Fuyant son pays en passant par l'Angleterre, c'est pour sa capacité à parler anglais qu'on le charge de cette mission en 1816. Voyant la pauvreté des soldats nouvellement agriculteurs, il se rend bien compte qu'il n'est guère temps de parler chapelle, mais nourriture.

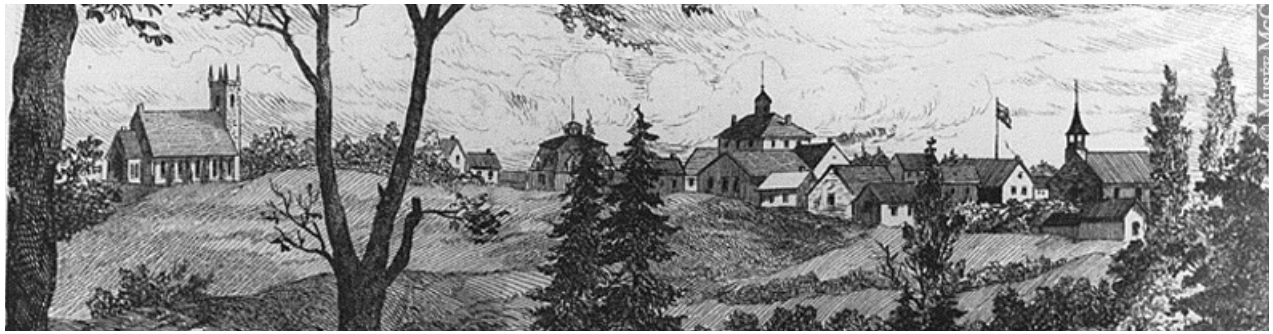
C'est la raison pour laquelle catholiques et anglicans se partagent un hangar qui sert à la fois pour les cérémonies religieuses, l'école et la cour de justice. Les vestiges archéologiques de ce lieu peuvent être situés à proximité de l'intersection de la rue Heriot et de l'ancienne ruelle Wood.

Toujours à Drummondville, la première chapelle catholique est construite en 1822, à peu près sur les lieux de l'actuelle église Saint-Frédéric (rue Brock et Robinson). Elle sera agrandie puis démolie en 1880. Les vestiges de la seconde église, qui brûle en 1899, se trouveraient dans le parc Saint-Frédéric. La troisième église, partiellement incendiée, et l'actuelle se situent sur le site (ou à proximité) de la première chapelle.

Les anglicans construisent à leur tour leur temple au début du 19e siècle à Drummondville. Le premier, en bois, est commandé par Heriot et construit en 1823. On le situe près de la grande croix du cimetière Heriot. Les fondations de l'église St. George actuelle seraient terminées en 1822. Toutefois, le bâtiment n'est érigé qu'en 1833. Le temple demeure toujours au même endroit depuis ce temps, bien qu'il subisse incendie et modifications.

Catholiques et protestants, partis défricher de meilleures terres un peu plus loin, ne tardent pas à construire d'autres chapelles près de leurs agglomérations.

Puisque les lieux de cultes du Québec représentent généralement le choeur des villages, ces derniers sont traités par Cantons ou Seigneurie un à un, des plus anciennes municipalités aux plus récentes.

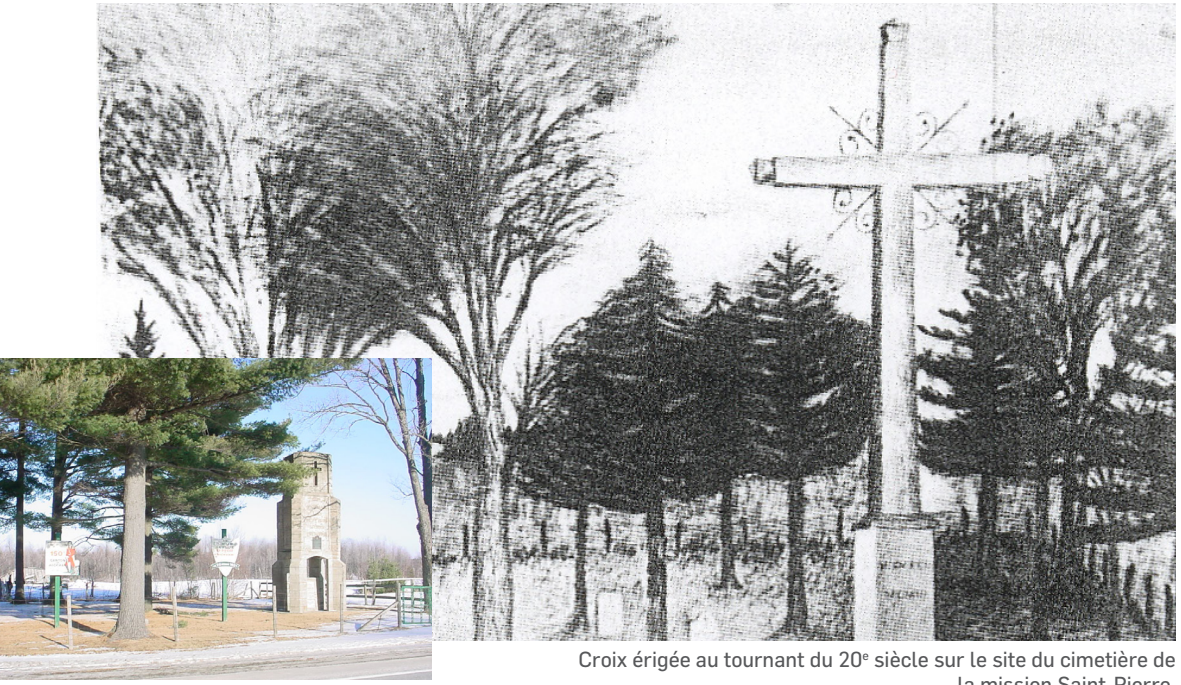


Vue sur Drummondville vers 1875. À gauche se trouve le temple St. George et à droite l'église catholique.

Canton de Wickham

Dans le canton de Wickham, à la hauteur de Saint-Nicéphore, la mission Saint-Pierre-de-Wickham (Wheatland) prend forme avec la construction d'une chapelle en 1829 par James Plunkett, un ancien soldat converti en agriculteur. Des messes y sont célébrées entre 1831 et 1849 par des missionnaires. Un cimetière, où seraient inhumés 132 corps, jouxte la chapelle comme il est courant à l'époque. Ce lieu, bordant le boulevard Saint-Joseph, contient certainement des couches archéologiques de cette époque de colonisation. La chapelle est démontée pour privilégier celle de L'Avenir. Le cimetière est toujours là, enfoui et partiellement perturbé par l'élargissement de la route 143. Un beffroi y est érigé en souvenir de la chapelle et la cloche originale y serait préservée.

C'est d'abord deux églises de confession protestantes qui sont construites avant 1895 à Lefebvre. Elles sont une à côté de l'autre dans le rang 12. Les vestiges de ces églises peuvent se retrouver dans le sol et il serait intéressant d'en comprendre l'aménagement et l'organisation des bâtiments et des cimetières. L'église catholique, quant à elle, se construit au village de Lefebvre entre 1922 et 1925.



Croix érigée au tournant du 20e siècle sur le site du cimetière de la mission Saint-Pierre.

Taille des pins du cimetière en 2005 et beffroi actuel.

Église de Sydenham de Saint-Félix-de-Kingsey. On peut apercevoir le cimetière à droite.

Canton de Kingsey

Des colons provenant des États-Unis défrichent les terres de Saint-Félix-de-Kingsey très tôt le long de la rivière Saint-François. Dès 1802, la famille Moore s'installe sur les rives. Ils y ouvrent un petit cimetière. Peut-être sont-ils les instigateurs de la première chapelle de Kingsey construite en 1835?

L'église anglicane Saint-Paul de Sydenham, quant à elle, est construite en 1844, à l'intersection des cinq routes de Saint-Félix-de-Kingsey. Un cimetière y est adjacent. La famille Armitage, également de confession protestante, érige une chapelle à Trenholm dans les années 1840. Le cimetière anglican Mapplewood, qui a été la cible de vandales en 2014, est un autre lieu historique d'intérêt.

Chez les catholiques, qui s'installent plus haut dans les rangs, une première cérémonie a lieu en 1831. Une chapelle provisoire est construite en 1836. La construction de la première église sera un travail de longue haleine s'étendant sur près de 30 ans. En 1906, la seconde église de Saint-Félix-de-Kingsey est érigée selon les plans de de l'architecte Louis Caron.

Une facette intéressante de la municipalité pour les archéologues est la présence de trois églises de confessions différentes et qui ont toutes débuté dans la première moitié du 19e siècle.

Canton d'Upton

À Saint-Guillaume on construit une première chapelle entre 1833 et 1835, un cimetière y étant adjacent dès 1835. On utilisera un autre endroit pour enfouir les morts en 1846. En 1845, on répare la chapelle selon les plans de Jean-Baptiste Hébert, celui-là même qui construisit le Séminaire de Nicolet. On ajoute un hangar, une remise, un four et un puits. Ces détails sont très intéressants et permettent à l'archéologue de cerner son objet de recherche : que peut-on trouver dans les vestiges de ce hangar, cette remise et même ce puits? Où étaient-ils situés? La première église quant à elle est construite en 1859.

À Saint-Bonaventure, c'est en 1861 que la première église en bois accueille ses 726 paroissiens. Un cimetière adjacent est également béni. Il est déplacé vers 1912, lors de la construction de la deuxième église.

Canton de Durham

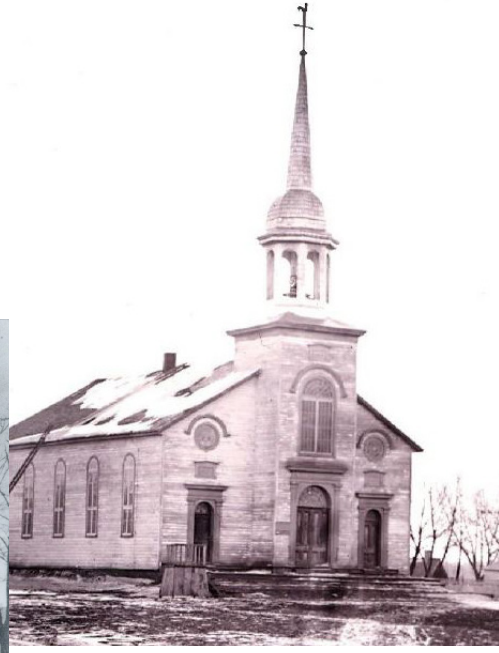
En 1825, l'ancien soldat de la Couronne britannique Donald McLean, décède et est enterré sur son lot dans l'actuelle municipalité de L'Avenir. Son épouse et d'autres membres de sa famille y seront également inhumés au 19e siècle. Quelques vestiges sont encore visibles aujourd'hui.

La chapelle du village de L'Avenir, qui remplace celle de la mission Saint-Pierre-de-Wickham, est construite en 1849. En 1854, on amorce l'érection d'une église en brique, qui sera remplacée en 1905, après plusieurs rénovations, par l'église actuelle. Le cimetière villageois a également été déplacé puisque le couvent des Soeurs de l'Assomption sera bâti sur l'ancien cimetière en 1893.

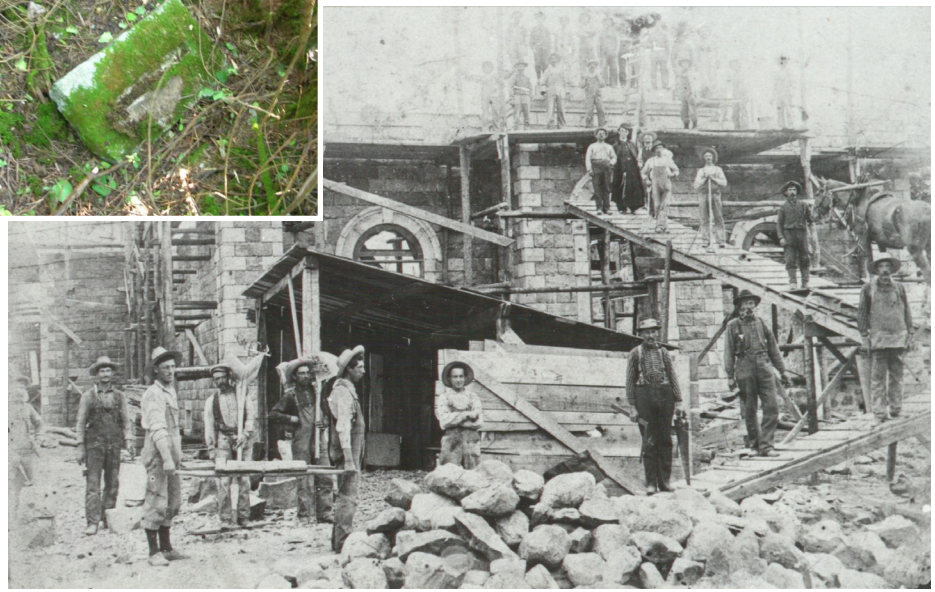
À Durham-Sud, c'est une chapelle qui sert de lieu de culte catholique entre 1862 et 1872. Cette année-là, le culte catholique est transféré dans la nouvelle église, alors que l'ancienne chapelle sert d'école. Les protestants, quant à eux, fréquentent une église Wesleyan depuis 1862.

À Durham-Station, une église anglicane, Saint-James, est construite. Elle est démolie en 1897 pour être remplacée par l'église actuelle. À Lisgar, on construit une église méthodiste en 1875. Chacune de ces localités a entretenu des cimetières généralement à proximité du lieu de culte, autant de lieux patrimoniaux enfouis.

Église, couvent et presbytère de Saint-Guillaume, 1862.


Chapelle de Saint-Bonaventure, 1877.

Reste de pierre tombale répertorié sur l'emplacement de l'ancien cimetière McLean.


L'église de L'Avenir en construction entre 1903 et 1905.

Église anglicane de Durham-Sud et cimetière adjacent.

Église catholique de Durham-Sud. Le bâtiment à gauche aurait servi de première chapelle puis de première école en 1872.

Église méthodiste Saint-James à Durham-Sud.

Construction de l'église de Saint-Majorique-de-Grantham.

Canton de Grantham

Saint-Germain-de-Grantham voit sa première chapelle érigée en 1854 sur le 7e rang. On construit la première église entre 1864 et 1891. Elle brûle en 1952. Le cimetière du village est attenant à l'église jusqu'en 1910.

À Saint-Eugène, c'est en 1877 que l'on désigne un lieu pour la première chapelle. Plutôt que d'en construire une sur place, les paroissiens achètent celle d'une autre paroisse (Saint-André-d'Acton) et la déplacent dans leur village. Elle est probablement déposée sur des fondations en pierre et des travaux ont lieu dès son arrivée. Le revêtement et même la toiture en bardeau sont offerts par le propriétaire du moulin à feu de la localité (*Empire Mills*). Cette chapelle est déplacée à nouveau en 1906 en vue de construire une église sur le site. Les citoyens en profitent pour ouvrir un nouveau cimetière.

Saint-Edmond n'est pas en reste! Bien que le village date du 20e siècle, le territoire a été visité par une très grande quantité de dévots qui venaient prier aux pieds d'un sanctuaire dédié à Notre-Dame-de-Lourdes. Des témoins archéologiques de la première moitié du 20e siècle révèleraient certaines habitudes des pèlerins. D'ailleurs, la première chapelle aurait été construite sur le même terrain avant 1918.

À Saint-Majorique-de-Grantham, c'est en 1900 que les paroissiens s'unissent pour construire leur église. Le cimetière se trouve à l'arrière.

Seigneurie de Courval

La première chapelle de Sainte-Brigitte-des-Saults est construite en 1861, vis-à-vis à l'église actuelle. Le cimetière devait se trouver à proximité. La première église quant à elle est érigée en 1901. Elle est fortement endommagée par une tornade en 1975. Le cimetière qui se situe derrière elle date de 1912. À Saint-Joachim-de-Courval, c'est en 1900 que les paroissiens construisent leur temple religieux.

Vue du village, de l'église et du cimetière de Sainte-Brigitte-des-Sault en 1980.

Canton de Wendover

On inaugure la première chapelle de Saint-Cyrille-de-Wendover vers 1870. Plus tard, un cimetière temporaire sert à l'inhumation d'un premier adulte en 1874. L'église quant à elle est construite en 1876. Toutefois, la chapelle existante est déménagée devant celle-ci pour servir de presbytère. Le cimetière est alors adjacent à l'église et entouré d'une clôture. Il n'est plus utilisé à partir de 1900, où les défunts sont inhumés dans un site plus éloigné. L'église actuelle date de 1905.

Les paroissiens de Notre-Dame-du-Bon-Conseil construisent une chapelle, une sacristie et un presbytère en 1895. Le tout brûle lors du grand incendie de 1908. Ils sont rebâtis en 1909-1910 en utilisant les briques de la briqueterie Mitchell, qui se trouve dans le village du même nom. D'ailleurs, en ce lieu alors très actif, il y a une église protestante.

À Carmel également, les vestiges d'une chapelle protestante peuvent se dissimuler dans les couches archéologiques des lieux.

Deuxième église de Saint-Cyrille-de-Wendover bâtie en 1876.
Le presbytère (à gauche) servit de première chapelle.

Première église à Saint-Pie-de-Guire.

Seigneurie de Guire

Ce sont les forges installées à Saint-Pie-de-Guire qui attirent les familles catholiques. Une église est donc construite en 1874. Elle sera démolie en 1902, pour être reconstruite en 1910. Menaçant de s'effondrer, le bâtiment religieux est démonté en 1969.

Canton de Simpson

Même si la localité de Saint-Lucien est jeune, des vestiges, témoins du début de l'agglomération, sont enfouis dans son sol. Pour exemple, la première chapelle érigée sur ses terres est construite en 1905. Toutefois, un incendie détruit tout le lieu de culte en 1973. Par ailleurs, l'ancien cimetière Moore, postérieur à 1802, se situe à la limite sud de son territoire.

Croix de chemin de Saint-Joachim-de-Courval.

Église de Saint-Lucien en 1905. On voit l'église, le presbytère et le deuxième magasin Chaput. Elle brûle en 1973.

À travers tous ces lieux de cultes et de sépultures, il y a également les presbytères et des chemins de croix. Parler d'église c'est parler de lieux de vie, de rencontre, et d'échange. Généralement, le curé habite les lieux, dans le presbytère. Il doit notamment avoir accès à un puits, des latrines, des hangars, et même une grange, où entreposer la dîme de ses paroissiens. Un trottoir est souvent aménagé devant le lieu de culte. Une clôture cerne le cimetière qui jouxte régulièrement l'église, avant qu'à la fin du 19e siècle, on considère d'éloigner les lieux de sépultures pour une question d'hygiène. Des beffrois ornent à l'occasion les lieux, comme à Saint-Pierre-de-Wickham et à Saint-Cyrille-de-Wendover. Même lorsque les données historiques mentionnent qu'un cimetière a été déménagé, il s'agit rarement de l'endroit au complet. Des traces de sépultures peuvent encore être mises au jour.

L'archéologie funéraire ouvre une fenêtre sur le patrimoine religieux de nos ancêtres. Elle répond à diverses questions précises telles que : quel est l'axe dans lequel les corps sont disposés? Où les enfants sont-ils enterrés contrairement aux adultes? Où sont ceux qui n'ont pas reçu le baptême, ou qui sont excommuniés? Comment le fossoyeur a-t-il aménagé son cimetière? Y a-t-il eu des agrandissements horizontaux, par l'expansion du terrain, ou verticaux, par ajout de remblais? Comment sont construits les cercueils? Quelles sont les pièces de quincaillerie utilisées? Sont-elles adaptées au culte? Et qui est enterré? Surtout des enfants, des adultes? De quoi sont-ils décédés? Quelle était leur alimentation? Toutes ces questions peuvent trouver des réponses lors d'interventions archéologiques minutieuses. Elles permettent de bonifier et même parfois de corriger des données historiques.

Présence de chert, pierre utilisée pour fabriquer des outils, près du vieux pont à Drummondville.

Sondage archéologique à Saint-Lucien.

Ancienne canalisation et des vestiges maçonnés à Drummondville.

Interventions archéologiques

qui se sont déroulées dans la MRC de Drummond

Légende

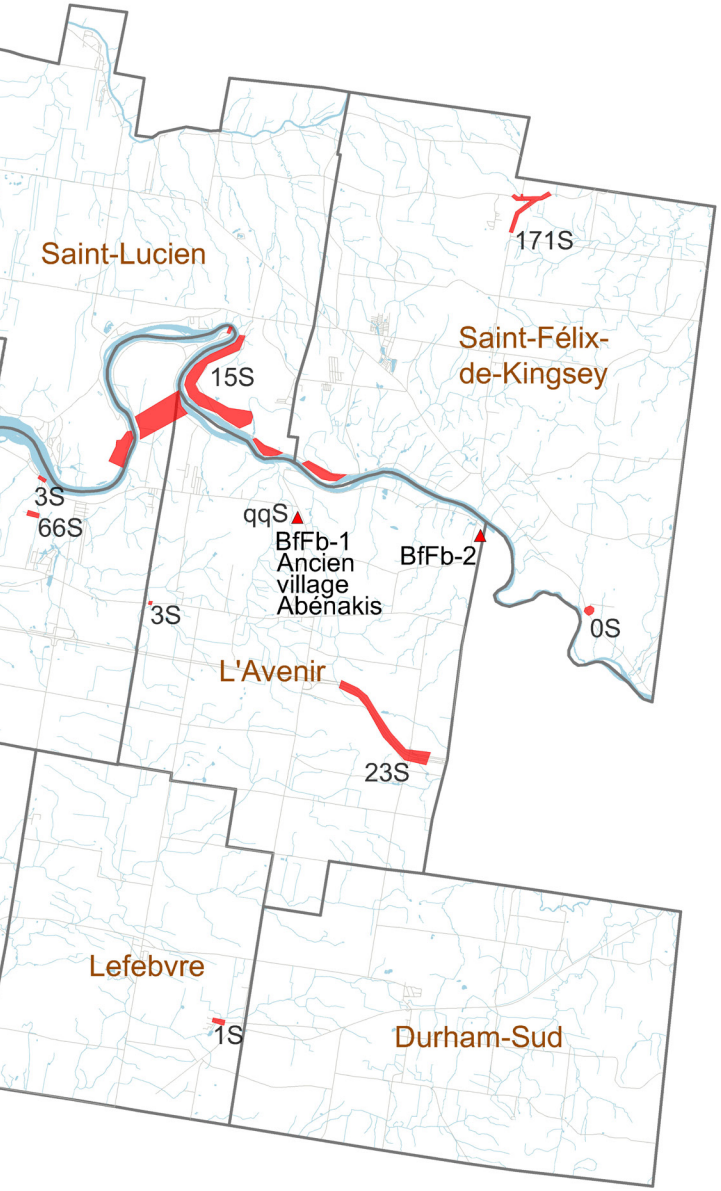
- Zones d'intervention archéologique
- *2S* Nombre de sondages archéologiques exécutés
- *qq* Quelques sondages (quantité indéterminée)
- *BjFk-1* Site archéologique classé

0 1,75 3,5 km

Notre-Dame-du-Bon-Conseil (P+V)
0S
qqS
Sainte-Brigitte-des-Saults
6S
Saint-Cyrille-de-Wendover
1S
150S
qqS
5S
0S
6S
26S
BIFc-b
BIFc-c
BIFc-1
Poudrerie
Drummondville
Saint-Pie-de-Guire
1S
0S
4S
Saint-Bonaventure
Saint-Majorique-de-Grantham
438S
55S
3S
Saint-Edmond-de-Grantham
Saint-Germain-de-Grantham
Saint-Guillaume
0S
0S
1S
Saint-Eugène
Wickam
2S

L'archéologie, c'est bien plus que le « *p'tit pinceau* »!

L'homme s'interroge depuis la nuit des temps sur son passé. Les mythologies, d'abord transmises oralement, ont ensuite été écrites. Plus tard, des gens découvrent les traces de ces histoires orales et écrites. À priori prétexte pour les collectionneurs d'objets d'art, l'archéologie est bien plus signifiante. À la suite de la rencontre avec des civilisations n'ayant pas d'écriture et la découverte de fossiles d'humains très anciens, l'archéologie s'est tranquillement appropriée une méthode scientifique afin de raconter l'histoire quotidienne par les artéfacts.



Inspection visuelle à Wickham avant les travaux d'infrastructure du Ministère des Transports. Des sondages archéologiques seront faits dans les endroits jugés propices, non perturbés et à l'intérieur des secteurs prévus des travaux.

Jusqu'à présent, Hydro-Québec et le Ministère des Transports sont les principaux acteurs de la recherche archéologique sur le territoire de la MRC. Celle-ci se concentre alors exclusivement dans les secteurs des travaux prévus. Depuis 2013, la ville de Drummondville (pour des aménagements routier ou de construction) et l'archéologue Geneviève Treyvaud (dans le cadre de recherche pure) ont expertisé archéologiquement quelques secteurs à proximité de la rivière Saint-François.

Puits archéologique en cours de fouille à Bécancour.

Cabinet de curiosités

Pendant longtemps la connaissance du passé ne se faisait que par des récits fondateurs. Dans certaines sociétés, ces récits ont été écrits et c'est ce qui fait que d'anciennes genèses, comme la mythologie grecque, ont perduré.

Les premières recherches de matériel ancien servaient à découvrir les vestiges dont les récits écrits parlaient, par exemple la découverte de Troie par Schliemann (1871) ou celle de Toutankhamon par Carter (1922).

De nombreux objets furent ramassés pêle-mêle partout sur la planète sans préoccupation pour leur utilité, leur symbolique en contexte d'époque et de lieu ou encore leur mode de fabrication. Ils ornaient les cabinets de curiosité des plus nantis.

C'est au 19e siècle que se développent des académies d'archéologie qui recherchent des biens précieux, ornementaux, mais certains, plus consciencieux, cherchent à comprendre les écritures anciennes, comme Champolion et les hiéroglyphes.

Toutefois, c'est bel et bien au 20e siècle que l'étude du passé se fait de manière empirique et scientifique en excluant les préjugés raciaux.

Tranchée archéologique en cours de fouille à Drummondville.

L'étude de potentiel

L'étude de potentiel archéologique est une recherche théorique qui permet de définir des hypothèses et de localiser des secteurs précis où la possibilité de découvrir des sites archéologiques est forte. Pour définir ce potentiel, plusieurs éléments d'informations parfois fort variés sont utilisés : les paramètres environnementaux du secteur, les connaissances archéologiques et historiques de la région, les archives, les plans anciens et les travaux récents. La connaissance de l'accumulation des sols dans le secteur à l'étude est également une donnée très utile.

Le savoir environnemental concerne la géologie, l'hydrologie, le relief, le paléoenvironnement, la paléogéographie et la pédologie. Ces éléments d'informations indiquent à partir de quand l'humain a pu s'établir sur les lieux et s'il y a eu un système hydrographique ou des richesses naturelles qui pouvaient attirer des hommes et des femmes dans ce milieu. Les connaissances archéologiques et historiques connues du secteur et autour sont également mises à contribution. Celles sur les habitudes des anciens occupants sont utilisées pour l'évaluation. Les documents d'archives, dont les recensements et les inventaires après décès, valent également leur pesant d'or comme source d'information.

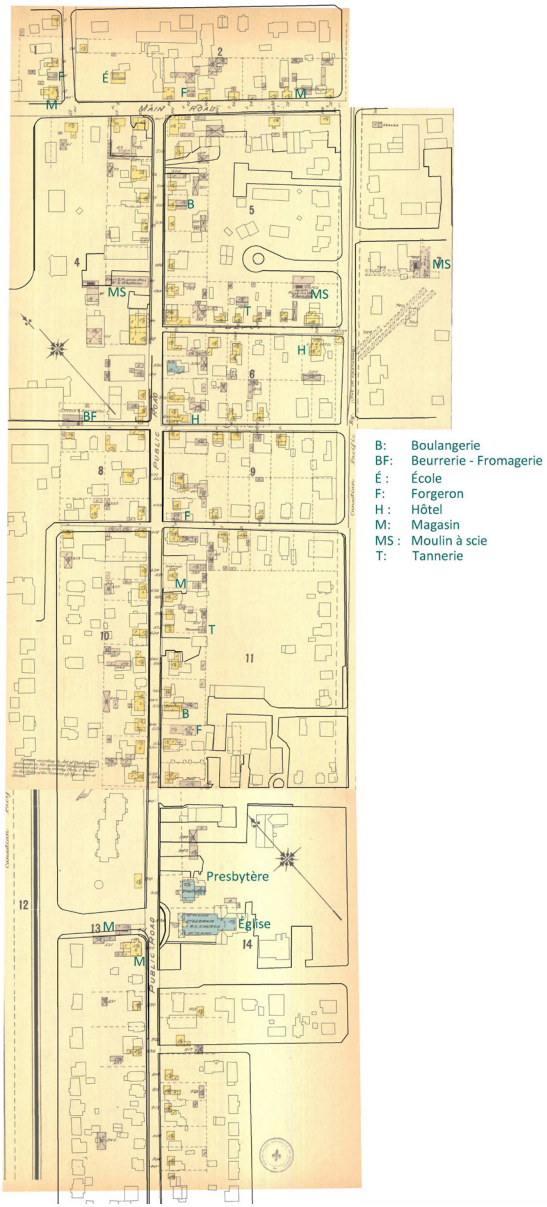
Lorsqu'elles sont disponibles, les cartes et photographies aériennes anciennes sont souvent superposées aux cartes actuelles afin de localiser précisément certains bâtiments, routes ou cours d'eau qui ont aujourd'hui disparu.

Enfin, la connaissance de l'accumulation des sols en général et dans le secteur à l'étude sont des données très utiles. Des études pédologiques antérieures, des données de forage et d'emplacements de services souterrains actuels complètent les informations sur les perturbations récentes qui ont eu cours dans le sol.

L'étude de potentiel délimitera des secteurs où des vestiges anciens peuvent être découverts et de quels types il s'agit. Cet exercice théorique permet de préciser des lieux d'intervention archéologique dans le cadre de recherche. De plus, il permet aux urbanistes de bien planifier des développements pour éviter certains secteurs sensibles. Il est utile également à la planification des recherches archéologiques préalables avant l'élaboration des plans et surtout de la construction, ce qui permettra l'intégration d'une valeur patrimoniale au développement.

Potentiel archéologique à Lefebvre?

Par exemple, si cette étude devait être faite, les chercheurs prendraient en considération la position des paléoplages traversant le territoire de Lefebvre et datant de la Mer de Champlain. Cette présence signifie qu'il y a un potentiel archéologique préhistorique très ancien sur place. De plus, des colons se sont installés dès la première moitié du 19e siècle près des routes Ployart et du 11e rang. Aussi, une ancienne gare se situait à Danby, dans la deuxième moitié du 19e siècle. Un artisan fromager s'est même installé au village alors qu'il n'en était encore qu'à ses balbutiements. N'oublions pas les moulins qui se sont étendus sur le territoire au début du 20e siècle. Tous ces éléments et plus encore seraient mis à contribution dans l'étude.



Superposition du plan de Charles E. Goad de 1897 au plan actuel de Saint-Germain de Grantham.

Photo aérienne de Drummondville de 1929 où les vestiges du château de Valentine Cooke sont visibles (sous la pastille).

L'inspection visuelle

En parallèle (ou suite) à une étude de potentiel archéologique, une inspection visuelle des lieux peut être révélatrice de la présence ou de l'absence possible de sites. Un exemple clair dans la MRC est la manufacture de la Poudrerie à Drummondville, qui est constituée majoritairement de vestiges de béton datant de la Première Guerre mondiale. Sans même faire une excavation, une visite sur le terrain permet de localiser les vestiges de l'édifice dédié à la fabrication de poudre explosive. C'est ce qu'a fait l'archéologue Mario Savard en 1988. Le site archéologique du cimetière métis et abénakis à L'Avenir est un autre exemple qui a été visité par l'archéologue Geneviève Treyvaud et son équipe en 2013. L'inspection visuelle est parfois recommandée en première activité, avant un inventaire archéologique ou une fouille. Si les lieux à l'étude sont dans des sols perturbés tels que des bancs d'emprunt ou encore des champs labourés ou des talus de rivières érodés, elle permet parfois la découverte d'artéfacts ou de vestiges en surface de ces secteurs.

Vestiges d'une cavité visibles en surface dans le parc de la poudrerie de Drummondville / Talus érodé à l'exutoire de la Rivière-aux-Vaches / Vestiges visibles en surface de la rivière Saint-François à Drummondville, alors que le niveau de l'eau était très bas en 1994/ Inspection visuelle dans un champ de l'Avenir où des artéfacts ont été répertoriés.

Les différentes passions!

Oui, les archéologues sont les spécialistes de l'investigation du patrimoine enfouis, mais parmi eux se trouvent aussi d'autres spécialistes qui s'intéressent plus particulièrement à certains objets d'étude. Il y a ceux qui se passionnent pour les pollens et les graines que l'on trouve dans les sols enfouis depuis des centaines voir des milliers d'années (palynologue). Il y a ceux qui ont une prédilection pour l'époque préhistorique (préhistorien), ou encore pour la période de la Nouvelle-France, ou l'ère industrielle. D'autres encore se spécialisent dans les sépultures (bioanthropologue) ou les restes osseux d'animaux (zooarchéologue), ou encore la fouille sous-marine. Au Québec, bien que chacun ait son champ d'intérêt préféré, tous participent à diverses interventions sur le territoire et sont appelés à explorer plusieurs champs d'études.

Une pelle, une truelle et... un permis!

Au Québec, une loi régit le bien patrimonial afin d'éviter le pillage et la perte de données précieuses pour comprendre notre passé. Pour faire une recherche archéologique, il faut impérativement faire une demande de permis auprès du Ministère de la Culture et des Communications du Québec, et ce à chaque intervention archéologique. La délivrance de ce permis implique l'obligation pour l'archéologue de produire un rapport d'intervention complet pour que tous les chercheurs en patrimoine puissent bénéficier des travaux.

Un sondage archéologique au Vieux-Pont à Drummondville. Le bâton blanc et rouge sert d'échelle photo : chaque bande de couleur mesure 10cm. Lorsqu'une photographie est prise, l'échelle nous permet d'avoir une idée des dimensions.

Inventaire archéologique à l'intérieur des tranchées prévues pour l'enfouissement du réseau filaire aérien à Drummondville.

L'inventaire archéologique urbain ou rural

L'étude de potentiel archéologique étant un document de recherche théorique, l'archéologue doit par la suite aller sur le terrain pour y vérifier ses conclusions. L'intervention peut prendre plusieurs formes. L'inspection visuelle en est une où l'archéologue ne creuse aucun trou. La deuxième forme est l'inventaire qui peut se décliner en quelques façons. Le choix de celle-ci dépend du milieu (urbain, rural, aquatique) et du but de la recherche. Toutefois, avant de partir, il devra d'abord demander un permis de recherche archéologique au MCCQ.

Le sondage manuel

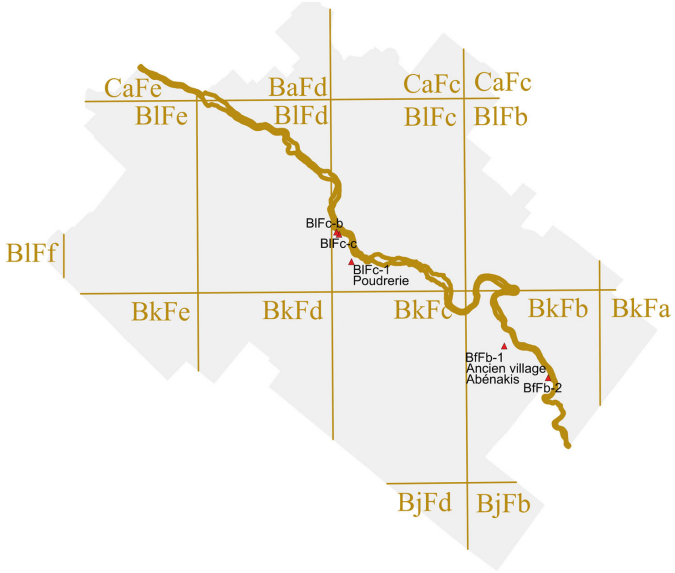
Le sondage manuel est la technique la plus commune. Il consiste à utiliser une pelle carrée pour découper des carrés de 30 à 50 cm de côté à la surface du sol aux 5 à 15 m de distance, idéalement dans un schéma en forme de damier. Pour chacun des trous, l'archéologue gratte manuellement le sol à l'aide de la truelle en examinant attentivement les différents niveaux de sol (remarquable par la couleur, la texture et la composition). Le chercheur peut différencier un sol naturel, d'un sol remanié de façon anthropique (par l'humain). Celui-ci peut résulter d'une perturbation ancienne ou récente.

L'inventaire par tranchée

L'inventaire urbain quant à lui s'apparente à la fouille archéologique, car on inspecte les sols par tranchées. L'excavatrice est régulièrement utilisée afin de retirer les aménagements de surfaces récents (asphalte, lit de pose) et les jeunes remblais. Ensuite, les archéologues fouillent à la truelle ou à la binette les sols archéologiques.

Et s'il y a découverte?

Si les sols anciens sont intacts et qu'il y a présence d'artéfacts révélateurs d'activités révolues ou de vestiges, l'archéologue fera une demande auprès du MCCQ pour classer officiellement le lieu comme site archéologique. Il recevra alors un nom constitué de quatre lettres et d'un chiffre que l'on nomme le code Borden.



La division en quadrilatère Borden de la MRC de Drummond. Les lettres majuscules font référence à la latitude et la longitude. Les lettres minuscules sont des subdivisions à l'intérieur des quadrilatères formés par les latitudes et longitudes. Les sites répertoriés sont codifiés à partir de leur position.

Sol naturel : Sol qui s'est formé par l'accumulation et la transformation graduelle des feuilles ou le dépôt de sédiments par l'eau, le vent ou les glaciers.

La fouille archéologique

Lorsque l'étude de potentiel est complétée et que l'inventaire archéologique a localisé des sites, l'archéologue peut passer à la fouille. Cependant, celle-ci ne s'impose pas aussitôt! Laisser des vestiges enfouis en sûreté est fréquent. La fouille est nécessaire en deux cas : la menace de destruction du site pour un aménagement moderne ou encore dans le cadre de recherche planifiée. Celui-ci peut être dans un but universitaire ou bien de mise en valeur du patrimoine enfoui par le gouvernement, une municipalité ou un groupe privé ou public ayant à coeur leur histoire locale. On ne fouille pas simplement pour trouver des artéfacts. La méthode de fouille archéologique varie selon le type de découverte, le lieu et l'épaisseur des remblais qui recouvre le site.

Un site préhistorique trouvé en forêt ou dans des champs sera fouillé au mètre carré. L'aire de fouille sera arpentée et des clous installés aux quatre coins des carrés transformeront la surface d'étude en véritable damier. Chaque mètre est ensuite subdivisé en quadrant de 50 cm de côté. La fouille archéologique se déroule en quinconce. Cette méthode permet de fouiller de petites surfaces à la fois afin de déceler les moindres traces laissées par les ancêtres des Amérindiens il y a 1000, 5000 ou 10 000 ans. Chaque petit indice est précieux et permet de mieux distinguer les différentes aires d'occupation du site, les secteurs de boucherie, de repos, de taille, de traitement des peaux ou de travail du bois, l'aire de campement, le foyer de cuisson, la zone de construction de canot, les buttes de culture iroquoienne, l'aire de fabrication de la poterie et bien d'autres. Tous les petits artéfacts et écofacts seront récoltés, identifiés et localisés précisément en surface et en profondeur.

La fouille archéologique dans un contexte de site euro-québécois est différente. L'aire complète d'étude, que l'on nomme opération, est divisée en sections qui prendront des grandeurs et formes variées en fonction de l'objectif de la découverte. Ces sous-opérations sont ainsi excavées parfois à la pelle manuelle et parfois à l'excavatrice. Chaque niveau de sol archéologique est fouillé individuellement et les vestiges et autres traces anciennes sont dessinés au fur et à mesure de leur dégagement. Ces traces peuvent notamment être d'anciennes fosses, des latrines, des traces de piquets ou de labours. Les artéfacts et écofacts sont assemblés par lot. Chacun de ceux-ci est le témoin d'une activité ancienne identifiable par sa forme, sa composition et les objets qui le composent. Les vestiges sont également dessinés, photographiés et localisés dans la sous-opération qui est elle-même localisée dans l'espace.

Archéologue : emprunteur d'outils!

Non seulement l'archéologue utilise-t-il la truelle du maçon, mais il a, à travers le temps, utilisé de nombreux autres outils de divers domaines : le pinceau, le porte-poussière, la pelle, les outils du dentiste, la pelle à farine, le seau, la brosse à dents, la brosse à bouteille, le piolet, la binette, le théodolite de l'arpenteur, le GPS, l'appareil photo, les rubans à mesurer et même le vernis à ongles! Ce dernier, transparent, est appliqué en fine couche sur certains artéfacts afin d'inscrire sur l'objet, à l'aide d'une plume et de l'encre, son numéro d'identification.

Outils utilisés par les archéologues : ruban à mesurer, truelle, porte-poussière, sécateur, pelle, théodolite, tamis, chaudière, et diverses fiches à remplir !

Qu'est-ce que vous trouvez ?

L'archéologue trouve l'abandonné ou l'enfoui. Ce qui est enfoui peut l'être naturellement ou en raison d'une excavation ancienne.

Abandon d'un lieu	Enfouis naturellement	Enfouis en raison d'une excavation anthropique
Incendie	Inondation	Exploitation de ressources (mines)
Fermeture	Éboulis	Sépulture
Manque de ressource	Cendre volcanique	Accès à l'eau (puits)
Guerre	Feuilles mortes	Irrigation
Maladie		Dépotoir
Catastrophe		Fondations de bâtiments
		Piquet et poteau
		Service public (eau, égout)
		Labours
		... et bien d'autres

Archéologue dessinant une sépulture d'enfant mise au jour à proximité d'une église.

Incendie de la laiterie du rang Marcotte à L'Avenir.

Inondation à Saint-Bonaventure.

Culture matérielle : En archéologie, il s'agit de l'ensemble des artéfacts et écofacts du passé mis au jour sur un site ou un ensemble de sites.

Le laboratoire et les publications

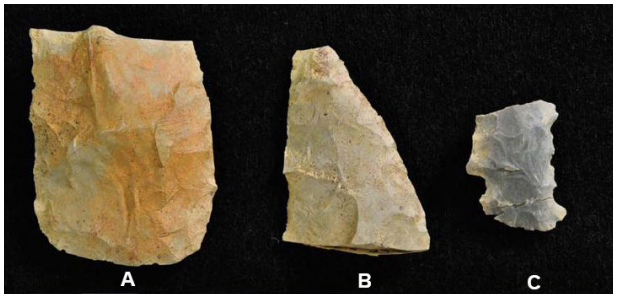
L'archéologue accumule de nombreuses données au cours de ses recherches. L'étude de potentiel, l'inventaire et la fouille lui apportent de l'information à la fois théorique et tangible. La prochaine étape est donc l'analyse de toutes ces données afin de bonifier la compréhension du site.

Tous les croquis, les dessins, les profils de sol et les données d'arpentages sont regroupés et confiés au spécialiste du dessin cartographique, qui mettra toutes ces informations graphiques au propre à l'aide de logiciels précis de dessins, pour illustrer les propos et donner un aperçu des aménagements anciens.

Tous les artéfacts et écofacts sont nettoyés puis inventoriés dans des bases de données détaillées. Dans des contextes préhistoriques, les outils et éclats de pierre peuvent être observés aux binoculaires pour en déterminer la forme et la provenance. L'analyse des éclats de pierre laissés au sol par un tailleur de la préhistoire peut déterminer quel type d'outils était en cours de façonnage. Il peut également en déterminer la matière et connaître ainsi la provenance de celle-ci en plus de la distance que cette matière a parcourue depuis son extraction pour parvenir jusqu'à son lieu de découverte, des milliers d'années plus tard. D'autres peuvent tenter de déterminer l'utilisation réelle de l'outil en étudiant des micro traces d'usure sur l'objet. Les os blanchis sont minutieusement analysés pour déterminer l'espèce animale consommée et la forme de boucherie utilisée.

Dans des contextes historiques, l'inventaire des artéfacts permet de dater l'ensemble d'un lot, de déterminer les activités qui étaient exécutées sur place, de connaître entre autres l'origine des objets, le niveau social de leurs propriétaires et leur métier. C'est tellement vaste que certains archéologues se spécialisent en étude de la culture matérielle. D'autres encore analysent les vestiges, l'ensemble des structures sur l'aire dégagée, l'agencement de celles-ci, leurs répartitions dans l'espace géographique et leur impact sur l'environnement.

À la toute fin de ces analyses, un rapport d'intervention archéologique est remis au MCCQ ainsi qu'au client, s'il y a lieu. Parfois, des articles sont écrits dans des revues spécialisées. Certains archéologues donnent des conférences dans le cadre de forums et de colloques ou encore à la demande de Sociétés d'histoire ou de municipalités qui désirent informer leurs citoyens sur le patrimoine enfoui de leur territoire.



Outils préhistoriques bifaciaux trouvés à Bécancour.

Instrument nommé un binoculaire qui sert à observer les détails des artéfacts.

Quels sont les objets retrouvés?

Cela dépend entre autres des matériaux. Tous les artéfacts ne se décomposent pas à la même vitesse. L'étude de ce phénomène se nomme la taphonomie. Certains sont indestructibles, d'autres sont oxydables, et ceux organiques se décomposent plus facilement. Il y a trois facteurs qui affectent la décomposition des objets : la matière, l'environnement et l'humain.

Type de matériaux		Type d'environnement	Conservation
Inorganique naturel	Pierre, pierre précieuse	Neutre	Excellente
Inorganique transformé	Métaux natifs (cuivre)	Neutre	Excellente
	Argile cuite (céramique)	Neutre	Excellente
	Métaux transformés (bronze, fonte, acier, aluminium)	Neutre	Mauvaise à très bonne (les métaux ferrugineux en contexte humide résistent très mal)
	Verre	Neutre	Très bonne
Organique	Provenant de tous les êtres vivants (animaux, végétaux, insectes, coquilles)	À l'air libre	Médiocre
		Enterré	Plus ou moins bonne (dépendra de l'acidité du sol)
		Gelé	Très bonne (sèchera, mais se conservera)
		Immergé en eau salée	Bonne
		Immergé en eau douce	Bonne à très bonne (s'il n'y a pas trop de courant)
		Immergé en zone humide sans oxygène (tourbière)	Très bonne
		À l'air sec	Très bonne

L'humain

L'humain protège, détruit, façonne, récupère, transforme et réutilise les objets. Il a donc un impact direct sur la conservation des artéfacts et écofacts.

Tesson en terre cuite fine blanche mis au jour à Drummondville.

Tessons de poterie amérindienne trouvés à Bécancour. Environ 2500-3000 ans AA.

Tête de l'homme de Tollund trouvé dans une tourbière au Danemark en 1950. Environ 2210-2375 ans AA.

Une tache noire et circulaire en surface du sol nous révèle parfois la présence de pieux ou d'un piquet lorsque l'on fait une coupe à la truelle au centre de la forme comme ici, à Odanak.

Rappel des vestiges se trouvant sous la surface de la rue et du trottoir par l'utilisation d'autres matériaux dans l'aménagement de surface. Le cercle représente l'emplacement du moulin à vent des frères Charon que l'on retrouve sous la rue McGill à Montréal. Dans le parc derrière ont été semées des plantes dont les pollens et graines ont été trouvés dans les couches archéologiques à proximité des vestiges du moulin

La préservation et la mise en valeur

Que fait-on avec les vestiges mis au jour lors des fouilles archéologiques? Plusieurs choix s'offrent au chercheur. D'abord, si le vestige n'est pas en danger de destruction, il peut être préservé en place afin de laisser l'opportunité aux archéologues du futur, qui auront accès à de nombreux autres outils, de profiter de sa présence pour valider ou infirmer des hypothèses de recherches. Il peut également être mis en valeur soit par sa présence même, après s'être assuré qu'il ne se dégradera pas dangereusement, comme dans le cas de la poudrière sur le site de l'école secondaire, ou soit par une marque au sol pour que les passants notent la présence du vestige enfoui sous leurs pieds.

D'autres indices se résument à des traces de piquets au sol. Ces derniers comportent une multitude de renseignements pour les archéologues, surtout dans leur contexte, mais une fois la fouille complète exécutée et bien enregistrée, il ne reste plus rien des vestiges dans le sol. Des travaux peuvent alors avoir lieu et ces derniers peuvent souligner la présence des vestiges sur les lieux d'une façon ou d'une autre : nommer, par exemple, le bâtiment à construire d'un nom qui rappelle ce patrimoine enfoui ou bien exposer quelques-uns des artéfacts mis au jour ou bien les plans des vestiges agrémenté d'une reconstitution artistique.

Les artéfacts et écofacts seront pour la plupart ensachés et préservés dans un centre de conservation privé, municipal, régional ou provincial pour que les futurs chercheurs puissent y avoir accès. Sachez toutefois que les artéfacts appartiennent au propriétaire du terrain sur lequel ils ont été trouvés. Cela ne veut pas dire qu'il est autorisé à vendre ces objets : les lois canadiennes et québécoises interdisent la vente d'artéfacts. Cependant, s'il le désire, il peut conserver précieusement les artéfacts lorsque les recherches seront terminées.

Des expositions peuvent être montées, ainsi que des publications régionales. D'un point de vue culturel, le patrimoine et l'art s'agencent très bien. Des projets peuvent facilement se développer à partir de découvertes et le talent d'artistes tels que des conteurs, des sculpteurs, des architectes ou bien d'autres. Il s'agit d'une bonification aux connaissances régionales.

Imaginez si les vestiges du château Cooke à Drummondville étaient mis au jour et que les artéfacts, ainsi que cette partie de l'histoire drummondvilloise, soient intégrés au campus de l'UQTR établi sur le terrain. Ou encore que Saint-Eugène se réappropriait l'histoire de l'*Empire Mills*, ou encore Saint-Pie-de-Guire celle de sa forge et ses charbonnières. Ou si Lefebvre, Wickham ou Saint-Lucien axaient les recherches sur les paléoplages de leurs territoires et se targuaient d'avoir eu sur leurs terres l'une des plus vieilles occupations humaines du Québec?

Cheminée et vestiges de la Poudrerie de l'*AEtna Chemical* (BlFc-1) localisé dans la cour de l'école secondaire La Poudrière.

Comment datez-vous?

Les archéologues utilisent deux types de méthode de datation. Il y a les méthodes de datation relative et les méthodes de datation absolue.

Méthodes de datation relative

Des indices et des associations sont utilisés pour dater approximativement des artéfacts, des vestiges ou des niveaux de sol. Il y a la stratigraphie et la sériation qui sont largement utilisées.

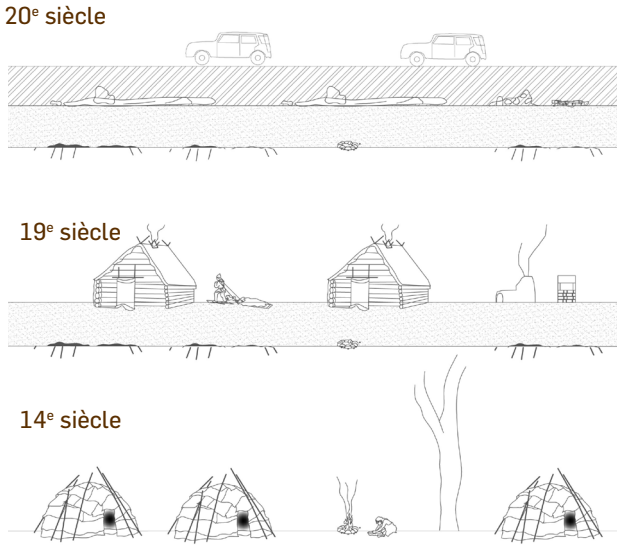
La première tient compte de la superposition des couches archéologiques dans le sol : plus on creuse dans le sol et plus les artéfacts qu'y sont trouvés sont anciens.

La seconde s'acquiert par l'accumulation de données sur l'évolution technologique des artéfacts. Par exemple, les bouteilles de verre n'ont pas toujours eu la même forme : les modes et les techniques de fabrication ont évolué à travers le temps. C'est la même chose pour les pointes de projectiles en pierre, les céramiques, les pipes, les structures d'habitation et bien d'autres objets.

Méthodes de datation absolue

Il s'agit dans ce cas-ci d'utiliser des méthodes physique ou chimique pour trouver une date d'abandon de l'artéfact. L'analyse du carbone 14 résiduel dans les matières organiques (bois, charbon, coquille, os) ou encore l'étude des cercles de croissance du bois sont deux méthodes grandement utilisées par les archéologues au Québec. La thermoluminescence l'est aussi dans certains contextes.

La forme des pipes occidentales a évolué à travers le temps. Le fourneau était d'abord très petit, en raison du coût du tabac.



Superposition des sols d'occupation dont la coupe permet de faire une stratigraphie.

Photo d'une coupe stratigraphique à Drummondville révélant les successions de niveau de sol et les perturbations subies.

À droite on voit la superposition successive des sols dans le temps par remblaiement et nivellement. Les chifres indiquent diverses tranchées pour des services enfouis; 1 étant la plus ancienne et 3 la plus récente

Le citoyen et l'archéologie

L'archéologue cherche des indices souvent fragiles, qui témoignent du passé. L'objet et son environnement apportent de précieuses données aux connaissances historiques et préhistoriques du territoire. L'archéologue, comme le détective, a besoin de tous les indices possibles pour bien décrire la scène d'occupation!

Si vous avez des artéfacts en votre possession, il serait bon d'en aviser les autorités afin de les inventorier et cataloguer auprès du MCCQ pour le bien des connaissances régionales et nationales! Vous participerez à ce grand projet patrimonial et peut-être même que le site découvert portera votre nom!

Pssst les gestionnaires municipaux

Saviez-vous qu'il existe un guide spécial pour vous, traitant de l'archéologie préventive? Vous y découvrirez à quel point il est avantageux de considérer l'archéologie en amont de projets de construction et d'aménagement. On augmente alors les chances de préserver des sites, de les documenter adéquatement afin de reconstituer l'histoire locale de leur terroir. On évite des découvertes surprises qui auront un impact sur les délais des travaux et leurs coûts ainsi que sur l'ambiance générale du chantier et de la population. Enfin, l'intervention archéologique et son intégration dans un projet apportent une valeur supplémentaire unique au projet. Tout le monde y gagne!

« J'ai trouvé plein d'objets avec mon détecteur de métal! »

L'invention du détecteur de métal à usage civile a permis à quelques collectionneurs de découvrir des objets métalliques dans le sol et de se monter des « cabinets de curiosités ». Ce sont souvent de très belles découvertes, mais ces dernières sont sorties de leurs contextes archéologiques. Des pages de l'histoire sont arrachées et permettent de moins en moins d'interpréter les sols archéologiques perturbés par les excavations de ces collectionneurs. Comme expliqué plus haut, ce n'est pas tous les matériaux qui résistent au temps dans le sol, parfois il ne reste que de fragiles traces. Donc, si le chercheur de trésors creuse pour extirper les objets métalliques du sol, non seulement il retire un artéfact de son contexte, mais en plus il perturbe les sols. Les données s'amenuisent de plus en plus pour l'archéologue. C'est une des raisons pour laquelle le MCCQ a émis une loi interdisant de fouiller un site archéologique sans permis de recherche. Il s'agit du patrimoine national.

Des découvertes fortuites qui bonifient les connaissances

Les découvertes fortuites fournissent parfois des renseignements inestimables pour les scientifiques que sont les archéologues. Par exemple, en 2011, un marcheur a découvert une pierre différente parmi les autres autour dans le Parc de la rivière Yamaska. Dans les faits, il s'agit du fragment d'une pointe de lance qui confirme une présence amérindienne vieille de 5000 à 6000 ans AA. C'est la première fois que l'on découvrait une pièce de cette époque dans l'est de la Montérégie! Et vous, qu'avez-vous trouvé?

Découverte par un citoyen d'une pierre gravée de pétroglyphes abénakis et de lettres, à proximité de la rivière Saint-François.

Que faire si je trouve un artéfact ancien ou des vestiges?

Que ce soit, en marchant dans ses champs, lors d'une promenade sur le bord d'un cours d'eau ou bien lors d'une excavation pour l'installation de drain, il est possible que vous tombiez sur un artéfact ou un vestige, témoin matériel de l'histoire locale ou régionale. Génial! Vous participez maintenant à un processus qui bonifie les connaissances archéologiques du Québec et peut-être même de l'Amérique du Nord-Est! Voici ce qu'il faut faire.

Photo d'un grattoir découvert de façon fortuite près du lac Saint-Paul à Bécancour.

1. D'abord, prenez des points de repère afin de localiser le plus précisément possible le lieu de votre découverte. Si vous avez un appareil photo, c'est encore mieux! Prenez des photos du lieu de découverte et de la découverte. Toutefois, ne creusez surtout pas plus profondément : il est illégal de procéder à des fouilles archéologiques sans permis de recherche accordé par le MCCQ. Trouver un objet est une chose, le trouver dans son contexte archéologique en est une autre encore plus enrichissante pour l'archéologue. Il ne faut pas détruire les indices parfois invisibles à l'oeil nu. L'archéologie est une ressource non renouvelable!

2. Contacter le MCCQ, un archéologue ou l'agent culturel de votre MRC qui fera un suivi. Donner vos coordonnées afin de vous rejoindre facilement.

Région de la Mauricie, de l'Estrie et du Centre-du-Québec
100, rue Laviolette, bureau 315
Trois-Rivières (Québec) G9A 5S9

Téléphone : 819 371-6001

Télécopieur : 819 371-6984

www.mcc.gouv.qc.ca

3. Conserver l'artéfact en le manipulant délicatement. Un archéologue vous contactera et vous rendra possiblement visite selon la découverte. Voici votre deuxième chance! Vous pourrez le questionner au sujet de l'objet et le renseigner sur le moment de la découverte et vos connaissances historiques de l'endroit. Vous aurez également l'occasion de le questionner sur son travail.

4. Lors de chacune des découvertes archéologique, fortuite ou planifiée, la loi oblige le découvreur à déclarer sa trouvaille. Il est donc nécessaire de remplir un formulaire de découverte de site archéologique sur le site Internet du MCCQ. Vous pourrez demander à l'archéologue ou à l'agent du MCCQ de vous aider à le remplir. www.mcc.gouv.qc.ca (Dans la section patrimoine).

5. Enfin, la loi prévoit également que le bien archéologique appartient au propriétaire du terrain sur lequel il a été trouvé. Sachez toutefois que des lois interdisent le commerce d'artéfacts.

Des ressources complémentaires

Vous voulez en savoir plus sur l'archéologie au Québec? Voici quelques documents en ligne ou en format papier qui peuvent vous éclairer davantage sur le passionnant métier d'archéologue et surtout sur les découvertes et l'état des connaissances de la préhistoire et de l'histoire du Québec. Vous êtes également invité à consulter la bibliographie, subdivisée par thèmes, qui suit ce chapitre. Enfin, le musée des Abénakis d'Odanak vous fera découvrir cette culture ancienne de la MRC.

Air. Archéologie du Québec. Territoire et peuplement, par Jean-Yves Pintal, Jean Provencher et Gisèle Piédalue et produit par le musée de Pointe-à-Callière. On découvre la contribution archéologique depuis 50 ans aux connaissances actuelles sur la préhistoire et l'histoire du Québec. Ce livre, paru en 2015, a pour thème le territoire et le peuplement. Trois autres suivront avec d'autres thèmes. À suivre!

Archéologie préventive, guide pratique à l'intention des municipalités du Québec, fait par Archéo-Québec et disponible gratuitement en ligne. Ce document, fort bien construit, démystifie l'archéologie dans un contexte d'administration municipale.

D'escales en découvertes, l'archéologie raconte le Québec, est un document PDF fait par Archéo-Québec qui vous invite à visiter le Québec par son patrimoine enfoui. Disponible gratuitement en ligne.

Les revues suivantes traitent de l'archéologie, l'histoire, la préhistoire et l'ethnologie du Québec et d'ailleurs.

Recherches amérindiennes au Québec, fondé en 1973, se spécialise dans l'histoire autochtone du Québec et des Amériques.

Archéologiques, revue de l'Association des Archéologues du Québec. Elle regroupe des actes de colloques, des mémoires, des textes sur la recherche archéologique au Québec et ailleurs.

Pour toutes les informations historiques en liens avec les époques que les habitants de la MRC ont traversées.

Le Centre-du-Québec. Les régions du Québec. Histoire en bref de Jocelyn Morneau et Norman Perron aux Publications de l'Université Laval. Pour avoir une vue d'ensemble de l'histoire régionale.

Inventaire patrimonial de la MRC de Drummond. Rapport et analyse, par Jocelyn Proulx, disponible à la MRC de Drummond. Un rappel historique de toutes les municipalités de la MRC et un inventaire des biens bâtis et de l'environnement de chacune.

Noms de quelques firmes d'archéologie dont vous pourrez trouver les coordonnées sur le web.

Archéo-08 (Abitibi)

Archéo-CAD (Centre-du-Québec)

Archéo-Estrie (Estrie)

Archéo-Mamu (Côte-Nord)

Achéophone (Montréal)

Archéotec (Montréal)

Arkéos (Montréal)

Artéfactuel (Québec)

Ethnoscop (Boucherville)

Mikoman (Geneviève Treyvaud) (Centre-du-Québec)

Patrimoine Experts (Lanaudière)

SACL (Montréal)

Subarctique (Saguenay)

Plusieurs autres archéologues travaillent sous leurs propres noms.
Au Centre-du-Québec se trouve également la préhistorienne Myriam Letendre.

Bibliographie

Documentation — préhistoire et paléogéographie

BADGLEY, Ian (1985) : *Phase III, embranchements Drummondville et Asbestos, étude de potentiel et inventaire archéologique.* Gaz Inter-cité Québec/Cogegaz, rapport inédit, 42 p.

BROCHU Michel et Jean-Pierre MICHEL, *Dictionnaire de Géomorphologie à caractère dimensionnel*, Guérin universitaire, Éditions Eska, 1994, 298 p.

CADRIN, Gaston, « La présence amérindienne » dans Roch Samson (éd.) *Histoire de Lévis-Lobtinière.* Collection Les régions du Québec. Sainte-Foy : Institut québécois de la recherche sur la culture, 1996, p. 45-72

CHAPDELAINE, Caude « Des chasseurs de la fin de l'âge glaciaire dans la région du lac Mégantic : découverte des premières pointes à cannelure au Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec*, 2004, Vol 34 (1) : 3-20

CHAPDELAINE, Claude, « Douze mille ans d'histoire amérindienne au Québec, le plus vieux chapitre ». *Archéologiques*, 2014, no 27 : 28-47

DAY, G. M., « The Identity of the Saint-Francis Indians », dans *Collection Mercure*, dossier 71, Service canadien d'ethnologie, Musée national de l'Homme, Ottawa, 1981

GRAILLON, Éric, *Camp d'archéologie du Musée de la Nature et des sciences de Sherbrooke : Évaluation du site Gaudreau (BkEu-8) de Weedon, été 2010.* Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke, rapport inédit, 2011, 75 p.

GRAILLON, Éric, CHAPDELAINE, Claude et Éric CHALIFOUX, « Le site Gaudreau de Weedon : un premier site Plano dans le bassin de la rivière Saint-François en Estrie ». *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 42, n° 1, 2012, p. 67-84

GRAILLON, Éric, *Inventaire archéologique dans l'arrondissement de Brompton, Ville de Sherbrooke, été 2013. Musée de la Nature et des Sciences de Sherbrooke*, rapport inédit, 2014, 165 p

LAROCQUE, Armand, Brigitte LEBLON, Jean-Marie M. DUBOIS et Gérard LAROCQUE, « Délimitation de la limite marine tardiglaciaire dans la vallée de la rivière Saint-François, Québec méridional, Canada » dans *Géomorphologie : relief, processus, environnement,* no4, 2005, pp. 311-326

RICHARD, Pierre J. H., *Le Grand Témoin ou les paysages montérégiens au fil du temps.* Document illustré disponible auprès de l'auteur (pierre.richard@umontreal.ca), 2014, 14 p.

RICHARD, Pierre et & P GRONDIN, Histoire postglaciaire de la végétation, pp. 170-176, in Chapitre 4, Saucier et coll., « Écologie Forestière ». Pp. 165-316, in Ordre des ingénieurs forestiers du Québec, *Manuel de foresterie*, 2e édition, Ouvrage collectif, Éditions MultiMondes, Québec, 2009, 1510 p.

Documentation — archéologie

DE FILIPPO, Raphaël et Roland GARRIGUE, *L'archéologie à petits pas,* Acte Sud junior, INRAP, 2007, 69 p. Bien que destiné aux jeunes, ce livre est une belle vulgarisation du métier d'archéologue contenant de nombreuses illustrations.

DESJARDINS, Pauline, « L'archéologie industrielle : une discipline en essor » dans *Continuité*, no 96, 2003, p.21-24

Hume, Ivor Noël, *A guide to Artifacts of Colonial America.* University of Pennsylvania Press, 2001, 323 p

LÉVESQUE, René, *Les richesses archéologiques au Québec*. Société d'archéologie de Sherbrooke. Les Presses de l'Université de Sherbrooke, vol. II, nos 2-4, (janv.-mai), n. p.

TAILLON, Hélène, *Étude de potentiel archéologique de Drummondville*, présenté à la société d'histoire de Drummond, 1994, 50 p

TREYVAUD, Geneviève et Michel PLOURDE, *Odanak, fouilles archéologiques prospection sur la rivière Saint-François 2013*, Odanak, rapport déposé au Ministière de la Culture et des Communications, 2014, 94 p.

Documentation — histoire nationale

ARCHÉOTEC, *Patrimoine archéologique des moulins du Québec*, 2008, 140 p

DUPONT, Jean-Claude, *L'artisan forgeron*, Les Presses de l'Université Laval, 1979, 355p.

MAURAULT, J. A. (1866) : *Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours.* Sorel : Gazette de Sorel.

O'BEADEY, M., *De Ktiné à Sherbrooke, esquisse historique de Sherbrooke des origines à 1954.* Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1973, 197 p.

PROVENCHER, Jean, *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent,* Boréal, 1996, 605 p.

REID MARCIL, Eileen, *Les tonneliers au Québec du XVIIe au XXe siècle,* Les éditions GIG, 2003, 191 p.

SAVOIE, S « Les Abénaquis de Bécancour (Wôlinak) et les terres d'Arthabaska (1829-1850) ». *Recherches amérindiennes au Québec,* 2003, Vol XXXIII, no 2 : 101-108.

BLUTEAU, M-A., J.P. CHARLAND, M. THIVIERGE et N. THIVIERGE, *Les cordonniers, artisans du cuir.* Boréal Express, Musée national de l'Homme, 1980, 154 p.

Documentation — histoire régionale

ALLARD, Yolande. « Simpson et Wendover. L'histoire à succès de pionniers courageux ». http://www.histoiredrummond.com/Chroniques/les-cantons-de-wendover-et-simpson/, 1999. 5 p.

ALLARD, Yollande, *Drummondville, secteur Saint-Simon, Historique de son expansion spatiale et démographique entre 1915 et 1963*, s.l., s.e., 22 mars 2002, 6 p.

ALLARD, Yollande, *Drummondville, secteur Sainte-Thérèse, Historique de son expansion spatiale et démographique entre 1880 et 1963*, s.l., s.e., 22 mars 2012, 5 p.

ALLARD, Yollande, *La Pointe Allard, une terre promise au coeur des Cantons de l'Est du XIXe siècle,* Édition Histoire Québec, collection Société d'histoire de Drummondville, Drummondville, 2003, 160 p.

ALLARD, Yollande, *La Route des Abénaquis (via la rivière Saint-François)*, La Société historique du Centre-du-Québec, 1982, carte thématique.

ALLARD, Yollande : Recherche cadastrale par municipalité de la MRC de Drummond (dans les bureaux de la MRC de Drummond)

BEAUREGARD, Yves, *Bâtir un village au Québec Saint-Eugène-de-Grantham*, Libre-Expression, 1981, 186 p.

BÉLANGER, Jean-Pierre, *Une bonne entente en dents de scie. Une histoire interculturelle de Drummondville 1815-1950,* Société d'Histoire de Drummondville, 1996, 296 p.

CAYA-GRONDIN, Mary-Claire, *Vie religieuse, Lieu Historique – Canton de Wickham*, s.l., s.e., s.d., 6 p.

CHARLAND-RAJOTTE, Ernestine, *Drummondville 150 ans de vie quotidienne au cœur du Québec,* Éditions des Cantons, 1972, 153 p.

COMITÉ DE L'ALBUM, *Durham-Sud 1865-1990*, p. 49

COMITÉ DE L'ALBUM, *Notre-Dame-du-Bon-Conseil, Carmel, Blake, Mitchell,* 1982, 240 p.

CONNOLY, Pierre, « Histoire de la Petite chapelle de Saint-Pierre-de-Wickham », dans *L'enfant terrible de l'Avenir,* vol. 2, no 1 (déc 2010), pp 8-11

DESCÔTEAUX, Daniel, *Autour du clocher de Kingsey*, Saint-Félix-de-Kingsey, s.d., 275 p.

DESROSIERS, René, *St-Guillaume-D'Upton 1833-1983 150 ans d'histoire*, Les éditions de la société historique du Centre-du-Québec, 1983, 435 p.

DROUIN, Gabriel, *Répertoire alphabétique des mariages des Canadiens français*, Tome L (La Masculine), Longueuil, Les Éditions historiques et généalogiques Pépin, 1998 (BMS2000)

FRÉCHETTE, Denis, *Le diocèse de Nicolet, 1885-1985,* L'imprimerie d'Arthabaska, 1985, 363 p.

GAUTHIER, Benoît, *La sidérurgie en Mauricie au 19e siècle : les villages industriels et leurs populations*, Trois-Rivières, Centre de recherche en études québécoises (UQTR), 1989, 182 p.

LEMAIRE, Evelyne, *Le rôle du paysage dans l'évolution d'une ville industrielle. La géographie structurale de Drummondville*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2011, 295 p.

LEMIEUX, Germain, *La vie paysanne 1860-1900*, Les éditions Prise de parole et les éditions FM, 1982, 239 p.

MAURAULT, J. A, *Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours*. Sorel : Gazette de Sorel, 1866

MILOT, Maurice, « Les Forges de Saint-Pie-de-Guire, 1867-1881 », dans *Les Cahiers nicolétains,* vol. 5, no 3 (September 1983) : 83-139

MORNEAU, JOCELYN & Norman Perron, *Le Centre-du-Québec, Les régions du Québec histoire en bref*, INRS, Québec, 2015, 198 p.

PROULX, Jocelyn, *Inventaire patrimonial de la MRC de Drummond*. Rapport et analyse. Municipalités de Durham-Sud, de L'Avenir, de Lefebvre, de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (village), de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (Paroisse), de Saint-Edmond de Grantham, de Saint-Eugène, de Saint-Félix-de-Kingsey, de Sainte-Brigitte-des-Saults, de Saint-Bonaventure, de Saint-Cyrille, de Saint-Germain, de Saint-Guillaume, de Saint-Lucien, de Saint-Majorique, de Saint-Pie-de-Guire, de Wickham, 2011

SAINT-AMANT, Joseph-Charles. *L'Avenir. Townships de Durham et de Wickham. Notes historiques et traditionnelles*. Arthabaskaville, Imprimerie de L'Écho des Bois-Francs, 1896. 438 p.

SAINT-GERMAIN, frère Côme*, Regards et commencements de Drummondville, Les Cahiers de la Société historique de Drummondville inc.*, 1978, 77 p.

VALLÉE, Maurice, *La colonie de la rivière Saint-François. Les immigrants*. s.e., 2015, 196 p.

VALLÉE, Maurice, *La colonie de la rivière Saint-François. Les vétérans concessionnaires*. s.e., 2015, 196 p.

Sources Primaires

Bibliothèque et Archives du Canada (BAC)

Recensement du Canada, 1861, listes nominatives
Recensement du Canada, 1871, listes nominatives
Recensement du Canada, 1881, listes nominatives
Recensement du Canada, 1891, listes nominatives
Recensement du Canada, 1901, listes nominatives
Recensement du Canada, 1911, listes nominatives

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)

BAnQ, Vieux-Montréal, *Greffe de Joseph-Hilarion Jobin*, no 13347

LOVELL, John, *The Canada Directory for 1857-58*..., Montréal, John Lovell, 1857, p. ?

LOVELL, John, *Lovell's Gazetteer of British North America*..., Montréal et Rouses's Point, John Lovell et John Lovell's & Sons, 1874, p. 98, 303

LOVELL, John, *Lovell's Canadian Dominion Directory for 1871*, Montréal, John Lovell, 1871, p. 1495, 1512

LOVELL, John, *Lovell's Gazetteer of British North America*..., Montréal et Rouses's Point, John Lovell et John Lovell's & Sons, 1874, p. 326, 339

LOVELL, John, *Lovell's Gazetteer of British North America*..., Montréal et Rouses's Point, Lovell Printing and Publishing, 1877, p. 98, 326

LOVELL, John, *Lovell's Gazetteer of British North America*..., Montréal, John Lovell & Son, 1881, p. 221-222, 289, 385, 396, 416, 424

LOVELL, John, *Lovell's Gazetteer of British North America*..., Montréal, John Lovell & Son, 1895, p. 240, 276, 305, 417, 592, 609, 621, 633

LOVELL, John, *Lovell's Gazetteer of the Dominion of Canada*..., Montréal, John Lovell & Son, 1908, p. 325, 420, 439, 597-598, 655, 789, 837,838, 894, 912

s.a., « Liste de toutes les compagnies à fonds social incorporées sous le grand sceau de la province, depuis la Confédération par ordre chronologique », *Documents de la Session du Québec* (Rapports des Départements), vol. 21, no 2 (1888), appendice no 16, p. 61).

s.a., (« Liste de toutes les compagnies à fonds social incorporées sous le grand sceau de la province, depuis la Confédération par ordre chronologique », *Documents de la Session du Québec* (Rapports des Départements), vol. 21, no 2 (1888), appendice no 16, p. 59

Journaux

La Gazette officielle de Québec, vol. II, no 21, 1870?

L'Écho des Bois-Francs, vol. 5, no 11 (13 août 1898) : 3 (suite : 5, 12, p. 3)

Le Défricheur (Avenir), vol. 1, no 10 (29 janvier 1863) : 3

« Les mines », Le Défricheur (Avenir), vol. 1, no 39 (20 août 1863) : 2

« Mines de cuivre », *Le Défricheur (Avenir)*, vol. 1, no 44 (24 septembre 1863) : 3.

Le Défricheur (Avenir), vol. 1, no 49 (29 octobre 1863) : 2 (suite : 1, 50, p. 2)

Le Défricheur (Avenir), vol. 2, no 33 (14 juillet 1864) : 3

Le Défricheur, 4 janvier 1865, p. 2

Le Défricheur (Avenir), vol. 4, no 12, 21 février 1866, p. 2

Le Défricheur (Avenir), vol. 4, no 18, 4 avril 1866, p. 2

Le Messager de Nicolet, vol. 2, no 35, 7 septembre 1882, p. 3

L'Union des Cantons de l'Est, vol. 2, no 16, 24 mars 1868, p. 2

L'Union des Cantons de l'Est, vol. 2, no 22 (06 mai 1868) : 3 (suite : 2, 23, p. 2-3).

L'Union des Cantons de l'Est, vol. 2, no 33 (22 juillet 1868) : 2 (suite : 2, 34, p. 2; 2, 37, p. 3).

L'Union des Cantons de l'Est, vol. 2, no 51 (26 novembre 1868) :

L'Union des Cantons de l'Est, vol. 6, no 8, 25 janvier 1872, p. 2

L'Union des Cantons de l'Est, 6 janvier 1879, p. 1

L'Union des Cantons de l'Est, 13 octobre 1883, p. 2

L'Union des Cantons de l'Est, vol. 18, no 6, 19 janvier 1884, p. 2)

L'Union des Cantons de l'Est, 10 janvier 1885, p. 3

L'Union des Cantons de l'Est, 22 janvier 1887, p. 4

L'Union des Cantons de l'Est, 29 janvier 1887, p. 3

L'Union des Cantons de l'Est, 12 octobre 1889, p. 2

L'Union des Cantons de l'Est, juin 1890, p. 2

Sites Internet

www.toponymie.gouv.qc.ca

MCC (2015a) : *Cartographie des sites archéologiques du Québec. Gouvernement du Québec*, Québec. En ligne. Consulté en décembre 2015.

MCC (2015b) : *Inventaire des sites archéologiques du Québec. Gouvernement du Québec*, Québec. Consulté en décembre 2015

SMQ (2015) : *Guide électronique de la Société des musées du Québec.* En ligne. [musées.qc.ca]

Source des images

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont offert gracieusement le droit d'utiliser ces images spécifiquement pour cet ouvrage

Page couverture : Fresque préhistorique au pied des Chutes Lord, Drummondville, Gabrielle Leblanc

p. 4 : Vestiges de la poudrerie de Drummondville, BlFc-1 : Archéo-CAD

p. 6 : Archéologue dégageant les vestiges d'une canalisation lors d'une intervention à Drummondville : François Beaulieu de Commerce Drummond

p. 8 : Campement amérindien : Cornelius Kriegoff, ca 1856, BAC, mikan 2896424; canots : Cornelius Kriegoff, ca 1856, BAC mikan: 2836632

p. 9 : Cabane en bois rond, ca 1856 : Cornelius Kriegoff, BAC, mikan 2895760; La Fonderie Gosselin : 19xx éditeur J. N. Turcotte, carte postale BAnQ, CP 469 (notice: 0002629291)

p. 10-13 Cartes de déglaciation redessinées par Gabrielle Leblanc à partir de cartes fournies par Dr. Pierre J. H. Richard

p. 12 : Fossile de Félix le béluga : propriété de la Société de paléontologie du Québec.

p. 15 : Pointe de projectile... : Geneviève Treyvaud; Quelques dents de castor... : Geneviève Treyvaud

p. 16 : Gouge en pierre... : tiré de Lévesque 1962;

p. 17 : Pointe à cannelures... : auteur Bill Whittaker dans Wikimedia; Pointe lancéolée à enlèvements latéraux... : Éric Graillon et Claude Chapdeleine.

p. 18 : Exemple d'outils et de fragment... : Adrian Burke.

p. 19 : Couple d'Abénakis... : Aquarelle, Archives de la ville de Montréal, BM7,S2,SS1 (http://www2.ville.montreal.qc.ca/archives/democratie/democratie_fr/expo/montreal/hochelaga/piece5/index.shtm); Cueillette d'eau d'érable : Société d'Histoire de Drummond IC-5.2e8; Grelots provenant du site ... : Geneviève Treyvaud

p. 20 : Raquettes dans arbre : Marie Fournier; Bague Jésuite : Archéotec ; Pointe de projectile Levanna Sylvicole supérieur : Claude Chapdelaine ; Pointe Jack's Reef Sylvicole moyen tardif : Claude Chapdelaine; Tesson vase Sylvicole moyen ancien : Luc Bouvrette ; Vase Vinette I (reproduction) : Archéo-CAD ; Pointe Archaïque récent : Adrian Burke ; Pointe de projectile à pédoncule de l'archaïque moyen : Claude Chapdelaine ; Pointe de projectile de l'archaïque ancien : Adrian Burke ; Pointe Plano du paléoindien récent : Éric Graillon et Claude Chapdelaine ; Pointe à cannelures du paléoindien ancien : auteur Bill Whittaker dans Wikimedia

p. 21 : Fresque préhistorique...: Gabrielle Leblanc

p. 23 : Pipe trouvée... : Geneviève Treyvaud, Boucles... : Geneviève Treyvaud

p. 24 : Campement Euro-québécois : 1848, copie d'après Cornelius Kriegoff, BAC, Quebec Settler MIKAN 2837890; Parmi les vétérans... : Aquarelle de Frederick M. Milner. 41st Regiment of Foot Guards 1799-1815. ca. 1915-1916 [175 KB, 1000 X 982] BAC, MIKAN 2839151;

p. 25 : Extrait d'une carte de William Saxe de 1815 : Greffe de l'arpenteur général PL01 G013 E

P. 26 : Moulin à scie et.... : France Giguère de Durham-Sud; Attelage de boeufs... : Musée McCord 025-901; Tessons de contenant... : Geneviève Treyvaud

p. 27 : Les latrines... : MRC Drummond, Dossier M. Janelle, St-Guillaume, Image 6; Extraction de la potasse. Archéo-CAD, à partir de Germain Lemieux, 1982; Vue en hauteur... : SHD, collection régionale, IC3, 1E/7

p. 29 : Fer à cheval; http://fr.torange.biz/16783.html

p. 30 Innu et sa charge... : [1942?], Paul Provencher, BAnQ 03Q E6S9P145A; À Durham-Sud...: France Giguère de Durham-Sud; Sur ce plan de 1792... : Jesse Pennoyer, Greffe de l'arpenteur général PL5370 E
Diffusion 0

p. 31 Trottoir de bois… : SHD IC-2.4e64.

p. 32-33 Gare et hôtel de Saint-Guillaume : SHD IP6-9.4-1; Crasse de mine… : Archéo-CAD artéfact à la SHD; Transport du bois…: ARSN F039/C5/2/11;

p. 33 Première meunerie… Inventaire architectural MRC Drummond; Position de la… : plan d'assurance de Charles E. Goad, BAnQ G/3454/S29G475/1906/G63 Iris : 231 084 p02; orthophoto : MRC de Drummond

p. 35 : La lame de rasoir… : Archéo-CAD, artéfact à la SHD

p. 36 Descente de bois… SHD IC-3.2c11;

p. 37 Fromagerie Chapdeleine … : SHD IC-2.4m/18; Pièce de monnaie de 1812 : Geneviève Treyvaud ; Magasin général J.-Philippe …. : SHD IC-2.4e2; Magasin général …. : SHD IC-2.4e29

p. 38 Première école…. : SHD IC-2.1B97; Photo d'encrier… : Arkéos 2012

p. 39 Curé et jeunes étudiantes…. : SHD IC-2.1b28; École ménagère… : SHD IC-2.3g19

p. 40 Durham-Sud… : Municipalité de Durham-Sud; Hôtel Cloutier… : SHD IC-2.4g3;

p. 41 Vue aérienne …. : SHD collection Jean-Noël Laplante, P78; Bureau de poste… : SHD IC-2.1E12; Tuyau d'aqueduc… : Archéo-CAD, artéfact à la SHD

p. 43 Hache à bardeau : Archéo-CAD

p. 44 Clef en métal… : Arkéos 2012; Boutique de forge d'Antoine… : vers 1915 : SHD IC-2.4g4; Boutique de forges W.F.… : SHD IC-2.4g3

p. 45 Des tanneurs à l'ouvrage : Encyclopédie Diderot et d'Alembert

p. 46 Canelle de tonneau… : Arkéos 2012; Manufacture de Portes…: SHD IP1-2.4i2;

p. 47 Boutons de cuivre … : Geneviève Treyvaud; Épingles de couture: Archéotec 2004

p. 48 L'intérieur d'une boulangerie…: MRC Drummond (M. Janelle, St-Guillaume. Table à pain); Le temps des sucres… : SHD IC-5.2e22

p. 49 Rang Sainte-Julie… : MRC Drummond (M. Janelle, St-Guillaume. Terre de Ste-Julie, Odélard Vanasse

p. 51 Les vestiges de la poudrière… : Archéo-CAD; Sections de tuyau… : Archéo-CAD

p. 52 Tannerie Shaw à droite… : McCord MP-0000.112.9; Moulin à Farine… : McCord MP-0000.1122.4

p. 53 Extrait de la carte cadastrale… : MRC Drummond; Plan des forge de Saint-Pie… : tiré du document The St. Francis Forges and the Grantham Iron Works. A technical Histoy, par David J. McDougall, 1973 ;

p. 53 (suite) Construction du… : SHD. Collection régionale IC2.4G/13; Vestiges possiblement associés… : SHD P42 Fonds Maurice Marier

p. 54 Centrale électrique de la Southern… : Musée McCord VIEW-18660; La Canadian Celanese … : Musée McCord View-24361; Vestiges de la Poudrerie de l'*AEtna*… : (Savard 1988 et Archéo-CAD 2014);

p. 55 *Empire Mills* de Saint-Eugène…1857 : Wells O'Dwyer Whipple, Canton de Grantham, 1857, Greffe de l'arpenteur général, PL 01 G 013-B; *Empire Mills* de Saint-Eugène …1880 : Pierre-Nérée Dorion St-Eugène, greffe de l'arpenteur général, PL 67 M004-1; Moulin à scie… : Bureau de l'arpenteur général, Canton de Wickham, Greffe de l'Arpenteur général, PL70 W015-2-2

p. 56 Vue d'une mine … : SHD IC-2.4h4; Flottage de bois… : Musée McCord MP-1974-133.12; La Scierie… : Musée McCord MP-1974-133.15

p. 57 : Orthophotos de la MRC de Drummond, 2010

p. 59 : Vestiges visibles… : Geneviève Treyvaud

p. 60 : Pierre tombale… : Geneviève Treyvaud, 2014; Vue sur Drummondville vers 1875… : Musée McCord MP-0000.1123.8, Lithographie d'une gravure de Jane Ann Millar publiée dans le Canadian Illustrated News en 1876.

p. 61 Croix érigée ….: Dessin de N(?) Caya, 1956, MRC Drummond. ; Taille des pins…: Marielle Fafard de L'Avenir;
Église de Syddenham … : SHD IC-2.3E408

p. 62 Église, couvent…: SHD IC-2.3e15; Chapelle de Saint-Bonaventure…: ARSN F085/P8202; Reste de pierre tombale … : MRC Drummond, Inventaire patrimonial; L'église de L'Avenir… : SHD IC-2.3E320

p. 63 Église anglicane…: Archéo-CAD 2015; Église catholique de Durham-Sud… : SHD IC-2.3E24; Église méthodiste…: Archéo-CAD 2015; Construction de l'église: SHD IC-2.3e238

p. 64 Vue du village, … : SHD IC-3.1E19; Deuxième église de Saint-Cyrille… : SHD IC-2.3E63; Première église Saint-Pie…: SHD IC-2.3e228

p. 65 Église de Saint-Lucien…: SHD IC-3.2A/13 Croix de chemin… : Claude Verrier, MRC Drummond

p. 66 Présence de chert…: Archéo-CAD; Sondage archéologique…: Artéfactuel; Ancienne canalisation…: Arkéos 2012

p. 67 Inspection visuelle à Wickham…: Subarctique 2012

p. 68 Puits archéologique…: Archéo-CAD; Tranchée archéologique: François Beaulieu de Commerce Drummond

p. 69 Photo aérienne de…: SHD IC-1.1-29; Superposition du plan…: Charles E. Goad de 1897, BAnQ Iris 237489, tracé par Archéo-CAD

p. 70 Vestiges d'une cavité…: MRC Drummond; Talus érodé à l'exutoire…: Archéo-CAD; Vestiges visibles en surface…: Pierre Lauzon; Inspection visuelle dans le champ…: Geneviève Treyvaud

p. 71 Un sondage archéologique…: Archéo-CAD; Inventaire archéologique…: Arkéos 2013; Limite Borden de la MRC de Drummond: Archéo-CAD à partir des données du MCCQ

p. 72 fouille du site de Bécancour: Adrian Burke; Théodolite: Archéo-CAD ;

p. 73 Incendie de la laiterie … : SHD IP89-700603-26; Inondation à Saint-Bonaventure.: SHD IC-7.2b1 ; Archéologue dessinant…: Pascale Vaillancourt, Archéotec

p. 74 Outils préhistoriques bifaciaux…: Adrian Burke; Binoculaire.: wikimedia

p. 75 Tesson en terre cuite…: Arkéos 2012, p.44; Tessons de poterie …: Adrian Burke; La tête de l'homme de Tollund, …: Sven Robson, Wikipedia.org

p. 76 Une tache noire…: Geneviève Treyvaud; Vestiges sous asphalte: google map 2015; Cheminée et vestiges…: MRC Drummond

p. 77 Photo d'une coupe stratigraphique…: Arkéos; Superposition des sols…: Archéo-CAD; La forme des pipes…: Archéo-CAD

p. 78 Pointe de projectile: Roland Tremblay; Découverte par un citoyen…: Geneviève Treyvaud

p. 79 Photo d'un grattoir…: Archéo-CAD

Archéo-CAD
www.archeo-cad.com

MRC
de Drummond